

DELLY

# La colombe de Rudsay-Manor



BeQ

**Delly**

**La colombe de Rudsay-Manor**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 336 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **La colombe de Rudsay-Manor**

Édition de référence :  
Librairie Jules Tallandier, 1960.

# I

Le commandant Orguin ouvrit la porte de la petite salle d'étude, jeta un coup d'œil satisfait sur les deux têtes brunes penchées sur les cahiers et demanda :

– Qui vient faire une promenade avec moi ?

Les jeunes têtes se redressèrent, deux voix joyeuses répondirent :

– Moi, papa !

D'un bond, Jocelyne et Goulven étaient debout. Ils s'élançèrent vers le vestibule, décrochèrent leurs chapeaux et, bientôt, le commandant, entre ses deux enfants, suivis de leur chien Niquet, s'en allait d'un pas alerte dans la direction de la grève.

La brise était fraîche, en cette matinée d'avril un peu grise. Sur la mer légèrement houleuse, des barques de pêche se balançaient, les voiles

gonflées. Le petit bourg de Kersanlic, blotti au fond d'une anse, s'ouvrait d'une brame légère, qui couvrait aussi les bois dont la verdure nouvelle apparaissait au loin, sur la droite.

Le commandant, tout en marchant, causait avec ses enfants, qu'il chérissait tendrement. Son métier de marin l'éloignait bien souvent ; mais, au cours de ses congés, il ne les quittait guère et complétait par ses enseignements de chrétien et de parfait honnête homme l'éducation remarquable donnée par sa femme à ces petits êtres pétris de qualités exquises.

Jocelyne était une jolie fillette brune, dont les grands yeux bleus laissaient deviner l'âme charmante. Son frère, de quatre ans plus âgé, lui ressemblait, mais sa nature était plus vive, plus ardente, et ses goûts quelque peu aventureux. Tous deux professaient une profonde affection pour les parents qui les entouraient, moralement et physiquement, de tant de soins.

– Où allons-nous, papa ? demanda Jocelyne qui s'était pendue à la main du commandant.

– Jusqu'au rocher du Chat, ma chérie.

Il étendait la main vers un des rochers superbes qui parsemaient la grève. Celui-là avait une forme particulière : il représentait assez bien l'image d'un énorme matou faisant le gros dos. À ses pieds, la mer déferlait, jetant son écume jusqu'à mi-hauteur de la roche lentement rongée par elle.

Goulven courait en avant, en excitant Niquet. Comme tous deux atteignaient la roche, le chien s'immobilisa tout à coup, comme en arrêt. En même temps, une exclamation, sortie des lèvres de Goulven, arrivait aux oreilles du commandant.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? s'écria ce dernier.

– Oh ! papa, un petit garçon qui est là, étendu !... On dirait qu'il est mort !

– Un accident ?... Reste là, Jocelyne, je vais voir...

Hâtant le pas, le commandant fut en quelques instants à l'endroit où s'était arrêté son fils.

En effet, sur le sable, était étendu un enfant. Il paraissait avoir dix ou douze ans. Ses traits étaient fins, ses cheveux d'un blond cendré. Il

avait les yeux clos, mais son aspect était plutôt celui d'un être plongé dans le sommeil que d'un mort. Le commandant le constata du premier coup d'œil. En même temps, il était frappé de ce fait que l'enfant, dépouillé de tous vêtements, était enveloppé dans une épaisse couverture de laine brune.

S'étant baissé, il écarta cette couverture et écouta le cœur. Celui-ci battait faiblement et irrégulièrement.

– Il vit ! Mais il doit être en syncope, puisque ta voix, Goulven, et mon attouchement ne l'ont pas réveillé. Est-ce un naufragé ? Cependant, le temps était calme ; hier, on n'a signalé aucun bâtiment en détresse. Du reste, la couverture est absolument sèche... Le plus pressé est de donner des soins à ce pauvre petit. Cours en avant avec Jocelyne, Goulven, prévien ta mère, puis va voir si le docteur Le Mirec est chez lui.

Cela dit, le commandant enleva entre ses bras le petit inconnu et reprit, d'un pas un peu alourdi par ce fardeau, le chemin parcouru tout à l'heure.

Sur le seuil de la gentille maison à la façade



couverte de feuillage, M<sup>me</sup> Orguin attendait. Sa physionomie fine et douce exprima une profonde compassion à la vue de la jeune créature inerte, dont la tête ballottait sur le bras de son mari, et sa main, en un geste de tendresse maternelle, se posa sur la petite tête blonde :

– Pauvre enfant ! Nous allons le mettre dans la chambre d’ami, Gonzague ?

Quelques instants plus tard, l’enfant reposait entre les draps bien blancs d’un bon lit. À peine y était-il installé, dans le même état d’immobilité, que le médecin arrivait.

– Eh bien, quoi, Gonzague, tu fais des découvertes sensationnelles ? dit-il au commandant, son ami d’enfance. Je n’ai pas trop compris ce que me racontait Goulven...

– Viens voir, Conan, tu comprendras.

Le docteur, une fois en présence de l’enfant, l’examina longuement. Ce faisant, il marmottait entre ses dents, selon sa coutume :

– Délicat, ce petit-là... Assez bien constitué, pourtant... Pauvre mioche, c’est gentil ! Mais il

n'est pas plus en syncope que moi ! C'est un sommeil léthargique, tout simplement. Il va falloir l'en tirer, si on le peut.

Mais, au bout d'une heure, l'excellent homme dut constater l'inutilité de ses efforts.

– Eh bien, laissons-le, que veux-tu, mon vieux Gonzague ! Nous n'y pouvons rien. À un moment ou l'autre, il se réveillera. Il a dû recevoir un grand choc, ou éprouver une forte émotion qui aura déterminé cet état.

On laissa donc tranquille le petit être. Mais la porte restait ouverte, et, à tout moment, le commandant, sa femme ou les enfants venaient jeter un coup d'œil pour voir s'il ne se réveillait pas.

Or, le lendemain, il dormait toujours. Et, au bout de huit jours, il n'avait pas donné signe de réveil.

Il reposait paisiblement, avec une respiration régulière et douce. Une légère teinte rosée se voyait sur ses joues blanches. C'était un petit être très fin. De toute apparence, il appartenait à une

classe aisée. Aucun indice, cependant, sur son identité. Le commandant avait prévenu la justice, qui faisait des recherches jusqu'ici non couronnées de succès. L'hypothèse d'un naufrage avait été complètement écartée ; il ne restait que celle d'un crime. Mais aucun indice ne venait mettre sur la piste.

– Si le petit mâtin se réveillait, seulement ! disait le docteur Le Mirec, qui se désolait de son impuissance. Ce sommeil est bizarre ; il y a des symptômes qui le différencient de l'habituel sommeil léthargique. Un cas curieux, bien curieux... mais auquel je ne comprends rien !

Naturellement, les enfants étaient fort émus par cet événement extraordinaire. Puis leur bon cœur s'intéressait ardemment au pauvre petit. Jocelyne, surtout, cherchait sans cesse ce qu'elle pourrait faire pour réveiller l'étranger. À tout moment, elle allait se mettre à genoux devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, placée dans la chambre de sa mère, et disait en joignant les mains :

– Ô bonne Sainte Vierge, réveillez-le !

Un après-midi, – c'était le huitième jour après la découverte de l'enfant – M<sup>me</sup> Orguin, très occupée à plier le linge de la lessive, dit à la petite fille, qui jouait dans le jardin avec Niquet :

– Va un peu voir si ce pauvre garçon est toujours dans le même état, mignonne. Je n'ai pas le temps d'y aller en ce moment.

Jocelyne ne se le fit pas dire deux fois. Elle monta, suivie de son inséparable Niquet, jusqu'au premier étage et entra dans la chambre d'ami en marchant sur la pointe des pieds, instinctivement, en petite fille accoutumée à respecter le sommeil d'autrui. L'enfant dormait toujours. Jocelyne s'arrêta au milieu de la chambre et le considéra longuement. Puis elle s'approcha du lit. Sa petite main se posa sur celle du jeune étranger, étendue sur le drap.

– Réveille-toi, je t'en prie, petit garçon ! dit-elle d'un ton suppliant. Tu dois avoir faim... Réveille-toi vite. J'irai te chercher du bon bouillon. Mathurine fait justement le pot-au-feu aujourd'hui.

Niquet, se dressant contre le lit, appuya ses

pattes de devant sur le drap et passa sa langue rose sur la main de Jocelyne et sur celle du petit garçon.

– Tu voudrais bien aussi qu’il se réveille, dis, Niquet ?... Mais il est très entêté... Oh !

Subitement, la parole manquait à Jocelyne... Le petit dormeur venait de bouger, et ses paupières se soulevaient, découvrant de grands yeux gris.

Jocelyne s’élança au-dehors, elle cria :

– Maman ! Maman ! Il est réveillé !

Puis, elle revint vers le lit. Les yeux du petit garçon étaient grands ouverts. Ils regardaient autour de la chambre et se posèrent, un peu vagues, sur Jocelyne.

– Ah ! que je suis contente ! s’écria la petite fille. Je croyais que vous ne vouliez pas vous réveiller.

Dans le regard de l’enfant, aucune compréhension ne se manifestait. Il était vague, comme embrumé.

M<sup>me</sup> Orguin accourait en hâte, et, derrière elle,

son mari et Goulven, qui venaient de rentrer.

– Enfin, mon pauvre petit ! dit le commandant en prenant les mains du petit garçon. Quel sommeil vous aviez là... Guénola, il faut lui donner tout de suite les réconfortants prescrits par le docteur en cas de réveil.

– Oui, j’y vais, mon ami ; mais il faut que j’embrasse auparavant ce pauvre enfant.

Et, maternellement, elle mit un baiser sur le front du petit étranger.

Rien ne bougea sur la physionomie de l’enfant. Ses yeux, toujours vagues, continuèrent à regarder les membres de la famille Orguin groupés autour de son lit.

Il but docilement le liquide réconfortant que lui apporta M<sup>me</sup> Orguin. Il semblait très affaibli, mais, cependant, son regard devenait de minute en minute plus vivant. Par exemple, aucun son ne sortait de ses lèvres.

Le docteur Le Mirec, prévenu par Goulven, arrivait en hâte. Il s’écria, dès l’entrée, de sa bonne grosse voix bourrue :

– Eh bien ! mon garçon, comment cela va-t-il ?

L'enfant le regarda d'un air effaré.

Le docteur s'approcha, lui tapota la joue, posa son doigt sur le pouls...

– Il n'a pas trop mauvaise mine, le petit gaillard... Mais il lui faut de la tranquillité, il paraît un peu ahuri... Comment te sens-tu, mon petit ?

L'enfant le regardait toujours. Mais aucune lueur de compréhension ne parut dans ses beaux yeux, qu'ombrèrent de longs cils clairs.

– Tu ne comprends pas ? Serait-il sourd-muet ? À moins qu'il ne sache pas le français.

Se détournant d'un geste brusque, le docteur jeta à terre une chaise placée derrière lui. Le petit inconnu sursauta.

– Bon, pas sourd... pas muet, par conséquent. Pas idiot non plus, avec des yeux pareils. Donc, étranger... Anglais, probablement, il en a le type... Gonzague, parle-lui, pour voir.

Le commandant fit une question en anglais.

Mais l'enfant ne parut pas comprendre davantage. Il essaya alors de l'allemand. Le résultat fut identique.

– Ah çà ! quel Iroquois est ce garçon-là ! murmura le docteur, désappointé. Enfin, laissez-le pour aujourd'hui ; nous verrons demain s'il y a moyen de tirer quelque chose de lui.

Il s'en alla, car les malades l'attendaient, laissant l'enfant aux soins compatissants des Orguin, tout heureux de voir enfin terminé cet inquiétant sommeil.



## II

– Un cas remarquable ! Un cas tout à fait remarquable !

C'était le mot favori du docteur Le Mirec chaque fois qu'on lui parlait du petit étranger. Il avait, en effet constaté, à la suite de nombreux essais et observations, que l'enfant, ni sourd-muet ni idiot, comme il l'avait déclaré le premier jour, avait perdu néanmoins l'usage de la parole. Mais, cependant, il était capable de l'acquérir – ou de le recouvrer – comme il le fut démontré bientôt, lorsqu'on le vit s'attacher à répéter les mots prononcés autour de lui, ainsi qu'aurait pu le faire un tout petit enfant. Mais ses progrès étaient extrêmement rapides. C'était un petit être d'une rare intelligence. Son regard avait une expression profonde et très droite. Il semblait doux, bien élevé. À tous les membres de la famille Orguin et au bon docteur, il témoignait une affection peu

démonstrative, mais singulièrement forte. Jocelyne était sa préférée. De son côté, la petite fille s'ingéniait à trouver ce qui pouvait faire plaisir à Gonzague, car, dans l'ignorance de son vrai nom, on lui avait donné celui du commandant.

La justice ne découvrait toujours aucune piste. M. Orguin avait fait paraître, dans de nombreux journaux français et étrangers, la photographie de l'enfant, avec une notice relatant les circonstances dans lesquelles il l'avait découvert. Mais l'ombre demeurait toujours aussi impénétrable autour du mystère.

Était-ce un abandon criminel ? Il y avait tout lieu de le croire. D'après l'opinion du docteur Le Mirec, corroborée par ceux de ses confrères qui avaient examiné l'enfant, celui-ci avait dû être endormi à l'aide de quelque narcotique mystérieux qui lui avait enlevé tout souvenir du passé, avec l'usage de la parole.

Et même lorsque Gonzague, au bout de très peu de temps, fut arrivé à parler aussi correctement que ceux qui l'entouraient, sans le

plus léger accent dénonçant un étranger, il ne retrouva jamais, ne fût-ce que l'espace de quelques secondes, la mémoire de toute sa vie antérieure à son réveil dans la maison Orguin.

Quand il fut bien évident que l'on ne parviendrait probablement jamais à faire la lumière sur cette énigme, le commandant, qui allait partir pour une croisière dans les mers de Chine, dit à sa femme :

– Guénola, que ferons-nous de ce petit ?

Elle sourît en le regardant avec une malice émue :

– Naturellement, Gonzague, nous allons le confier à l'Assistance publique !

Il se mit à rire :

– Oui, naturellement ! Qui serait la plus désolée, si ce n'est ma chère Guénola, déjà si attachée à cet enfant ?

– Et mon bon Gonzague, qui serait marri de ne plus le retrouver à son retour de Chine !

– Oui, je l'avoue, je l'aime ce bambin. Il est charmant. Goulven et Jocelyne en raffolent.

Mais... nous ne sommes pas riches, Guénola !

– Bah ! s'il y en a pour deux, il y en aura pour trois, mon ami ! Je ferai des prodiges d'économie, vous verrez. Et j'ai idée que ce petit Gonzague, si intelligent et si bon, nous fera honneur.

L'étranger se trouva donc définitivement adopté au foyer des Orguin. On le baptisa sous conditions et on l'instruisit pour sa première communion, qu'il fit avec une grande ferveur.

Au mois d'octobre, M<sup>me</sup> Orguin le conduisit avec Goulven à Vannes, au collège des Pères, dont il devint bien vite un des plus brillants élèves.

Il aimait ardemment le travail, et ce fut pour Goulven, un peu paresseux, une très salutaire émulation.

Sa santé se fortifiait, il devenait un beau garçonnet, mince et nerveux, très distingué de physionomie et d'allure. Son type anglais et son apparence aristocratique le faisaient surnommer « le petit lord ». Sa nature était un peu froide à

l'égard des étrangers et assez fière.

Il n'ignorait pas à quel titre il se trouvait chez les Orguin. Le commandant avait jugé préférable de lui faire connaître sa position, afin d'éviter plus tard une révélation qui serait plus pénible encore pour l'adolescent ou le jeune homme que pour l'enfant sans expérience de la vie. Mais Gonzague en souffrait néanmoins vivement : dans son cœur, qui regrettait confusément de ne pas tenir aux Orguin par les liens du sang, et dans son orgueil, à la pensée qu'il n'était qu'un enfant trouvé.

Il fût facilement devenu un peu farouche et misanthrope sans le joyeux Goulven et sans les tendres encouragements de M<sup>me</sup> Orguin et de Jocelyne. Mais, surtout, la religion devait l'aider, de plus en plus, à vaincre cette susceptibilité si forte dont il souffrait profondément.

C'était d'ailleurs une petite âme énergique, très loyale et pétrie de délicatesse. Il ne savait qu'imaginer pour témoigner sa reconnaissance à ses protecteurs, sans phrases, sans grandes démonstrations, et il était toujours le premier à

s'offrir lorsque l'un d'eux avait besoin de quelque service.

– Vers quelle carrière veux-tu te diriger, Gonzague ? demanda un jour le commandant au retour d'une de ses croisières.

Le garçonnet répondit résolument :

– J'en voudrais une où je puisse gagner de l'argent de bonne heure, afin de ne pas être trop longtemps à votre charge.

– Ça, mon petit, ça ne te regarde pas ! riposta M. Orguin. Nous te considérons comme notre fils et nous entendons que tu choisisses en toute liberté d'esprit. Nous serions très mécontents et très froissés que tu agisses autrement. C'est compris, hein ?

Gonzague, très ému, fit un signe affirmatif. Après quoi, le commandant répéta sa question,

– J'aimerais beaucoup être ingénieur, répondit Gonzague sans hésitation.

– Très bien. ! J'espère que tu réussiras, car les mathématiques sont ton fort. Travaille ferme, mon petit, et nous verrons à attaquer Centrale ou

Polytechnique, à ton choix.

Jocelyne, qui se trouvait là, fit une petite moue et dit en secouant ses boucles brunes :

– Pourquoi ne veux-tu pas être marin comme Goulven, ou bien encore officier ? C'est si joli !

– Non, je ne serai qu'un vulgaire pékin, Jocelyne, répondit-il en prenant sa petite main et en couvrant la fillette d'un regard affectueux. Je veux devenir très riche.

– Pourquoi, Gonzague ?

– Parce que je veux pouvoir donner plus tard, à maman et à toi, beaucoup de bien-être ! Je veux que vous soyez très heureuses et que vous ayez tout ce qui vous fait plaisir, au lieu de vous priver de bien des choses, comme vous êtes obligées de le faire.

Jocelyne lui sauta au cou avec cette spontanéité qui la rendait si charmante :

– Que tu es gentil, Gonzague ! Mais vois-tu, si tu as envie d'être officier, il ne faut pas penser à nous. Bientôt, je pourrai travailler pour gagner ma vie et, alors, maman se reposera, et je lui

paierai des robes neuves et nous prendrons une autre bonne.

Gonzague, qui avait déjà quelque peu plus d'expérience, sourit en répliquant :

– Petite sœur, c'est mon rôle, cela, et, s'il plaît à Dieu, c'est moi qui changerai votre existence.



### III

Jocelyne, Gonzague et Goulven se trouvaient réunis dans le modeste petit salon de la maison Orguin. Le jour tombait. Près de la fenêtre, Jocelyne était assise, les mains croisées sur sa jupe noire, la tête appuyée contre la vitre. Un grand cerne de fatigue entourait ses beaux yeux bleus, et ses petites lèvres gardaient un pli douloureux. Gonzague, debout en face d'elle, le dos appuyé à l'embrasure de la fenêtre, regardait vaguement au-dehors et, de temps à autre, ramenait sur sa sœur adoptive ses grands yeux gris qui prenaient alors une expression de grave et affectueuse douceur. Lui aussi portait sur sa physionomie fine et distinguée la marque d'un profond chagrin, qui se lisait de même sur celle de Goulven, dont la lente promenade à travers le salon dénotait une nervosité inaccoutumée.

Un brassard de deuil était attaché à la manche

de son uniforme d'aspirant et à celle du veston de Gonzague, la robe de Jocelyne était garnie de crêpe, La veille, ils avaient conduit leur mère à sa dernière demeure. M<sup>me</sup> Orguin s'était lentement éteinte. Sa santé, assez délicate, n'avait fait que décliner depuis la mort de son mari, survenue deux ans auparavant ; très affaiblie, elle n'avait pu supporter le nouveau coup produit par le krach d'une banque, qui engloutissait à peu près toute leur petite fortune. Elle était morte pleine de résignation et d'abandon à la volonté de Dieu, en disant à ses trois enfants réunis autour d'elle :

– Aimez-vous bien toujours, mes chéris !

Jocelyne et ses frères n'avaient pas le loisir de s'abandonner à leur douleur. Goulven, qui se trouvait heureusement à Brest au moment où le triste dénouement s'était produit, repartait ce soir même et s'embarquait dans quelques jours pour une croisière. Gonzague allait rejoindre le poste d'ingénieur qu'il venait d'obtenir en Espagne. Il fallait donc, en ces quelques heures qui leur restaient à être réunis, se concerter pour les arrangements à prendre. De la modeste fortune du

commandant et de sa femme, il ne subsistait qu'une somme insignifiante. C'était, pour Jocelyne, la pauvreté complète, ainsi qu'elle le constata avec tranquillité quand Goulven lui eut répété les explications données ce matin même par le notaire.

– Eh bien, je travaillerai. Ce n'est pas si terrible ! conclut-elle.

Gonzague eut un geste de vive protestation :

– Travailler ! Et tes deux frères, pourquoi sont-ils là ? Jamais nous ne permettrons cela, n'est-ce pas, Goulven ?

– Certes, non ! Je ferai des économies sur ma solde ; Gonzague, qui va avoir d'assez bons appointements, complétera la somme nécessaire pour te permettre de vivre modestement ici...

Elle tendit à chacun des jeunes gens une de ses petites mains. Dans ses yeux brillaient des larmes d'émotion.

– Vous êtes des frères incomparables ! Merci, mon cher Gonzague, mon bon Goulven. Mais jamais je n'accepterai cela. Je suis jeune bien

portante, je peux et je dois travailler. Il y a là pour moi une question de dignité, vous le comprenez, n'est-ce pas ? Je ne pourrais supporter l'idée que je prends sur vos maigres ressources, alors que rien ne m'empêche de gagner ma vie.

– Gagner ta vie ? Et comment, d'abord ?

– Voici ce que j'ai pensé : M<sup>me</sup> Smatten, cette vieille Anglaise qui habite la villa Blanche et qui m'a prise en affection, me disait il y a quelques jours qu'une de ses amies lui demandait une institutrice française, non pour elle, mais pour une noble famille de son pays. Il s'agirait de continuer l'instruction d'une fillette de faible santé et de faire parfois un peu de musique avec une jeune fille, cousine de celle-ci. On offre d'assez beaux appointements. Pourquoi ne me présenterais-je pas ? M<sup>me</sup> Smatten donnerait de bonnes références et...

Gonzague protesta de nouveau :

– Institutrice, toi ! Non, c'est impossible ! Nous ne le permettrons jamais, Jocelyne !

– Si, vous le permettez, parce que vous reconnaîtrez vous-mêmes que je suis très raisonnable en agissant ainsi.

– On ne sait même pas qui sont ces gens-là ! grommela Goulven qui, immobilisé un moment, reprenait sa promenade à travers la pièce.

– D’après M<sup>me</sup> Smatten, des gens fort honorables. Ils appartiennent à la haute aristocratie anglaise. Le chef de famille est le comte de Rudsay, le père de la fillette dont l’institutrice aurait à s’occuper spécialement. Il est infirme, paraît-il, et veuf. C’est sa sœur qui remplit le rôle de maîtresse de maison. Ils habitent toute l’année Rudsay-Manor, la demeure où ils mènent une vie très retirée. Voilà tout ce que sait d’eux M<sup>me</sup> Smatten. Mais son amie, qui est une personne sérieuse, lui affirme que cette famille ne donne prise à aucune critique.

– Ce qui n’empêche pas qu’ils peuvent être fort désagréables et te faire la vie dure, dit Gonzague dont le front se barrait d’un grand pli de contrariété. Tu es trop jeune, d’ailleurs, pour ce dur métier d’institutrice.

– Trop jeune, à dix-huit ans ! Et pour une seule élève, j’imagine que le métier ne sera pas bien dur, Gonzague.

– Cela dépend du caractère de l’enfant et beaucoup de celui des parents.

– Évidemment. Mais je ne serai pas liée là-bas et, si cette situation ne me plaît pas, je serai toujours à même d’en chercher une autre. Voyons, Gonzague, dis-moi franchement si, au fond, tu ne m’approuves pas ?

Elle s’était levée et, posant les mains sur les épaules de son frère adoptif, elle le regardait bien en face.

– Il faut toujours que tu mettes les gens au pied du mur ! dit Gonzague d’un ton qu’il essayait de rendre grondeur. Eh bien, oui, je te trouve très courageuse... Mais tu es ma petite sœur chérie, et je ne puis supporter l’idée que tu seras sous la domination d’étrangers qui te paieront, qui auront le droit d’exiger tes services.

– Une chrétienne doit être prête à tout et se soumettre à la volonté divine, cher Gonzague.

Cette position me paraît avantageuse, je vais en tout cas l'essayer. Une seule chose m'est désagréable : cette famille est protestante. Je prierai M<sup>me</sup> Smatten de demander s'il existe aux environs une église catholique où je puisse remplir mes devoirs religieux. Mon acceptation dépendra de la réponse qui lui sera donnée, car, isolée comme je le serai, j'aurai plus qu'ailleurs besoin des secours de ma religion.

– Naturellement, cela est indispensable ! Mais je t'assure, Jocelyne, que c'est bien à contrecœur que nous te laisserons faire !

– Ah ! certes oui, petite sœur ! ajouta Goulven en s'approchant et en passant son bras autour du cou de Jocelyne. Vois-tu, tandis que je naviguerai, mon chagrin aurait été moins amer si j'avais pu te savoir ici, dans la chère maison où il me semble que demeureront toujours les âmes de nos parents.

– Je n'aurais pas pu y rester quand même, mon pauvre Goulven ! dit-elle en mettant un baiser sur le front de son frère. Le notaire a dit qu'il faudrait probablement la vendre pour couvrir les derniers

frais.

– Hélas ! oui, soupira Goulven.

Ils restèrent un long moment silencieux, dans l'obscurité envahissante. Une lourde tristesse tombait sur eux. Gonzague s'était approché de la seconde fenêtre et appuyait son front contre la vitre. Il murmura :

– Vendre la maison... la chère maison où j'ai été recueilli, où vous tous avez été si bons pour moi ! Ah ! que ne suis-je riche pour empêcher cela, pour te dire, ma Jocelyne : « Jamais tu ne cesseras d'être chez toi ici ! »

La main de la jeune fille, un peu tremblante, saisit la sienne :

– Merci, mon bon frère ! Gui, ce sera un déchirement pour nous de voir notre pauvre petite maison passer entre les mains d'étrangers, de n'avoir plus même ce lieu de réunion où tout nous parle de nos bien-aimés parents. Quand pourrons-nous, de nouveau, nous trouver ensemble ? Et où ?

Des larmes glissaient sur ses joues. Elle était



courageuse, la pauvre Jocelyne, mais elle avait aussi un cœur affectueux et sensible qui souffrait profondément.

Goulven la regardait avec désolation, Gonzague ne pouvait cacher sa tristesse. Ah ! combien volontiers il se fût astreint à n'importe quels travaux, pourvu que cette petite sœur très aimée, et si charmante, n'eût pas à supporter cette épreuve de plus. Hélas ! que pouvait-il faire ?

Et cette impuissance irritait secrètement Gonzague, dont la nature, à mesure qu'il devenait jeune homme, s'affirmait un peu autoritaire, un peu impérieuse et disposée à renverser de force les obstacles s'opposant à sa volonté.

– Sapristi ! voilà une nature qui ne serait pas commode si elle n'avait de la religion ! disait volontiers le docteur Le Mirec, qui estimait Gonzague dont il appréciait les fortes qualités morales et le cœur généreux, très aimant sous l'apparence un peu froide et renfermée dont se départait rarement le jeune homme, en dehors de sa famille adoptive.

À quoi Jocelyne ripostait :

– Pouvez-vous dire cela, docteur ! Autoritaire, lui ? Mais il fait tout ce que je veux !

Le bon docteur, clignotant de l'œil, marmottait alors entre ses dents :

– Tu n'es pas pour rien une petite fée, toi !

\*

Jocelyne, sa résolution étant prise d'aborder la carrière d'institutrice, ne voulait pas tarder à la mettre à exécution, afin de ne pas risquer de voir faiblir son courage. Par l'entremise de M<sup>me</sup> Smatten, elle se mit en rapport avec lady Ellen Marcill, la sœur de lord Rudsay. Après un échange de lettres, Jocelyne fut définitivement agréée. Elle avait reçu l'assurance qu'elle pourrait remplir ses devoirs religieux à la chapelle catholique de Stampton-Court, une propriété située à six kilomètres de Rudsay et appartenant à des catholiques.

Le cœur lourd de chagrin, elle commença donc ses préparatifs de départ. Le docteur Le

Mirec recevait chez lui tout ce qu'elle désirait conserver du modeste mobilier de ses parents, car, déjà, la maison était vendue à un négociant de Vannes. L'excellent homme, parrain de Jocelyne, sa femme et ses filles, qui ne lui cédaient pas en bonté, avaient pressé la jeune fille de s'installer chez eux, à demeure. Elle avait refusé en les remerciant avec une reconnaissance attendrie.

– Voyez-vous, parrain, j'ai bonne santé, je peux et dois travailler.

– Oui, oui ; mais te voir, si jeune, t'en aller comme cela chez des étrangers ! Au moins, si tu ne t'y trouves pas bien, ne t'entête pas à rester ! Et puis, soigne-toi.

Jocelyne rassurait le brave homme, promettait d'écrire souvent. Les amitiés fidèles qui l'entouraient à Kersanlic lui étaient douces, en ces jours de tristesse où le départ de ses frères la laissait tout isolée. Mais aussi, elles devaient lui rendre plus douloureux le moment du départ.

Elle quitta Kersanlic en un jour gris et pluvieux. Le matin, après avoir entendu la messe,

elle avait prié longuement sur la tombe de ses chers disparus. Puis, le cœur brisé, mais résigné, elle était revenue chez les Le Mirec, où l'attendait une lettre de Gonzague, si affectueuse, si réconfortante, dans laquelle il la suppliait encore, comme il l'avait fait au moment de son départ, de ne rien cacher à Goulven et à lui des ennuis qu'elle pourrait avoir dans sa nouvelle situation. Et, à trois heures, elle prit le train pour Calais, accompagnée sur le quai de la gare par les amis qu'elle laissait à Kersanlic.

## IV

Ce fut par un temps pluvieux et très frais que Jocelyne arriva à la petite gare d'Harcliffe, qui desservait Rudsay-Manor. Sur le quai attendait un domestique âgé qui, la voyant, s'avança vivement :

– Miss Orguin ? demanda-t-il d'un ton respectueux.

Elle répondit affirmativement, dans le plus pur anglais. M<sup>me</sup> Orguin parlait admirablement cette langue, qu'elle avait apprise à ses enfants, y compris son fils adoptif. Celui-ci l'avait très vite parlé avec une telle facilité que le commandant et sa femme s'étaient trouvés fortifiés de ce fait dans leur idée que l'enfant était anglais.

Le domestique prit les menus bagages de la jeune fille, la conduisit à une élégante voiture qui attendait devant la gare, puis alla retirer la malle. Cela fait, la voiture s'engagea sur une large route,

entre des landes incultes semées de blocs de granit.

L'aspect du pays était sauvage et triste, surtout en cet après-midi gris. Un âpre vent de mer courbait les chênes qui, à la limite de la lande, bornaient à droite l'horizon. Quelques maisons d'apparence misérable s'élevaient çà et là, près d'un maigre champ dont le rapport ne devait pas empêcher ses propriétaires de mourir de faim.

À un détour de la route, la mer apparut aux yeux de Jocelyne. Elle était sombre et houleuse et jetait ses vagues écumantes à l'assaut des écueils dont elle était parsemée, des falaises rocheuses évidées, creusées de toutes parts. Une petite île se montrait à une courte distance de la terre. Des bâtiments considérables, qui semblaient en ruine, se voyaient entre les pins.

Nouveau détour de la route. Cette fois, Jocelyne vit se dresser, sur un escarpement de la falaise, une imposante construction, massive et noire, accolée de larges tours. Un parc l'entourait. La jeune fille pensa :

« C'est sans doute Rudsay-Manor. »

Et son cœur, déjà si lourd, se serra un peu plus, car l'aspect de cette demeure, dans un tel cadre et sous ce ciel chargé de nuées sombres, était presque sinistre.

La voiture s'engagea dans une allée de chênes, tordus par les tempêtes du large. Elle s'arrêta dans une cour immense, devant un porche de granit noir. Deux domestiques en livrée foncée se tenaient au bas de l'escalier. L'un d'eux vint ouvrir la portière et, invitant Jocelyne à le suivre, la précéda sous le porche jusqu'en haut des marches de pierre très larges.

La jeune fille se trouva dans un hall énorme, dont la voûte à nervures de pierre était soutenue par des piliers de granit. Tout au fond se voyait un majestueux escalier, de granit également, qui conduisait à une galerie très large et très haute, au sol de mosaïque, aux murs tendus de tapisseries de Flandres et garnis de portraits. Par les vitraux anciens des verrières, le jour terne arrivait à peine, et les extrémités de cette galerie demeuraient plongées dans l'ombre.

De cette ombre, Jocelyne vit surgir une petite

silhouette blanche qui s'avança vers elle d'un pas un peu hésitant. Deux grands yeux frangés de cils blonds se levèrent vers la jeune fille ; une voix enfantine, très douce, dit en français :

– Mademoiselle Orguin, je suis Amy... lady Amy Marcill.

– Ma petite élève ? Je suis charmée de vous connaître, ma mignonne.

Et, se penchant, Jocelyne prit la main que lui tendait l'enfant.

C'était une fillette de dix ans, une délicieuse petite créature dont le fin visage, excessivement blanc, était encadré d'épaisses boucles d'un roux doré. Ses yeux, très foncés, frappèrent aussitôt Jocelyne par leur gravité et leur profondeur un peu mélancolique. L'enfant semblait délicate ; on la devinait très frêle sous la robe de lainage blanc, un peu ample, dont elle était vêtue.

– Moi aussi, je suis bien contente ! dit-elle dans un français un peu hésitant. J'avais peur de voir une vilaine personne avec un air revêche. Mais vous êtes très jolie et vous me plaisez tout



de suite... Pegton, allez en avant, c'est moi qui conduis miss Orguin à sa chambre, ajouta-t-elle en s'adressant, en anglais cette fois, au domestique.

Elle prit aimablement la main de Jocelyne et la conduisit, à travers de larges et sombres corridors, jusqu'à une porte qu'elle ouvrit.

– Voilà votre chambre, mademoiselle. Elle est tout près de la mienne. J'espère qu'elle vous plaira.

C'était une grande pièce éclairée par deux larges fenêtres. De beaux meubles anciens, des tentures foncées, l'ornaient.

Une impression de confort un peu sévère se dégageait de cette chambre que le triste jour pluvieux assombrissait.

– Mais certainement, elle me plaît beaucoup et j'y serai très bien, dit Jocelyne. Et vous, Amy, où habitez-vous ?

– Tout près, mademoiselle. Voyez, cette porte donne sur le salon d'étude qui sépare votre chambre de la mienne, et... Néro, va-t'en !

Ces mots s'adressaient à un énorme danois qui, entré derrière la jeune fille et Amy, avançait sa tête puissante. Jocelyne n'avait pu retenir un mouvement de recul à cette apparition inattendue.

– Il n'est pas méchant pour ceux que j'aime, assura la petite fille, en donnant au passage une caresse au chien qui s'éloigna avec soumission.

– Et pour les autres, Amy ?

– Pour les autres, oui ! Si je ne l'empêchais, il y a longtemps qu'il aurait dévoré Rarvâri.

– Qui est Rarvâri ?

– C'est l'Hindou de papa. Je ne sais pas pourquoi, je l'ai toujours détesté, et Néro est comme moi.

– Comment, petite Amy, vous détestez quelqu'un ? dit Jocelyne en posant une main caressante sur la chevelure rousse.

– Oui, je ne peux pas m'empêcher, pour Rarvâri... C'est très mal, n'est-ce pas ?

Son regard sérieux se levait vers Jocelyne.

– Oui, c'est très mal, Amy. Mais nous

tâcherons de changer cela.

Amy secoua la tête :

– Pour lui, je sens que je ne pourrai jamais. Frances est comme moi. Quand elle l’aperçoit de loin, elle change de route pour ne pas passer près de lui. Je vais vous laisser maintenant, mademoiselle, pour que vous puissiez vous reposer. Sarah, la femme de chambre, va vous apporter du thé.

Elle tendit la main à Jocelyne.

Une hésitation s’exprimait sur son joli petit visage.

Enfin, elle demanda :

– De qui êtes-vous en si grand deuil, mademoiselle ?

– De ma mère, Amy, répondit Jocelyne.

– Ah ! comme vous devez être triste ! Moi aussi, j’ai perdu ma mère, il y a trois ans. Mais j’ai papa, qui m’aime tant ! J’essaierai de vous consoler un peu, en vous aimant bien... Voulez-vous m’embrasser, mademoiselle ?

Elle offrait son front, sur lequel Jocelyne, très émue de cette sympathie d'enfant, mit un baiser.

– Je m'en vais, maintenant. À ce soir, au dîner, mademoiselle.

Amy était à peine sortie que Jocelyne vit apparaître une jeune femme de chambre qui apportait un plateau garni et lui offrit ses services. La jeune fille remercia en refusant. Une fois seule, elle se mit en devoir de s'installer. Elle préférait ne pas avoir trop de loisirs pour s'appesantir sur cette entrée dans sa nouvelle existence, qui était bien lourde à son âme endolorie, quoique, déjà, la connaissance qu'elle venait de faire de l'enfant charmante confiée à ses soins eût fort allégé ses inquiétudes.

Quand tout fut rangé, elle s'assit dans la profonde embrasure d'une des fenêtres et se mit à dire son chapelet, afin d'appeler la protection de la reine du Ciel sur cette nouvelle phase de sa vie. Aucun bruit ne venait troubler le silence de l'immense demeure, sauf le sourd grondement des flots qui se brisaient contre l'assise rocheuse sur laquelle était bâti Rudsay-Manor. Les fenêtres

de la chambre de Jocelyne donnaient sur la mer. À travers le voile du crépuscule, elle pouvait entrevoir encore la petite île aperçue par elle en arrivant près du château.

Après avoir écrit quelques mots pour annoncer à Goulven et à Gonzague qu'elle était bien arrivée, Jocelyne se mit en devoir de s'habiller pour le dîner, et elle était toute prête lorsque Sarah apparut pour la guider vers la salle à manger. Les corridors immenses étaient éclairés brillamment, comme le salon somptueux et sévère dans lequel pénétra Jocelyne. Une grande femme blonde, à mine effacée, vint au-devant d'elle et se présenta elle-même : lady Ellen Marcell.

Dans un fauteuil, près du foyer où brûlait un énorme feu d'antracite, était assis un homme grisonnant, au visage mince et distingué, d'une pâleur cendreuse. Il se souleva en disant avec une froideur courtoise :

— Le comte de Rudsay vous souhaite la bienvenue sous son toit, mademoiselle. J'espère que votre voyage s'est bien passé ?

Jocelyne remercia, tout en songeant à part elle que la physionomie de lord Rudsay et surtout son regard voilé ne lui étaient pas sympathiques de prime abord.

– Ma fille m’a dit tout à l’heure qu’elle vous avait vue et que vous lui plaisiez beaucoup, reprit-il. J’en suis très satisfait, car ma petite Amy, fort gâtée, n’a jamais trouvé jusqu’ici une institutrice tout à fait à son goût. Puisque nous sommes sur ce sujet, je veux vous dire dès maintenant, mademoiselle, que la dose de travail doit être très faible. Vous avez pu remarquer qu’Amy est d’apparence un peu délicate. Cependant, elle n’a jamais été sérieusement malade ; mais les médecins ont toujours recommandé de lui épargner les fatigues physiques ou intellectuelles. Votre rôle, près d’elle, doit être surtout celui d’une grande amie chargée de l’instruire un peu en la distrayant le plus possible.

– Je me conformerai à vos instructions, milord...

Un bruit de porte qui s’ouvrait interrompit

Jocelyne. Amy entra et, derrière elle, apparut une jeune fille petite et mince, vêtue d'une robe claire très simple. Ses cheveux châtain foncé, souples et légers, très abondants, retombaient en torsades sur sa nuque et semblaient faire plier sa tête fine. Des bandeaux légèrement ondés encadraient son visage au teint rosé, aux traits fins. De toute sa personne se dégageait une impression de distinction tranquille, de discrète élégance.

Lady Ellen présenta :

– Miss Orguin... Ma nièce, lady Frances Marcell.

Lady Frances tendit la main à Jocelyne. Celle-ci rencontra le regard sérieux et froid de deux grands yeux gris fort beaux. Une impression singulière la fit tressaillir. Ce regard ne lui était pas inconnu.

Frances, en un français correct, adressa quelques mots à l'institutrice de sa cousine. Amy, après avoir gentiment salué Jocelyne, s'était assise près de son père et appuyait sa tête contre son bras. Lord Rudsay caressait la joue blanche, et Jocelyne fut frappée de l'expression de

tendresse ardente qui transformait cette physionomie. Dans la salle à manger, la conversation fut languissante. Lord Rudsay parlait peu, sa sœur encore moins, et lady Frances pas du tout. Elle semblait plongée dans quelque rêve lointain et gardait baissés ses cils châtons, comme pour clore à la vue de tous le secret de ses pensées. De temps à autre, son oncle lui adressait la parole. Elle répondait brièvement, sans le regarder, et reprenait sa songerie.

– Est-ce que vous allez nous faire de la musique, mademoiselle ? demanda Amy lorsque tous, le dîner terminé, se trouvèrent réunis au salon. Je l’aime tant !

– Mais ce sera avec plaisir, ma chère petite.

– Miss Orguin est peut-être fatiguée, Amy ! fit observer Frances.

Elle s’était assise à l’écart et feuilletait une revue. Jocelyne rencontra son regard sérieux et profond qui, de nouveau, lui causa une impression de singulière douceur.

– Oh ! non, je ne suis pas fatiguée, milady !



répondit-elle en souriant. Je jouerai très volontiers, si lady Marcill et lord Rudsay le permettent.

– Mais certainement ! Je suis un fervent mélomane, mademoiselle, dit lord Rudsay, tandis que sa sœur ébauchait un vague geste d’assentiment.

Jocelyne se mit au piano. C’était la première fois depuis la mort de sa mère, et les larmes montèrent à ses yeux au souvenir des soirées passées dans le modeste salon, là-bas, près de cette mère chérie qui aimait tant le jeu souple et si profondément expressif de sa Jocelyne. Et Goulven, et Gonzague surtout qui lui disaient :

– Joue encore, joue toujours, ma Jocelynette, je ne me lasserai jamais de t’entendre.

Elle refoula ses larmes et s’efforça de réprimer son émotion, car maintenant, au milieu de ces étrangers, elle n’était plus libre de la laisser paraître. Elle joua le *Soir*, de Schumann, avec un sentiment exquis. Lord Rudsay, quand elle eut terminé, la complimenta sur son talent, et Amy, qui l’avait écoutée avec, une religieuse attention,

déclara qu'il fallait que M<sup>lle</sup> Orguin lui apprît à jouer aussi bien qu'elle.

– Je voudrais être une grande musicienne, confia-t-elle à la jeune fille.

– Elle a beaucoup de dispositions, ajouta lord Rudsay. Malheureusement, jusqu'ici, elles ont été mal cultivées. Mais je crois que, cette fois, elle sera en bonnes mains.

Il fallait reconnaître que le comte ne manquait pas, sous son air froid et un peu sec, d'urbanité et de courtoisie. Pourquoi donc Jocelyne ressentait-elle en sa présence une impression désagréable ?

Lord Rudsay, se levant péniblement de son fauteuil, prit congé de tous. Il se retirait chaque soir d'assez bonne heure dans son appartement. Tandis qu'il s'en allait, traînant ses jambes à demi paralysées, appuyé au bras d'un domestique, Amy dit gentiment bonsoir à sa tante et à sa cousine.

Celle-ci, quittant l'air absorbé qu'elle avait eu constamment, même pendant que Jocelyne jouait, mit un long baiser sur le front de la fillette :

– Bonsoir, chérie. Vous avez été gâtée, ce soir, avec ce morceau que M<sup>lle</sup> Orguin a si délicieusement joué... Laissez-moi vous féliciter à mon tour, mademoiselle.

En prononçant ces mots, elle tendait la main à Jocelyne :

– J’espère que vous voudrez bien, quelquefois, accompagner la musicienne bien peu habile que je suis ?

– Oh ! mademoiselle, ne l’écoutez pas ! protesta Amy. Elle joue si bien ! Mais on ne l’entend pas bien souvent, car elle aime à jouer toute seule, dans son appartement, qui est dans la tour de la Reine, loin des nôtres.

– Vous m’entendrez peut-être un peu plus souvent, Amy, si je fais de la musique avec M<sup>lle</sup> Orguin.

– Je serai toujours, et avec le plus grand plaisir, à votre entière disposition, milady, déclara Jocelyne avec sa grâce accoutumée.

– Nous verrons donc cela un de ces jours. Bonsoir, mademoiselle. Je souhaite que cette

première nuit à Rudsay-Manor soit bonne et reposante pour vous.

En s'en allant vers l'étage supérieur avec son institutrice, Amy demanda :

– Comment trouvez-vous ma cousine, mademoiselle ?

– Mais elle me paraît bien charmante, Amy.

– Oui, elle est très, très bonne, et jolie aussi. Seulement, elle rêve souvent et elle ne rit jamais.

– Elle a peut-être eu de grands chagrins ?

– Oui, elle a perdu sa mère il y a dix, douze ans, je ne me souviens plus, – elle était toute petite fille, – et puis son frère est mort aussi peu de temps après.

En elle-même, Jocelyne pensa que la mélancolique gravité de lady Frances devait avoir une autre cause, car il lui paraissait peu vraisemblable que la perte de cette mère et de ce frère eût laissé une empreinte aussi indélébile sur une enfant alors âgée de six ans.

Dans sa prière, ce soir-là, son action de grâces se fit plus longue. Certes, elle ne savait encore ce

que pouvait lui réserver son rôle dans cette demeure ; mais, à première vue, elle avait déjà deux fortes sympathies : Amy et lady Frances. L'enfant semblait toute disposée à l'aimer, la jeune fille paraissait sérieuse et bonne. C'était beaucoup pour une transplantée comme Jocelyne et, déjà courageuse par nature, elle envisageait l'avenir sans trop de craintes, ce premier soir de son séjour dans la demeure féodale des comtes de Rudsay.

## V

Féodal, il l'était bien, en effet, ce vieux Rudsay-Manor, ainsi que Jocelyne put s'en convaincre le lendemain en le parcourant à la suite d'Amy qui voulait, dès ce premier jour, le lui faire connaître dans ses parties principales. C'était une farouche et fière demeure qui avait dû autrefois soutenir bien des assauts, qui avait vu se succéder entre ses murs épais de nombreuses générations de Marcell. À travers les corridors immenses, dans les salles aux proportions énormes, la blanche petite Amy semblait plus frêle encore, presque immatérielle.

Elle connaissait l'histoire de ses ancêtres et la racontait à Jocelyne tandis qu'elles parcouraient les salons d'un luxe sévère, les chambres qui auraient contenu chacune un de nos petits appartements modernes. Dans cette antique demeure, il existait maint recoin mystérieux, ainsi

que le confia Amy à son institutrice, en ajoutant qu'elle avait quelquefois un peu peur, le soir, en y pensant.

– Pourquoi avoir peur, mignonne ? dit Jocelyne. Que voulez-vous qu'il y ait là ?

– Je ne sais pas, mademoiselle, mais j'ai peur, voilà.

– Il faut vous raisonner, Amy, et surtout vous dire que rien ne vous arrivera sans la permission de Dieu. Rien n'est plus efficace que cette pensée pour nous rendre courageux, même dans un péril réel.

Le regard profond de l'enfant se leva vers Jocelyne :

– C'est vrai, cela. Je le ferai, mademoiselle. Et aussi, quand je verrai Rarvâri, je me dirai : « Il ne peut pas me faire de mal sans que Dieu le permette. Et si Dieu, le permet, c'est que c'est bon pour moi. »

Jocelyne passa une main caressante sur les cheveux blonds, en souriant au délicieux petit visage.

– Voilà qui est très bien, Amy. Le bon Dieu sera content de vous... Et maintenant, où me conduisez-vous, petite fille ?

– À la galerie, mademoiselle, pour vous montrer les portraits de notre famille. Vous verrez lord George, le premier comte de Rudsay. Je ne l'aime pas du tout ; il me fait presque peur !

Jocelyne, se laissant conduire, commença de descendre, à la suite de l'enfant, le large escalier de granit. Mais Amy s'arrêta sur le palier et dit :

– Je vais vous montrer la chapelle.

Au bout d'un corridor dallé, une porte de chêne à double battant s'ouvrait sur l'intérieur du petit temple, éclairé par la lueur voilée, un peu mystérieuse, tombant des vitraux. Au premier abord, rien ne distinguait cette chapelle d'un sanctuaire catholique. Les Marcill appartenaient, en effet, à ce rameau de l'Église anglicane qui s'appelle le ritualisme et qui tend, de plus en plus, dans ses cérémonies, dans son culte extérieur, dans ses pratiques de piété, à se rapprocher du catholicisme. Mais où était-il le Dieu caché, le Roi d'amour qui demeure dans les



tabernacles catholiques, qui descend dans les cœurs des fidèles, qui infuse à l'Église véritable une vie si intense que toutes les persécutions, toutes les défections ne font que la fortifier et la grandir ? Quel vide, quelle faiblesse sous les apparences correctes de cette religion, née du caprice d'un homme, de ce sanguinaire Henri VIII qui fit une Angleterre schismatique, avant qu'elle ne devînt réellement protestante sous ses successeurs !

Ces pensées serraient un peu le cœur de Jocelyne tandis qu'elle faisait le tour de la chapelle. Les vitraux étaient fort beaux et méritaient un examen détaillé, de même que les sculptures des boiseries et des stalles. Divers indices firent penser à Jocelyne que cette chapelle avait servi autrefois au culte catholique. Elle chercha du regard Amy pour l'interroger à ce sujet. L'enfant s'était agenouillée devant un petit enfoncement tout garni de fleurs. Jocelyne s'approcha et vit avec surprise, au milieu des chrysanthèmes et des bruyères, une petite, mais fort jolie statue de la Sainte Vierge.

Elle n'ignorait pas que les ritualistes reviennent au culte de la Mère du Sauveur. Ce lui fut une douceur de voir, dans cette chapelle protestante, l'effigie de la douce Consolatrice des affligés. En ramenant son regard sur Amy, elle fut frappée de l'expression d'angélique ferveur répandue sur cette physionomie enfantine. L'enfant, ses petites mains jointes, priait, car ses lèvres remuaient, et elle priait certainement de tout son cœur.

S'apercevant que Jocelyne était près d'elle, elle se leva et toutes deux sortirent de la chapelle.

– Vous aimez bien la Sainte Vierge, Amy ? demanda doucement Jocelyne.

Les yeux d'Amy brillèrent.

– Oh ! Je l'aime tant ! tant ! dit-elle avec chaleur. C'est l'année dernière que j'ai vu pour la première fois sa statue, à l'église de Saint-Paul où ma tante m'avait emmenée. Elle avait l'air si doux, et elle tendait les bras comme pour m'attirer à elle ! Frances, qui l'aime aussi beaucoup et qui la prie tous les jours, m'a alors acheté cette petite statue, que papa m'a permis de

mettre là. C'est Frances et moi qui entretenons toujours des fleurs autour d'elle... Et vous aussi, vous l'aimez, mademoiselle ? dit-elle en levant son clair regard vers Jocelyne.

– Oh ! oui, petite Amy ! Toujours ce fut un bonheur pour nous, catholiques, de recourir à elle et de l'entourer de nos hommages et de notre amour filial. Et je suis bien heureuse de rencontrer chez vous cette dévotion à notre commune et si tendre Mère, enfant !

– Moi aussi, je suis heureuse ! murmura Amy en pressant doucement la main de son institutrice.

Tout en bavardant, elles atteignaient la galerie, déjà vue la veille par Jocelyne. Aujourd'hui, un jour meilleur permettait d'en admirer les belles proportions et la décoration sobrement artistique. Des portraits, séparés par des panneaux en tapisserie, en ornaient une des parois. Amy, s'arrêtant devant chacun d'eux, se mit en devoir de nommer à Jocelyne le personnage qu'ils représentaient.

Devant quelques-unes de ces physionomies inconnues, la jeune fille éprouva une impression

bizarre de déjà-vu. Et pourtant, ces ancêtres du comte de Rudsay actuel avaient vécu deux ou trois siècles auparavant. Ils étaient presque tous très grands, minces et blonds, de mine énergique et assez fière. L'expression de physionomie différait, mais il était incontestable que le même type s'était perpétué chez beaucoup d'entre eux.

– Voilà lord George Marcill, dit Amy.

Un homme à la large carrure, portant un costume de cour du temps d'Henri VIII, s'appuyait au dossier sculpté d'une chaise abbatiale. Celui-là était brun, de belle mine et d'allure martiale ; mais un sourire mauvais entrouvrait ses lèvres et ses yeux luisaient d'une flamme cruelle.

– C'est lui qui a détruit le couvent des Saints-Martyrs, ajouta Amy, dont la voix trembla un peu.

– Quel est ce couvent, mignonne ?

– Celui qui est en face d'ici, dans l'île. C'étaient des moines qui y habitaient autrefois. Le roi donna leurs biens à lord George. Comme

les moines se défendaient, il détruisit le monastère et... tua les religieux.

Cette fois, la petite voix trembla plus fort.

Jocelyne eut un tressaillement d'horreur. Ainsi, cette enfant angélique était la descendante de ce forban sacrilège, de cet assassin ! Et la fortune des comtes de Rudsay provenait de cette source criminelle !

Elle réprima son émotion à cause de l'enfant qui, visiblement, était impressionnée par ce souvenir. Et, pour détourner son attention, elle dit :

– Voyons, continuez à me montrer vos ancêtres, Amy !

De nouveau, l'enfant lui nomma d'autres personnages portant les costumes des siècles précédents. L'un d'eux attira plus longuement l'attention de Jocelyne. Amy avait dit : « C'est mon grand-père. » Et la jeune fille se murmura à elle-même :

« Cette physionomie me rappelle quelque chose. »

– Voilà le frère aîné de papa, lord Edward, annonça Amy. Je ne l'ai pas connu, il est mort plusieurs années avant ma naissance.

Le regard de Jocelyne se dirigea vers le portrait indiqué. Un frémissement la parcourut de la tête aux pieds et un mot s'échappa de ses lèvres :

– Gonzague !

Oui, c'était Gonzague qu'elle avait devant les yeux, en cet homme jeune, mince et d'apparence aristocratique, à la physionomie fine, un peu froide, mais sympathique néanmoins, grâce à la droiture et à la fière douceur du regard. Ses yeux étaient gris comme ceux de Gonzague et empreints, comme les siens aussi, de décision. Jocelyne remarquait même ce petit pli des lèvres, légèrement dédaigneux, qu'elle reprochait parfois en souriant à son frère adoptif. Et, pour accentuer la ressemblance, lord Edward portait ses cheveux blonds coupés en brosse, comme ceux de Gonzague, et sa main s'appuyait sur une table, du même geste familier au jeune homme.

À l'exclamation de son institutrice, Amy avait

levé vers elle un visage surpris.

Jocelyne, se ressaisissant aussitôt avec une remarquable présence d'esprit, dit en souriant :

– Figurez-vous, Amy, qu'au premier moment je trouvais chez votre oncle une ressemblance avec un de mes frères ! Mais, en y regardant de près, ce n'est plus tout à fait la même chose... Avait-il des enfants, ce lord Edward ?

– Mais oui, Frances est sa fille. Il avait aussi un fils, qui est mort il y a des années, lorsque je n'étais pas encore née. Tenez, voilà le portrait de ma tante Anne, leur mère.

Quel charmant visage féminin que celui de cette jeune femme fine et gracieuse, dont les beaux yeux foncés si doux semblaient regarder la jeune fille avec tendresse !

– Comme elle devait être bonne et aimable ! dit spontanément Jocelyne. L'avez-vous connue, Amy ?

– Non, mademoiselle, elle mourut un peu avant son fils. La pauvre Frances est bien malheureuse, n'est-ce pas ? Aussi je pense que

c'est pour cela qu'elle est si sérieuse.

Jocelyne jeta un regard sur les portraits suivants. Ils représentaient le comte de Rudsay actuel et une jeune femme à la mine altière et un peu dure, vêtue avec une élégance somptueuse.

– C'est maman, dit Amy, sans manifester aucune émotion.

– Et... n'y a-t-il pas le portrait de votre cousin, le frère de lady Frances ? demanda Jocelyne en essayant de prendre un ton indifférent.

– Non, il a été abîmé, il paraît, et papa l'a fait monter dans les greniers. Je ne l'ai jamais vu. Mais Frances a une photographie de lui.

La visite du château – de ses principales parties du moins – était terminée maintenant. Jocelyne et son élève remontèrent et gagnèrent la salle d'étude, non pour travailler, car la matinée était très avancée, mais simplement pour attendre l'heure du lunch.

Jocelyne s'était approchée de la fenêtre et regardait machinalement le couvent des Saints-Martyrs, dont les bâtiments en ruine se voyaient



distinctement d'ici.

Une émotion indescriptible l'agitait intérieurement depuis l'instant où ses yeux s'étaient posés sur le portrait de lord Edward, de cet homme auquel Gonzague ressemblait de si extraordinaire manière.

Fallait-il penser que la Providence la mettait soudainement sur la piste si longtemps cherchée en vain ?

En son âme, un espoir ardent se levait tout à coup.

Cette sombre demeure recelait peut-être le secret du mystère qui planait sur Gonzague. Il fallait que, peu à peu, elle se renseignât, et avec quelle habileté ! pour ne pas éveiller le moindre soupçon.

– Ah ! voilà Frances ! dit Amy.

Jocelyne se détourna et prit la main que lui tendait la jeune fille, entrée sans bruit par la porte demeurée ouverte.

– Vous regardiez ces ruines, ces tristes ruines, mademoiselle ? C'est un mélancolique spectacle,

surtout pour une catholique.

Ses yeux se fixaient sur l'île, et Jocelyne vit frémir ses lèvres.

– Quelle étrange manie de destruction pousse certains êtres ! continua pensivement la jeune fille. Destruction matérielle, destruction morale... Amy vous a sans doute raconté l'histoire de ces ruines, mademoiselle ?

– Oui, milady, succinctement du moins.

– Oh ! ce fut très simple. Lord George Marcell imita ce que firent nombre de seigneurs anglais, ce que fit le roi lui-même tout le premier. Et ce sujet, qui savait si bien suivre l'exemple de son souverain, reçut en récompense le titre de comte de Rudsay.

Sa voix s'était faite brève et amère. Elle étendit la main dans la direction de l'île :

– Il y a une légende. Amy ne vous l'a pas apprise ? On dit qu'un tout jeune moine, en mourant sous les coups des soldats de lord George, se serait écrié : « Je vois de grands malheurs fondre sur cette race ! Mais une

colombe naîtra d'elle qui libérera les générations suivantes du lourd fardeau de l'expiation... » Des malheurs ! Ah ! oui, ils en ont connu, les descendants de lord George ! Et ce n'est pas fini !

Un frémissement soudain brisa sa voix.

Sur les lèvres de Jocelyne, des questions se pressaient. Mais le moment n'était pas venu. Il lui fallait patienter, s'attacher avant tout à pénétrer quelque peu le caractère des habitants de Rudsay-Manor.

Mais elle comprenait déjà que lady Frances était une âme élevée que révoltait le crime sacrilège de son ancêtre. Elle comprenait aussi que cette jeune fille souffrait. Et, du fond du cœur, elle demanda à Dieu qu'il lui fût permis de faire un peu de bien à cette étrangère vers qui l'entraînait, dès le premier moment, une profonde sympathie.

## VI

Le règlement des études d'Amy fut vite organisé. Ces études se réduisirent à une heure de travail le matin et autant l'après-midi. La musique occupait une heure supplémentaire, le dessin et le français une autre. Encore lord Rudsay, à qui Jocelyne avait soumis son programme, avait-il déclaré qu'il allait laisser sa fille libre de s'accorder des congés complets quand elle le voudrait.

La jeune institutrice, qu'une pareille latitude laissée à une enfant avait d'abord quelque peu étonnée, se rassura très vite en constatant qu'Amy aurait plutôt besoin d'être retenue que poussée au travail. C'était, sous une apparence tranquille, une petite intelligence très vive et étonnamment clairvoyante. Il y avait, chez elle, un contraste charmant entre son esprit déjà sérieux et réfléchi et une candeur extrême que

son existence retirée à Rudsay-Manor avait contribué à lui conserver intacte. Elle se montrait très affectueuse pour Jocelyne, mais peu démonstrative. D'ailleurs, elle ne le semblait pas davantage envers les autres membres de sa famille, et même envers son père, pour qui, cependant, elle avait une très visible et très ardente préférence.

Quand le temps le permettait, Jocelyne et son élève se promenaient dans le parc, très vaste, malheureusement humide et sombre, ou, plus souvent, à travers la campagne, austère et rude, presque sauvage. Parfois aussi, elles descendaient jusqu'à la grève étroite placée entre la mer sans cesse déferlante et la falaise qui formait en cet endroit un recul. Un vent presque continuel, souvent âpre et très frais, régnait sur cette côte. Jocelyne s'étonnait que l'on y fit passer l'hiver à cette frêle petite Amy. Mais l'enfant lui apprit un jour, incidemment, qu'on avait essayé, deux hivers de suite, de l'Égypte et du Midi de la France et qu'elle avait été beaucoup plus fatiguée après ces deux séjours.

– C'est ici que je me porte le mieux, conclut-elle. C'est triste quelquefois, mais j'aime cela... J'aime Rudsay-Manor à n'importe quelle époque de l'année.

À part elle, Jocelyne pensa que l'atmosphère de cette demeure farouche et de ce pays rude et sombre ne lui paraissait pas devoir exercer une influence favorable sur cette enfant déjà mélancolique et trop sérieuse. De plus, sur tous, depuis le comte de Rudsay jusqu'à la dernière des femmes de chambre, une réelle tristesse semblait peser. Et cette tristesse morne et paisible, Jocelyne la sentait descendre sur elle quelques jours seulement après son arrivée.

Comme elle était de nature énergique, elle s'empressa aussitôt de réagir le mieux possible contre cette influence qui pouvait devenir déprimante. Elle voulut aussi agir dans le même sens sur Amy. Et bien qu'elle sentît son cœur encore si lourd de chagrin, elle se força à reprendre quelque chose de sa gaieté d'autrefois. Elle entreprit avec l'enfant des parties de balle et de croquet et des parties de course avec Néro.

Amy s'égayait un peu ; elle prenait quelque entrain, et Jocelyne voyait moins souvent dans ses beaux yeux cette expression rêveuse, un peu lointaine, qu'elle n'aimait pas chez une enfant si jeune.

– Ma petite Amy a pris vraiment meilleure mine depuis que vous êtes là, mademoiselle, déclara lord Rudsay, dix jours après l'arrivée de la jeune institutrice, en voyant entrer, à l'heure du thé, dans le salon où il passait ses journées, la fillette un peu animée, le teint légèrement rosé et le regard plus brillant.

– Oh ! papa, miss Orguin est si gentille ! s'écria Amy tout en offrant son front au tendre baiser paternel. Quelle différence avec miss Jameson ! Aussi, je l'aime beaucoup, beaucoup, je vous assure, papa !

– Allons, tant mieux, chérie. Et où êtes-vous allées vous promener, aujourd'hui ?

– Sur la grève, papa, il n'y avait pas trop de vent. Hilson et son fils partaient pour la pêche. Ils nous ont dit qu'ils apporteraient demain du beau poisson au château. Je n'aime pas la tête de

Hilson ; mais Johnny a une bonne figure, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Très bonne, Amy. Seulement, il paraît un peu sauvage.

– C'est vrai, il l'est. Quand il aperçoit quelqu'un du château, il a toujours l'air de fuir. Et ce n'est jamais lui qui vient apporter le poisson.

Jocelyne, dont les yeux se tenaient, à cet instant, machinalement fixés sur la main maigre qui caressait les cheveux d'Amy, la vit agitée d'un subit et violent tremblement.

– C'est un garçon pauvre d'esprit, dit brièvement lord Rudsay. Il est tout au plus bon à aider son père à la manœuvre de leur bateau de pêche. Hilson, lui, est un brave homme et un pêcheur très habile.

– Je ne dis pas le contraire, papa ; mais je n'aime pas beaucoup le regarder, parce que ses yeux sont sournois, il me semble. Néro non plus ne l'aime pas... et j'ai grande confiance en Néro, ajouta-t-elle en se penchant pour mettre un baiser



sur les oreilles de l'énorme bête qui l'avait suivie dans le salon.

Lord Rudsay eut un léger mouvement d'impatience :

– Néro est un capricieux, dit-il d'un ton un peu sec. Vous le gâtez trop, Amy. Il mériterait quelques bonnes corrections.

Amy protesta :

– Des corrections parce qu'il n'aime pas Hilson... et surtout Rarvâri ! Oh ! papa !... Non, non, mon grave Néro ne sera pas corrigé... ou bien, alors, je le serai aussi, car, moi non plus, je ne les aime pas du tout, du tout ! déclara-t-elle d'un petit ton à la fois énergique et doux.

Lord Rudsay eut une sorte de sourire que Jocelyne, qui tenait inconsciemment les yeux fixés sur lui, trouva contraint.

– Allons, petite gâtée, ne craignez rien, on ne touchera pas à votre favori... et vous continuerez d'avoir tous deux la permission de détester Hilson et Rarvâri.

Amy secoua la tête :

– Miss Orguin me dit que ce n'est pas bien, que le bon Dieu n'est pas content de moi. Mais je ne peux pas faire autrement.

Lady Frances entra en ce moment. Jocelyne l'avait peu vue, en dehors des repas, durant les jours qui venaient de s'écouler ; Amy lui avait appris que sa cousine passait ses journées dans son appartement à lire ou à broder, en compagnie de l'ancienne nurse de son frère, devenue sa femme de chambre. C'était une vie étrange et singulièrement austère pour cette jeune fille de dix-huit ans, jolie et intelligente, ainsi que le prouvait sa conversation, lorsque, au repas, elle sortait de son habituelle songerie pour parler un peu. Jocelyne pressentait un mystère dans cette existence et, de plus en plus, elle s'intéressait à cette étrangère dont certains traits de physionomie, certains gestes et inflexions de voix éveillaient en elle de singulières réminiscences.

Frances se montrait aimable pour elle, comme elle l'avait été le jour de son arrivée. Mais elle n'avait plus reparlé de faire de la musique ensemble. Sans doute préférait-elle sa solitude.

Cependant, celle-ci ne devait pas lui être favorable, si l'on en jugeait par son air absorbé et la mélancolie à demeure dans ses yeux gris.

Oh ! ces yeux ! Comme, de plus en plus, à certains moments surtout, Jocelyne croyait revoir en eux ceux de Gonzague !

Aucun indice n'était venu l'éclairer encore. Par moments, elle accusait son imagination d'extravagance. Cette ressemblance de son frère adoptif avec lord Edward et la plupart des Marcill pouvait n'être que fortuite. Il fallait d'ailleurs, avant de s'égarer en hypothèses, s'informer si une disparition d'enfant avait eu lieu dans la famille. Mais près de qui faire cette enquête qui paraîtrait naturellement étrange ? Voilà ce qui gênait fort Jocelyne.

Elle n'avait pas soufflé mot de la singulière découverte de cette ressemblance à Gonzague en lui écrivant. Elle savait quelle secrète souffrance était, pour le fier jeune homme, l'obscurité qui régnait autour de son origine et sa situation d'enfant trouvé.

Un espoir déçu serait pour lui si pénible que

mieux valait garder le silence. Mais, à Goulven, Jocelyne avait tout raconté, en lui demandant conseil sur le plan à suivre. Malheureusement, le jeune homme était en croisière sur les côtes de l'Inde et un long temps s'écoulerait avant que sa sœur reçût une réponse.

D'ici là, il lui faudrait agir selon les circonstances, en admettant qu'elle découvrit une piste plausible.

Des prières ferventes montaient chaque jour de son cœur vers le Ciel. Elle souhaitait si ardemment que Gonzague retrouvât sa famille ! Mais, parfois, elle sentait l'effroi l'envahir en songeant qu'un drame affreux s'était peut-être déroulé au pied de la roche au Chat. Qui pourrait savoir si cet enfant, devenu homme, n'était pas toujours sous la secrète surveillance de ceux qui avaient eu intérêt à se débarrasser de lui ?

– Mon Dieu, je me confie à vous, je vous confie notre cher Gonzague ! disait-elle avec ferveur lorsque ces inquiétudes venaient l'assaillir.

Et le calme reprenait possession de son cœur.

Un après-midi, par hasard fort ensoleillé et de température très douce, Amy annonça à son institutrice qu'elle allait la conduire à la sépulture de famille.

– C'est un endroit que vous ne connaissez pas encore, mademoiselle. Il est très triste, mais si beau quand même !

– Nous ferons mieux de choisir une autre promenade, Amy. Par ce beau soleil, il sera bien préférable d'aller du côté de la mer.

– Mais non, mademoiselle, c'est précisément par le soleil qu'il faut voir la sépulture. Et puis, il y a longtemps que j'y ai été. Et j'aime bien aller de temps en temps penser à ceux qui sont là.

Une demi-heure plus tard, Jocelyne et son élève s'engageaient dans le parc. Le soleil perçait difficilement le feuillage épais des arbres centenaires et l'air, sous ces voûtes de verdure, restait un peu frais. Néro précédait les promeneuses sans jamais s'éloigner. Il semblait faire consciencieusement l'office d'avant-garde, ainsi que le remarqua en riant Jocelyne.

Tout à coup, le chien s'arrêta et tomba en arrêt avec un grondement sourd. Amy saisit la main de Jocelyne en murmurant :

– Il a senti Rarvâri.

D'un sentier déboucha, à ce moment, un homme vêtu de blanc. Il était petit, très maigre et très bronzé. Un large turban blanc couvrait sa tête. Sans paraître voir la bête menaçante qui grondait toujours, il continua d'avancer, d'un pas souple de félin. Jocelyne sentit la petite main d'Amy qui serrait la sienne de toutes ses forces. Quand l'homme passa près d'elle, en saluant à l'orientale, elle le regarda en face et, malgré tout son courage, elle frémit un peu sous le regard étrange de ces yeux noirs, scrutateurs et fascinants.

– Je ne l'avais pas rencontré depuis un mois, murmura la voix d'Amy, un peu étouffée par l'émotion, quand l'Hindou fut passé. Il y a des moments où on ne le voit pas ; il reste alors dans l'île, où il habite généralement. Est-ce qu'il vous fait peur aussi, mademoiselle ?

– Peur, non, pas précisément. Mais il est

certain qu'il a un regard peu agréable. C'est un Hindou, dites-vous ?

– Oui, mademoiselle. Papa, qui a été officier aux Indes, l'a ramené avec lui. Il l'aime beaucoup, parce qu'il lui a sauvé la vie autrefois... Et, à cause de cela, je devrais l'aimer aussi, ajouta pensivement Amy. Mais je ne peux pas.

– Pourquoi habite-t-il dans l'île, Amy ?

– Je ne sais pas, mademoiselle. Papa dit que c'est un original et un paresseux qui aime surtout ne rien faire. Mais il ne lui refuse rien de ce qu'il veut, parce qu'il n'oublie pas qu'il lui doit la vie et que cet homme lui est ardemment dévoué, paraît-il.

– Alors, ce n'est pas un domestique ?

– Oh ! pas du tout ! Il ne remplit aucun service près de papa et vient seulement le voir de temps à autre.

– Et il est seul, là-bas ?

– Tout seul. C'est un sauvage, dit papa. Il a une petite barque, qu'il conduit très habilement,

pour faire la traversée. Deux fois par semaine, un domestique lui porte ses approvisionnements, qui sont peu de chose, car il est très sobre... Oh ! quand je dis qu'il est seul, non, ce n'est pas vrai ! Il a avec lui un vautour apprivoisé... Oh ! l'affreuse bête, dit-elle en frissonnant.

– C'est probablement celui que j'ai aperçu deux ou trois fois planant au-dessus du château ?

– Oui, c'est cela, mademoiselle ; il n'y a que lui par ici. N'est-ce pas que c'est horrible, une bête pareille ?

– Oh ! certes ! J'ai aussi une véritable répulsion pour cet animal, Amy.

Tout en parlant, elles continuaient d'avancer. Elles sortirent du parc par une petite grille et se trouvèrent dans la lande. Par un sentier rocailleux, elles gagnèrent un bois de pins d'assez vaste étendue que Jocelyne ne connaissait pas encore.

Sur la lande, l'air était vif et frais, malgré le soleil. Mais, en pénétrant sous les pins, Jocelyne fut frappée de la tiédeur qui régnait là. Une



senteur résineuse très forte parfumait l'atmosphère. Du sol couvert d'une herbe épaisse, de grandes fougères, des bruyères superbes, s'élevaient. Et, au sortir de la lande ensoleillée, l'ombre qui s'étendait ici semblait intense.

– Quelle différence de température !... s'exclama Jocelyne. À quoi cela tient-il, savez-vous, Amy ?

– Non, je ne sais pas, mademoiselle.

Un chemin assez large, que l'herbe envahissait, était aménagé entre les pins. Il descendait en pente assez douce. Et, tout à coup, Jocelyne vit devant elle une longue et basse construction de granit noir, d'aspect étrangement lugubre, surtout dans cet entourage de sombre verdure qui projetait autour d'elle une ombre funèbre.

– Voilà où sont enterrés tous les Marcell, dit Amy en baissant instinctivement la voix. Ah ! la porte est ouverte ! C'est que Frances est là, alors.

Elles s'avancèrent vers la porte de chêne restée entrouverte. Amy la poussa et elles

entrèrent dans la longue et large galerie, dallée de granit, éclairée par quelques hautes fenêtres garnies de vitres blanches ternies par la poussière et décorées de toiles d'araignées. De chaque côté s'alignaient des sarcophages de granit qui portaient sur une plaque de marbre noir le nom de l'occupant. Une fade odeur de moisissure flottait dans l'air humide.

Lady Frances était là, debout devant un des sarcophages sur lequel elle appuyait ses mains jointes. Elle se détourna et dit à mi-voix :

– Amy a tenu à vous faire faire cette funèbre visite, mademoiselle ? Quel triste lieu de sépulture ont choisi mes ancêtres, ne trouvez-vous pas ?

– Je me faisais précisément, en entrant, cette réflexion, milady. Quel motif a pu les guider ?

– L'aspect lugubre du lieu leur a paru, sans doute, s'harmoniser avec la destination qu'ils voulaient lui donner. Quant à moi, je n'ai jamais compris que l'on attristât de parti pris les alentours des sépultures. J'ai vu un jour, en Italie, un cimetière ensoleillé, si fleuri, si lumineux !...

J'aurais aimé à dormir là. De tels lieux nous rappellent mieux la miséricorde de Dieu et les beautés du paradis. Ici, nous pensons davantage à la justice, à l'éternel abîme d'expiation.

– C'est vrai, dit Jocelyne, qui revoyait en ce moment le petit cimetière de Kersanlic, placé à l'ombre de la vieille église et tout parfumé, aux beaux jours, de l'odeur des giroflées et des roses, mêlée aux effluves marins.

Quelle différence entre la tombe de ses chers parents, toute fleurie, surmontée de la croix rédemptrice, et cette froide sépulture !

Elle se pencha un peu et lut sur la plaque du sarcophage devant lequel était arrêtée Frances : *Lord Edward Marcill, comte de Rudsay.*

– C'était mon père, dit Frances dont la voix tremblait légèrement. Voici le tombeau de ma mère... Et, à côté, celui de mon frère.

Jocelyne fit quelques pas ; elle se pencha de nouveau et lut : *Lord Brawley Marcill, comte de Rudsay.*

Elle se tourna vers lady Frances dont le regard

se posait aussi sur l'inscription funéraire.

– C'était votre seul frère, milady ?... demanda-t-elle.

– Oui, le seul. Pauvre cher Brawley ! Je n'avais que six ans alors, mais je me le rappelle si bien ! Il était très sérieux, mais très bon, si tendre pour sa petite sœur ! Et il est mort d'une manière tellement subite !

– De quoi donc, milady ?

– D'une maladie de cœur. L'année précédente, ç'avait été ma pauvre maman qui était toujours restée souffrante depuis la mort de mon père. J'étais toute petite alors, je n'ai pas compris l'étendue de la perte que je faisais. Mais depuis !...

Ses lèvres tremblèrent un peu.

– Si Brawley avait vécu, c'est lui qui serait aujourd'hui comte de Rudsay, murmura-t-elle comme en se parlant à elle-même. Et alors, tout aurait été changé.

Elle passa la main sur son front. Puis, regardant Jocelyne, elle dit à mi-voix :

– Savez-vous ce que je viens faire ici ? Je prie pour mes chers morts... car je crois au purgatoire et à l'efficacité de la prière pour les morts. C'est une croyance si douce, si consolante ! Pour cela seulement, je serais attirée par le catholicisme.

Le cœur de Jocelyne eut un sursaut de joie. Et cette pieuse allégresse s'exprimait si bien sur son visage que Frances sourit doucement.

– Cela vous fait plaisir de m'entendre parler ainsi ? dit-elle, toujours à voix basse. Je vous raconterai, un jour, comment j'en suis arrivée là. Maintenant, sortons d'ici, car il y fait un peu humide pour Amy.

Elles rejoignirent la petite fille qui s'était arrêtée devant la sépulture de sa mère et franchirent le seuil près duquel les attendait Néro. Elles revinrent toutes trois en bavardant. Frances demanda à Jocelyne de venir faire de la musique avec elle le lendemain.

– Vous m'êtes très sympathique, mademoiselle, ajouta-t-elle avec un de ces sourires assez rares chez elle, et qui transformaient complètement l'expression de sa

physionomie.

– Je puis vous assurer d'un sentiment réciproque, milady !

– Tant mieux ! Je suis de caractère un peu sauvage, mais je suis très capable d'amitié, vous le verrez, mademoiselle.

Ce soir-là, quand Jocelyne se trouva seule dans sa chambre, elle récapitula les différents faits de la journée. Rien n'était venu la mettre sur une piste. Bien au contraire, elle savait maintenant que lady Frances n'avait eu que ce frère qui était mort ; et, tandis qu'elles revenaient ensemble, elle avait appris aussi que la jeune fille n'avait jamais eu de cousin autre que lord Cuthbert Marcill, le frère d'Amy, beaucoup plus âgé qu'elle et fort rarement en résidence à Rudsay-Manor.

Alors, qui pouvait donc être Gonzague ?

## VII

Lady Frances occupait, dans l'aile ouest du château, l'appartement qui avait été celui de sa mère. Il était fort richement meublé, dans une note pleine de goût, ainsi que le constata Jocelyne en se rendant le lendemain, avec Amy, à l'invitation de la jeune fille. Le salon occupait tout le premier étage d'une des grosses tours, appelée tour de la Reine, parce que, jadis, la reine Élisabeth y avait séjourné vingt-quatre heures. C'était dans cette pièce, très vaste et très éclairée, que se tenait habituellement Frances.

Pendant que les deux jeunes filles parlaient musique, avant de s'asseoir devant le grand piano à queue qui occupait un des angles de la pièce, Amy s'installa sur un canapé, ayant à ses pieds son indispensable Néro qui avait ses entrées partout, et elle se mit à travailler à un ouvrage de crochet commencé sous la direction de Jocelyne.

Celle-ci avait déjà su inculquer l'idée d'utiliser ses moments de loisir à travailler pour les pauvres.

Elle aimait extrêmement la musique et put jouer pendant la plus grande partie de cet après-midi de celle que firent sa cousine et Jocelyne. Frances était une artiste, et Jocelyne trouva un plaisir délicat à interpréter avec elle ses maîtres préférés, qui se trouvaient être aussi ceux de la jeune lady.

À cinq heures, on apporta le thé. Jocelyne vit pour la première fois Molly, la femme de chambre de lady Frances. C'était une grande et maigre femme, à la mine sévère. Jocelyne se sentit enveloppée par elle d'un coup d'œil scrutateur tandis qu'elle préparait le thé.

— Voulez-vous voir le portrait de mon frère, mademoiselle ? demanda Frances, qui s'était assise sur le canapé, près d'Amy, dont la tête s'appuyait câlinement sur son épaule.

Et, sur la réponse affirmative de Jocelyne, elle prit sur une table, derrière elle, une photographie qu'elle tendit à la jeune fille.



– C’est la dernière qui fut faite quelques mois avant sa mort, pauvre Brawley !

Jocelyne dut faire appel à toute sa présence d’esprit pour ne pas laisser échapper une exclamation. Elle avait devant les yeux Gonzague tel qu’il était sur la photographie que le commandant Orguin avait fait faire après sa découverte, pour les journaux. Seulement, ici, les cheveux étaient épais et bouclés, tandis que ceux de l’enfant trouvé étaient ras.

Quelque chose de son émotion devait paraître cependant sur sa physionomie, malgré ses efforts, car elle s’aperçut, en relevant les yeux, que Frances la regardait avec surprise.

Elle se força à sourire, en disant d’un ton enjoué :

– L’autre jour, je trouvais une ressemblance entre le comte de Rudsay, votre père, milady, et un de mes frères. Aujourd’hui, j’en trouve une également entre lord Brawley et mon cher Gonzague.

– Brawley ressemblait trait pour trait à son

père... Et vous trouvez que votre frère... ?

– Il y a de frappantes analogies, certainement. D'ailleurs, on rencontre parfois des ressemblances bien singulières entre étrangers.

– Oui, à preuve l'aventure qui arrive à ma tante Ellen, laquelle fut prise un jour, en Italie, pour une *authoress* célèbre – elle qui a horreur de tout ce qui est littérature !

La conversation continua sur ce terrain, au grand soulagement de Jocelyne, qui craignait d'avoir laissé trop voir son saisissement. Elle avait posé la photographie sur une table près d'elle, et, quand elle tournait les yeux de ce côté, quand elle voyait le fin visage éclairé par de grands yeux fiers, elle songeait avec un battement de cœur :

« C'est Gonzague !... Mais c'est Gonzague ! »

Pourtant, cette supposition était inadmissible, puisque lord Brawley était mort.

Alors ?

Elle se répétait cette interrogation anxieuse, tandis que, quelques heures plus tard, elle se

préparait pour dîner. Cependant, une ressemblance si absolue était extraordinaire. Mais à qui s'adresser pour éclaircir ce mystère ?

Elle s'approcha de la fenêtre par où entraient l'air du large. La mer était fortement houleuse. Au loin, elle moutonnait et se brisait en énormes flocons d'écume sur les récifs. Le soleil se couchait dans un horizon rouge, et Jocelyne vit que les bâtiments du monastère semblaient teintés de pourpre.

Une barque s'avavançait vers l'île. L'Hindou s'y trouvait seul. Mais, au-dessus de lui, planant à une distance relativement courte, Jocelyne aperçut le vautour.

Elle eut un léger frisson. Cet homme et son affreux compagnon lui étaient également désagréables.

Elle ferma sa fenêtre, car l'air fraîchissait, et, allant à son bureau, prit dans un tiroir la photographie de Gonzague. Elle s'était abstenue de la mettre en évidence, avec celle de ses parents et de Goulven, depuis qu'elle avait constaté la ressemblance de son frère adoptif avec lord

Edward.

Un coup fut, à ce moment, frappé à sa porte. Vivement, elle glissa la photographie dans son buvard et dit :

– Entrez !

C'était Molly, la femme de chambre de lady Frances, qui venait de la part de sa jeune maîtresse chercher un modèle de broderie dont Jocelyne lui avait parlé et qu'elle souhaitait copier.

– Je l'ai là, dans mon bureau. Voulez-vous attendre une minute, je vous prie ?

– Mais tant qu'il vous plaira, miss Orguin.

Jocelyne se pencha pour ouvrir un tiroir. Dans ce mouvement, elle heurta le buvard. Il tomba à terre. Vivement, Molly se courba pour le ramasser, ainsi que la photographie qui avait glissé d'entre les feuillets. Elle posa l'un et l'autre sur le bureau. Mais son regard venait de s'arrêter sur la photographie. Elle eut un sursaut et regarda Jocelyne d'un air ahuri.

La jeune fille rougit de contrariété.

Une indiscretion pouvait tout perdre.

Mais la ressemblance était donc réelle puisqu'elle frappait cette femme qui avait été la nurse du petit lord ?

Qui sait pourtant si la Providence ne lui envoyait pas là l'aide demandée ?

En quelques secondes, ces pensées s'étaient succédé dans l'esprit de Jocelyne. Elle prit la photographie en disant négligemment :

– C'est le portrait d'un de mes frères. Il ressemble beaucoup au frère de lady Frances tel qu'il est représenté dans la photographie qu'elle m'a montrée, n'est-ce pas ?

Molly joignit les mains :

– S'il lui ressemble ! Mais c'est lui ! Et c'est votre frère, miss Orguin ?

La jeune fille inclinait affirmativement la tête.

– C'est extraordinaire une ressemblance pareille ! Voulez-vous me permettre de voir de plus près, miss Orguin ?

Jocelyne lui tendit la photographie, examina

attentivement en donnant des signes de profonde émotion.

– C'est tout à fait lord Brawley, tel qu'il était avant sa mort, pauvre cher petit lord.

– Vous l'aimiez beaucoup, Molly ?

– Si je l'aimais ! Comme mon propre enfant, miss Orguin. Il était si beau et si bon, mon petit lord ! Ah ! lady Arabella avait des raisons pour le détester, car son Cuthbert n'était qu'un ours mal léché près de notre Brawley !

– Lady Arabella ? dit Jocelyne d'un ton interrogatif.

– Oui, la mère de lord Cuthbert et de lady Amy. Une belle femme, très intelligente, mais ambitieuse et pleine d'orgueil. Elle jalousait sa belle-sœur, lady Rudsay, qui était si jolie et était surtout la femme de l'aîné, la mère de l'héritier. Quand lord Edward fut mort, lord Charles, son frère, qui revenait à ce moment très malade des Indes, s'installa avec sa femme et son fils Cuthbert – lady Amy n'était pas encore née à cette époque – à Rudsay-Manor, sous prétexte

d'aider sa belle-sœur, de santé délicate, à élever le petit lord Brawley. En réalité, il s'était à peu près ruiné là-bas pour satisfaire aux caprices de sa femme et à ses propres prodigalités, et il voulait profiter de la vie large et confortable que l'on menait ici, à Marcell-House ou à Nice, car, à cette époque, mes maîtres passaient plusieurs mois à Londres et sur le continent. Comme lady Rudsay était souvent malade et de caractère très doux, un peu timide, sa belle-sœur devint bientôt la maîtresse. C'était elle qui faisait tout marcher et son mari le premier.

– Y a-t-il longtemps qu'elle est morte ? demanda Jocelyne, voyant que la femme de chambre s'arrêtait.

– Pas plus de quatre ans. Elle a eu plusieurs années de triomphe après la mort de lord Brawley.

La voix de Molly devenait âpre et Jocelyne vit avec surprise son visage se contracter.

– ... Et son fils était l'héritier. C'était là tout ce qu'elle avait ambitionné, et j'ai pensé bien souvent qu'elle devait détester lord Brawley, qui

était le seul obstacle.

Elle s'interrompit brusquement en rougissant.

– Pardon, je ne sais ce que je dis, murmura-t-elle.

Elle rencontra le regard de la jeune fille qui exprimait un intérêt ardent et, comme emportée par un sentiment plus fort qu'elle, elle dit à mi-voix :

– J'ai eu la folie de penser quelquefois que... qu'elle aurait été capable de chercher à le faire disparaître.

– Le faire disparaître ?

Jocelyne s'avavançait et saisissait la main de Molly :

– Il est bien mort, dites ?

– Hélas !

– Vous l'avez vu ? Vous êtes sûre ?

– C'est moi qui l'ai mis dans le cercueil.

Jocelyne laissa retomber sa main en un geste de découragement.



– Alors, ce ne peut être cela... Il est mort d'une maladie de cœur, m'a dit lady Frances ?

– Oui, miss Orguin. Il était malade depuis trois mois seulement ; auparavant, sa santé avait toujours été très bonne. Et un matin, sans que rien, la veille, l'eût fait pressentir, je le trouvai mort dans son lit. Cela étonna un peu les médecins qui comptaient sur une amélioration.

– On l'avait fait soigner sérieusement ?

– Très sérieusement.

– Et cette mort subite n'éveilla pas de soupçons ?

Molly, regardant bien en face la jeune fille, dit lentement :

– Chez moi, oui, miss Orguin.

– Et alors ?

– Que pouvais-je faire, seule, sans la moindre preuve ?

Jocelyne passa la main sur son front. De nouveau, un espoir renaissait en elle, un espoir si fou, si invraisemblable ! Mais l'aventure de

Gonzague n'était-elle pas extraordinaire elle-même et ne permettait-elle pas les pires suppositions ?

Seulement, devait-elle se confier à cette femme ?

« À la grâce de Dieu ! pensa-t-elle. Elle seule peut m'être utile ici. »

Et, posant sa main sur le bras de Molly, elle dit résolument :

– Écoutez-moi. Je vais vous apprendre quelque chose, mais promettez-moi de n'en parler à personne... même pas à lady Frances, du moins pour le moment.

– Je vous le promets, miss Orguin, dit la femme de chambre, visiblement surprise.

– Cet enfant que vous voyez là, qui est aujourd'hui un jeune homme et porte le nom de Gonzague Orguin, n'est que mon frère adoptif. Il fut trouvé, il y a douze ans, par mon père, sur la grève de Kersanlic, en Bretagne. C'était le 6 avril 18...

Molly eut une exclamation étouffée :

– Le 6 avril ! C’était le 4 qu’on mit mon petit lord dans le tombeau.

Jocelyne, réprimant mal son émotion, reprit son récit :

– L’enfant était endormi. Rien ne put le réveiller, il resta huit jours dans cet état. Puis, subitement, il sortit de ce sommeil mystérieux. Mais il ne se rappelait rien, il ne savait plus parler. Il fallut qu’il apprît à le faire comme un petit enfant. Quant à la mémoire, jamais elle n’est revenue.

Molly saisit le dossier d’une chaise, comme si elle était prête à défaillir.

– Seigneur ! qu’est-ce que cela ? balbutia-t-elle. Serait-ce possible, miss Orguin ?... Mais non, non, il est mort ! J’ai vu emporter son cercueil, je l’ai suivi, je l’ai vu placer dans le sarcophage, là-bas...

Jocelyne, se penchant vers elle, murmura :

– Êtes-vous sûre que le corps de lord Brawley y soit encore ?

Molly tressaillit :

– Que voulez-vous dire, miss Orguin ?

– Que ce corps a pu être enlevé... par exemple le soir même de l'inhumation et transporté très loin, hors d'Angleterre...

– Mais alors... il n'était pas mort ?

– Non, endormi seulement...

– Pourtant, la maladie de cœur... les médecins...

– Oui, c'est extraordinaire... Mais les médecins peuvent se tromper... Et chez nous, celui qui a examiné Gonzague pendant et après son sommeil a trouvé des symptômes bizarres qui ont complètement disparu peu à peu. Je vais lui écrire pour m'informer s'il avait découvert quelques troubles cardiaques.

– Mais qui aurait fait tout cela ? Qui aurait enlevé l'enfant et l'aurait emmené ?

– Voilà ce qu'il faudrait arriver à savoir, Molly... Mais le point le plus important, c'est de voir si le cercueil est vide.

– Oui... mais ne croyez-vous pas possible, miss Orguin, que ceux qui auraient fait cela

auraient bien pu mettre à la place du petit lord le cadavre d'un autre enfant ?

Jocelyne n'avait pas songé à cette éventualité fort plausible.

Cependant, il se pouvait qu'on n'eût pas employé ce moyen qui, après tout, présentait aussi certains dangers et risquait d'attirer l'attention. Il était très possible que le tombeau fût vide...

Et c'était ce qu'il fallait connaître avant tout.

– Mais comment ouvrir le sarcophage ? C'est horriblement lourd à soulever et nous ne pouvons mettre personne dans la confidence, dit Molly.

Il y avait là, en effet, un obstacle qui semblait, pour le moment, insurmontable.

– Nous réfléchissons, conclut Molly après un instant de réflexion. Si vous le permettez, miss Orguin, je reviendrai vous voir, car vous venez de me donner un tel espoir !... Oh ! si vraiment mon petit lord était vivant ! Mais non, ce serait trop de bonheur !... Et pourtant !... Oui, cela ne me semble pas impossible ! C'était un moyen de

faire disparaître l'obstacle sans recourir à l'assassinat. Mais comment s'y est-elle pris ? Car, naturellement, si la chose s'est passée ainsi, c'est lady Arabella qui a tout conduit.

Un coup fut frappé à la porte, la petite voix d'Amy demanda :

– Puis-je entrer, mademoiselle ?

– Revenez me voir, murmura Jocelyne à l'oreille de la femme de chambre. Nous reparlerons de tout cela et nous verrons à trouver un moyen. Quant au modèle de broderie, dites à lady Frances que je n'ai pu le trouver, je vous le donnerai demain.

Et elle fit disparaître prestement la photographie dans un tiroir, tandis que Molly allait ouvrir la porte à Amy.

## VIII

Un grand pas était fait maintenant. Jocelyne avait une alliée dans la place. Et cette alliée – elle l'avait compris aussitôt – était loin d'être négligeable. D'abord, elle avait aimé profondément le petit lord Brawley ; puis elle était visiblement intelligente et de caractère décidé. La voie s'éclairait un peu devant Jocelyne.

Ce fut avec une ferveur nouvelle qu'elle pria le lendemain dimanche, dans la petite chapelle de Stampton-Court. Un jeune prêtre, fils des châtelains, disait la messe, entendue par ses parents pieusement agenouillés et tous les serviteurs du beau domaine, qu'une douzaine de kilomètres séparaient de Rudsay-Manor. Jocelyne aimait l'atmosphère de sereine piété qui régnait dans ce petit sanctuaire élevé en pays protestant par les pieux catholiques qui avaient, quelque

cent ans auparavant, acheté Stampton-Court. Ce matin-là, agenouillée devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, elle demandait avec insistance à la céleste Mère de prendre en main la cause de Gonzague et, en un élan de confiance filiale, elle lui dit :

« Vous savez, bonne Mère, comme le cher Gonzague a pour vous une piété toute particulière et comme il porte toujours avec dévotion votre médaille sainte. Il faut donc, Mère chérie, que vous lui fassiez retrouver son nom, sa famille. Et je vous promets que tous, dès le retour de Goulven, nous irons en pèlerinage d'action de grâces à votre béni sanctuaire de Lourdes. »

Après cette prière, Jocelyne sentit une vive impression de confiance l'envahir. Et quand, un peu plus tard, elle rencontra en rentrant à Rudsay-Manor sa petite élève qui revenait de l'office, l'enfant s'écria :

– Oh ! comme vous êtes jolie, ce matin, mademoiselle !... Et comme vos yeux brillent !

Elle attira à elle l'enfant et, caressant ses cheveux, dit doucement :



– C'est que j'ai beaucoup prié à l'église, Amy, et la prière fait tant de bien !

Le petit visage d'Amy devint grave.

– Oui, moi aussi, j'aime beaucoup prier. Dieu est si bon ! Ce matin, je l'ai remercié de vous avoir envoyée ici, mademoiselle.

Et, jetant ses bras autour du cou de la jeune fille, elle lui mit un baiser sur la joue.

Le cœur de Jocelyne se serra. Soudainement, une pensée douloureuse lui venait à l'esprit : en cherchant la vérité sur la mort de lord Brawley, qu'allait-on découvrir contre les parents de cette enfant ? Et s'il y avait des coupables, elle, l'innocente, serait-elle éclaboussée aussi par la honte qui couvrirait les siens ?

« Si cela est, Gonzague, dont l'âme est généreuse, s'arrangera pour que l'indispensable seulement soit ébruité », pensa-t-elle.

Mais, malgré tout, son serrement de cœur subsistait, tandis qu'un peu après elle suivait Amy au-dehors pour la promenade du matin.

Elle, l'enfant, était justement très gaie

aujourd'hui. Elle raconta à Jocelyne que son frère avait annoncé son arrivée pour la semaine suivante et qu'il lui apporterait des perruches roses.

– C'est tout ce que je désirais le plus ! dit-elle en battant des mains. Cuthbert dit qu'il les a payées un prix fou. Mais il aime bien à me faire plaisir. Il est très bon pour moi, Cuthbert.

« Qui aurait le cœur de n'être pas bon pour vous, pauvre agneau ! », pensa Jocelyne avec émotion.

Ce matin, l'institutrice et son élève s'en allaient vers la mer. Elles gagnèrent, par la petite grève, une sorte d'anse étroite au bord de laquelle s'élevait une maisonnette trapue sur laquelle s'acharnaient en vain les vents du large. C'était la demeure de Dick Hilson, le pêcheur, qui vivait là avec sa fille Esther et son fils Johnny.

Aujourd'hui, tous observaient le repos dominical. La barque de pêche *La Dora* et près d'elle une autre plus petite se balançaient au bout de leur chaîne, les filets séchaient sur le sable.

Devant la porte, Esther, une grande fille maigre, à la physionomie renfermée, écaillait un poisson.

Hilson, assis sur un quartier de roc, fumait sa pipe en regardant d'un œil vague Johnny qui lutinait nonchalamment un tout jeune chien.

Les deux hommes soulevèrent leur coiffure à la vue de Jocelyne et d'Amy. Hilson ôta sa pipe de ses lèvres et se leva.

– Bonsoir, Hilson ; bonjour, Johnny, dit gentiment Amy. Avez-vous fait bonne pêche, hier ?

– Pas fameuse, milady ! répondit le père de sa voix rauque habituelle. Et celle de demain vaudra encore moins.

– Pourquoi, Hilson ?

– Parce que nous aurons de la tempête, milady.

– Oh ! que c'est ennuyeux ! Je déteste la tempête, parce que le vent siffle tellement à travers Rudsay-Manor ! On croirait que ce sont des gens qui crient, qui gémissent... Et alors, je

pense aux malheureux qui ont, paraît-il, été torturés dans les salles d'en bas, du temps de lord George.

Un frisson secoua ses frêles épaules.

– Bah ! tout ça n'est pas bien sûr ! dit Hilson. Lord George n'était pas si mauvais diable qu'on le dit et ce n'est pas parce qu'il a tué quelques moines papistes...

Amy l'interrompt d'un geste vif en fronçant ses sourcils dorés :

– Miss Orguin est catholique, Hilson !

L'homme, un peu décontenancé, balbutia :

– Oh ! pardon... Je ne savais pas.

– Et moi non plus, je ne veux pas vous entendre parler comme cela, ajouta Amy d'un ton ferme, singulier dans cette bouche enfantine. Lord George a très mal agi, il a commis de grands crimes... vous entendez, Hilson ?

– J'entends... oui, milady, dit Hilson qui semblait quelque peu abasourdi. Je prie Votre Seigneurie de m'excuser... je ne savais pas...

– Eh bien ! vous saurez, maintenant... C'est à vous ce gentil petit chien, Johnny ?

Elle se tournait vers le jeune homme qui se tenait à quelque distance, portant assez gauchement sa coiffure à la main et regardant son chien qui tremblait de peur devant l'imposant Néro, lequel le considérait du haut de sa grandeur.

– Oui, milady, c'est moi.

– Pauvre petit, Néro lui fait peur !... Allez-vous-en, mon gros ! dit-elle au danois avec un geste impératif auquel l'énorme bête obéit aussitôt.

Amy prit le petit chien et, s'asseyant sur une roche, se mit à le caresser.

– Voyez comme il est mignon, mademoiselle ! Quelle jolie petite langue rose ! Comment l'appellez-vous, Johnny ?

– Clic, milady.

– Clic ! Quel drôle de nom ! Eh bien ! Clic, je vous aime beaucoup et... Ah ! voilà encore cette horrible bête !

Un bruit d'ailes se faisait entendre. Le vautour apparaissait au-dessus de la falaise. Et, de derrière les rochers, surgit la mince silhouette de l'Hindou.

Amy, dont la physionomie s'assombrissait subitement, laissa glisser le chien à terre et se leva.

– Allons-nous-en, mademoiselle, je vous en prie !

Elle se détourna pour adresser un petit signe d'adieu collectif autour d'elle. Mais Esther avait disparu dans l'intérieur de la maison. Johnny, les yeux sombres, la bouche un peu crispée, regardait venir l'Hindou. Sur le front tanné de Hilson, un grand pli se creusait.

Et Néro commençait à gronder, à la terreur du Clic qui se réfugia entre les jambes de son maître, lequel le repoussa du pied.

– Oh ! Johnny, vous êtes méchant ! s'écria Amy, oubliant dans sa compassion pour le petit animal l'effroi que lui inspirait Rarvâri.

L'Hindou avançait rapidement, il fut bientôt

près du petit groupe.

Amy tourna la tête sans paraître voir son salut, en disant d'une voix qui tremblait un peu malgré ses efforts :

– Rentrons, voulez-vous, miss Orguin ?

Jocelyne regardait en ce moment Rarvâri. Elle vit avec surprise l'Hindou tressaillir légèrement, elle rencontra ses prunelles étranges qui l'enveloppèrent d'un regard où elle crut, pendant un court instant, voir luire une inquiétude profonde.

Mais ce ne fut qu'un éclair. Les yeux noirs se détournèrent, Rarvâri dit à Hilson d'un ton bref :

– Préparez le bateau.

Amy prit la main de son institutrice, elle l'entraîna vers la grève :

– Le vilain homme ! Enfin, demain, nous ne risquerons pas de le rencontrer, car il ne quitte jamais son île deux jours de suite.

La rencontre de l'Hindou, son étrange regard, avaient laissé chez Jocelyne une impression de malaise. Elle se montra un peu distraite pendant

le lunch, mais remarqua néanmoins que lady Frances semblait soucieuse et se montrait plus froide encore qu'à l'ordinaire à l'égard de lord Rudsay.

Jocelyne comptait sur la visite de Molly et l'attendait avec impatience. Elle la vit apparaître comme la veille, sous prétexte de venir chercher le modèle de dessin que la jeune fille n'avait pu lui donner la veille.

– Eh bien ! avez-vous trouvé un moyen ? interrogea Jocelyne.

– Non, aucun, miss Orguin. Ah ! si seulement j'avais avec moi un homme un peu robuste, à nous deux nous ouvririons bien ce tombeau, car je suis forte. Mais à qui oserais-je me confier ? Il y a de braves gens parmi les domestiques de Rudsay-Manor, mais je ne me ferais pas malgré tout à leur discrétion.

– Non, non, ce serait trop risquer. Vous croyez qu'à nous deux ?...

Molly ne put s'empêcher de sourire en enveloppant du regard la délicate créature.



– Oh ! je suis sûre qu'à nous deux nous n'arriverions à rien, miss Orguin. Il nous faudrait deux bras vigoureux. Mais où les trouver ?

Jocelyne appuya son front contre sa main et demeura pendant un long moment silencieuse, les yeux fixés sur la mer.

– Il y aurait un moyen, dit-elle tout à coup. C'est que je raconte tout à Gonzague et que je lui dise de venir lui-même.

Molly la regarda d'un air effaré :

– Mais ce serait très dangereux... avec cette ressemblance !

– Il se grimerait et se logerait à quelque distance d'ici, au village de Shirton, par exemple. Il faudrait lui trouver une cachette dans le château et, la nuit venue, nous l'introduirions, puis nous le conduirions à la sépulture où, à vous deux, vous ouvririez le tombeau.

– C'est tout de même une fameuse idée, miss Orguin ! dit Molly d'un ton admiratif. Il faudrait seulement que je me procure des outils. Mais ce ne sera pas trop difficile.

– Reste à savoir si Gonzague approuvera ce plan. Il trouvera peut-être que nous nous lançons sur une piste bien fantaisiste. J’aurais vraiment de beaucoup préféré ne rien lui dire avant de savoir si le tombeau était ou non vide. Mais je ne vois pas d’autre moyen, puisque, malheureusement, mon frère Goulven est loin d’ici. Je vais écrire ce soir à Gonzague.

– C’est cela, miss Orguin. Oh ! je ne vais pas vivre jusqu’au jour où nous pourrons aller là-bas nous assurer... Si vraiment mon petit lord n’était pas mort ! Je n’ose penser à pareil bonheur ! Et ma pauvre lady Frances, combien elle serait heureuse ! Elle est si triste toujours !

– Oui, je l’ai remarqué, de même que son air un peu absorbé. Il ne semble pas cependant que lord Rudsay et lady Ellen la rendent malheureuse ?

– Lady Ellen, oh ! non, la pauvre bonne âme ! Lord Rudsay non plus, si on veut. Mais elle a pour lui une antipathie qu’elle n’a jamais réussi à vaincre et qui s’est augmentée depuis un an, parce qu’il voudrait lui faire épouser son fils

qu'elle ne peut souffrir. Lady Frances est une riche héritière par sa mère, miss Orguin, et on ne veut pas laisser cette fortune sortir de la maison.

– C'est donc pour cela qu'elle avait ce matin, pendant le lunch, une physionomie toute particulière ?

– Oui, elle venait d'apprendre la prochaine arrivée de lord Cuthbert et elle sait que ce sera le signal de nouvelles instances, auxquelles elle est bien décidée à résister. Ah ! si lord Brawley était vivant, ce serait tout autre chose ! C'est lui qui serait le maître et lady Frances n'aurait plus rien à craindre.

– Oh ! non, avec un frère comme Gonzague, elle n'aurait rien à désirer ! dit Jocelyne d'un ton de tendre orgueil. Il est si bon et en même temps si ferme, si énergique ! Elle serait bien protégée par lui.

– Et elle aurait tant besoin d'affection, pauvre petite lady ! Voyez-vous, elle n'avait que six ans quand lord Brawley est mort ; mais, depuis ce moment, elle a eu toujours cet air triste et rêveur que vous lui voyez. Elle vit le plus possible à

l'écart et nous parlons ensemble de ses parents, de son frère. Souvent, elle pleure en me disant : « Je suis seule au monde, Molly ! » Pensez donc à ce que serait pour elle la nouvelle que son frère est vivant !

– Aussi ne faut-il rien lui dire encore pour ne pas lui donner un faux espoir, car nous n'avons nous-mêmes qu'une faible hypothèse..., Connaissez-vous quelque endroit sûr où pourrait se cacher Gonzague s'il accepte notre plan ?

– Oh ! oui, ce n'est pas ce qui manque dans ce vieux château ! Et j'en connais à peu près tous les recoins.

– Bien ; de ce côté, nulle difficulté. Mais, dites-moi donc, Molly... ce Rarvâri... quelle sorte d'homme est-ce ?

Le front de la femme de chambre se rembrunit :

– Un vilain homme, je le crains, miss Orguin. Lady Frances a pour lui, instinctivement, une profonde répulsion et, moi, je suis tout de même.

– Ne pensez-vous pas qu'il aurait pu jouer un

rôle dans tout cela ?

Molly eut une exclamation sourde et se frappa le front :

– C'est pourtant vrai ! Comment n'ai-je pas eu l'idée ! C'est six mois environ avant la mort du petit lord qu'il arriva des Indes et s'installa dans l'île. Il venait souvent ici pour voir lord Charles et lady Arabella. Mais je n'ai rien remarqué autrement, miss Orguin. Cela n'empêche pas, du reste, qu'il ait pu agir d'une manière quelconque sur l'enfant, car lord Brawley fut plusieurs fois appelé chez son oncle pendant que cet homme s'y trouvait. Ce fut un peu après qu'il commença à être fatigué, souvent essoufflé, et qu'on le fit examiner par un médecin qui lui trouva le cœur malade... Oui, oui, tout cela me revient, miss Orguin ! Mais ce mauvais diable n'a pas pu faire le coup tout seul ?

– Si, sauf pour transporter l'enfant jusque sur les côtes de France. Là, il a eu des complices, certainement. Ce sont ceux-là qu'il faudrait trouver, car eux seuls parleront, peut-être.

– Qui donc cela pourrait-il être ? Les

domestiques, aujourd'hui, sauf une femme de chambre, sont les mêmes qu'alors et je ne vois pas, parmi eux, quelqu'un qui soit capable de cela.

– Il a fallu aussi qu'il se procure une embarcation et des hommes capables de la conduire jusque sur les côtes de France. Voyez-vous quelqu'un qui... ?

Elle s'interrompt brusquement. Elle évoquait le rude visage de James Hilson, sa bouche mince, son regard fuyant.

– Hilson passe-t-il pour un honnête homme, Molly ? demanda-t-elle vivement.

– À peu près, oui, miss Orguin. Mais on le dit avare et très dur pour ses enfants.

– Le croyez-vous capable d'avoir aidé Rarvâri ?

Molly secoua la tête :

– L'avarice fait faire bien des choses ! Il n'est pas impossible que ce soit lui... Mais où trouverions-nous des preuves ?

– Nous réfléchissons à cela. La première chose

à faire est d'élucider la question du tombeau. Le reste viendrait ensuite. Retournez maintenant près de lady Frances, Molly, portez-lui ce modèle de broderie. Mais il faut convenir d'un moyen pour nous revoir.

— Quand vous aurez besoin de me parler, miss Orguin, mettez à votre col ce petit nœud que vous portiez hier ; je m'arrangerai pour me trouver tous les jours sur votre passage et je viendrai vous trouver le soir. Si j'ai quelque chose de particulier à vous faire connaître, j'agirai de même.

Tout étant ainsi convenu, elles se séparèrent, et Jocelyne, tout heureuse, pensa qu'un nouveau pas venait d'être fait aujourd'hui vers la découverte du mystère.

Le lendemain matin, comme elle rentrait de la promenade avec Amy, elles croisèrent dans la galerie l'Hindou qui descendait du premier étage. Au passage, il enveloppa Jocelyne du même étrange regard que la veille. La jeune fille eut un frémissement intérieur ; mais, résolument, elle regarda en face Rarvâri dont les yeux se

détournèrent.

– Est-ce qu’il va maintenant venir tous les jours ? dit Amy avec surprise.

Jocelyne répondit évasivement. La rencontre de l’Hindou l’avait rendue soucieuse. Elle avait cru lire dans ses yeux une sorte de menace. Cependant, comment se serait-il douté de quelque chose ?



## IX

Une fois sa lettre envoyée à Gonzague, Jocelyne attendit la réponse avec anxiété. Elle avait aussi écrit au docteur Le Mirec pour lui demander s'il avait remarqué chez l'enfant des signes d'affection cardiaque. Le docteur répondit aussitôt affirmativement, en ajoutant que ces symptômes, à sa grande surprise, avaient complètement disparu au bout de quelques mois. Aujourd'hui, Gonzague avait le meilleur cœur du monde, « au propre et au figuré ».

La jeune fille avait confié à son vieil ami son espoir de découvrir la vérité sur le mystère qui entourait son frère adoptif. Il lui répondit qu'il le partageait et qu'il offrait son aide si elle pouvait être utile.

« Gonzague verra, pensa Jocelyne. Peut-être la présence de ce bon docteur pourra-t-elle nous rendre grand service. »

À son vif soulagement, elle ne rencontrait plus Rarvâri. Mais pourquoi lui semblait-il que la contenance de lord Rudsay n'était plus, devant elle, la même que quelques jours auparavant et que son regard exprimait une sorte de sourde défiance en se posant sur elle ?

Elle avait eu encore un entretien avec Molly. La femme de chambre n'avait découvert aucun indice nouveau ; mais, en réfléchissant à l'hypothèse relative à l'Hindou et à Hilson, elle l'avait trouvée de plus en plus plausible. Elle aussi attendait avec impatience la réponse de Gonzague et, en voyant son émotion anxieuse, Jocelyne se convainquit de plus en plus qu'elle avait trouvé en l'ancienne nurse de lord Brawley l'alliée rêvée.

À la fin de la semaine, on vit apparaître lord Cuthbert. Jocelyne comprit aussitôt l'antipathie de lady Frances à son égard devant ce gros garçon à mine suffisante, d'intelligence évidemment très moyenne, et qui ne savait parler que de sport et de mondanités. Il fit beaucoup de frais pour sa cousine, mais en pure perte ;

Frances, plus froide et plus taciturne que jamais, se montra polie simplement et refusa, le soir, de faire de la musique, sous prétexte de mal de tête.

Le lendemain de ce jour, Jocelyne reçut la lettre d'Espagne tant attendue. Ce fut Molly qui la lui apporta. La femme de chambre semblait fort émue et un peu agitée, contre sa coutume, car c'était une nature fort calme et pondérée.

– Je guette le facteur depuis quelques jours et bien m'en a pris ! expliqua-t-elle. Il paraît que Bursell a reçu l'ordre de monter tout le courrier à lord Rudsay. J'ai pu heureusement escamoter cette lettre. Mais c'est à se demander, vraiment, si l'on ne se méfierait pas de quelque chose !

– Oui, c'est à se le demander ! murmura Jocelyne d'un ton soucieux. Aussi ne faut-il pas tarder pour agir. Restez, Molly, je vais voir ce que me dit Gonzague et nous aviserons.

Le jeune homme, lui aussi, devait se méfier instinctivement des indiscretions, car, après avoir parlé de choses et d'autres, il écrivait simplement ceci :

*Je ne serais pas éloigné de penser comme toi, ma chère Jocelyne, malgré tout ce que la chose présente d'extraordinaire. Je suis disposé à faire ce que tu désires dès cette semaine ; mais donne-moi promptement les indications nécessaires.*

– Il consent ! dit joyeusement Jocelyne. Maintenant, il ne reste qu'à organiser tout. Il y a une auberge à Shirton ?

– Une bonne auberge, oui, miss Orguin, et tenue par de braves gens, pas bavards. Quant à la cachette, ici, je crois qu'il n'y a rien de mieux que la pièce qui occupe le rez-de-chaussée de la tour de la Reine et qui communique, par un petit escalier dérobé, avec l'appartement de lady Frances. C'était le cabinet de travail de lord Edward ; il est demeuré tel qu'au moment de sa mort et personne n'y va jamais, en dehors de lady Frances. Comme le jeune monsieur n'y viendra qu'à la nuit, il n'y a pas à craindre qu'ils se rencontrent. Quant aux outils, je me les procurerai à Shirton, chez un parent que j'ai là. Et

si vous voulez bien écrire votre lettre, miss Orguin, je la porterai moi-même cet après-midi, ce sera plus sûr. Dites aussi à M. Gonzague qu'il adresse ses lettres ou dépêches chez M. Glasdown – c'est le nom de mon cousin, – à Shirton, car, décidément, je me méfie par ici... Ce démon d'Hindou voit tout, devine tout.

C'était aussi l'avis de Jocelyne et, en y réfléchissant, elle se disait que si vraiment l'Hindou, sous une instigation quelconque, était l'auteur de la prétendue mort de lord Brawley, lui ou ses complices avaient dû toujours exercer une surveillance sur l'enfant dans l'intérêt de leur sécurité. Ils savaient qu'il avait été recueilli par la famille Orguin... Mais, en ce cas, comment lord Rudsay avait-il accepté Jocelyne comme institutrice ? Lui n'aurait donc pas trempé là-dedans ?... Et cependant, il la regardait d'une manière singulière depuis quelque temps... depuis le jour où elle avait rencontré l'Hindou descendant de l'appartement de lord Rudsay qu'il était venu voir la veille – ce qui ne lui arrivait jamais, avait dit Amy.

La jeune fille était donc secrètement inquiète et se demandait si elle n'avait pas eu tort de faire venir Gonzague. Mais, d'elle-même, que pouvait-elle faire ? Du moment où tout semblerait désigner son frère adoptif pour l'héritier des comtes de Rudsay, son rôle serait fini ; Gonzague seul pourrait présenter ses revendications. Ce fut le cœur battant qu'elle lut ces mots inscrits sur la dépêche que Molly lui apporta un soir de Shirton :

*Arriverai jeudi avec docteur Le Mirec.*

– Avec le docteur. Oh ! tant mieux ! dit-elle. Pourrez-vous les faire entrer ici tous deux, Molly ?

– Très facilement, miss Orguin. Et, à nous trois, la besogne sera vite faite. Quand je pense que je vais le voir, mon petit lord ! Car c'est lui, j'en suis sûre ! Et j'espère qu'il traitera comme il le mérite cet affreux lord Cuthbert qui pousse son père à tourmenter lady Frances pour l'épouser.

– Ils le lui ont demandé encore cette fois ?

– Mais oui, cet après-midi. Lord Cuthbert part demain ; il a voulu essayer encore auparavant de faire changer les idées de sa cousine. Mais lady Frances lui a répondu très énergiquement qu'elle ne voulait pas se marier. Lord Rudsay s'est emporté, paraît-il ; il a dit qu'il saurait bien la forcer à lui obéir. Elle n'a pas faibli devant eux..., mais, maintenant, elle pleure, pauvre petite lady !

Ce soir-là, au dîner, ni lord Rudsay ni lady Frances ne parurent. Le premier avait une crise de fièvre et de douleurs – probablement déterminée par la colère qu'il avait eue – et la jeune fille souffrait de migraine.

Lord Cuthbert se montra maussade à souhait, même pour sa petite sœur qu'il traitait d'ordinaire en enfant gâtée. Amy, en remontant pour se coucher, confia mélancoliquement à son institutrice :

– Comme Cuthbert était désagréable, ce soir ! Et, depuis quelque temps, Frances est encore plus triste, papa a l'air très fatigué et très soucieux. C'est depuis que ce vilain Rarvâri vient plus

souvent.

– Il vient ? dit vivement Jocelyne. Mais je ne l'ai pas vu tous ces jours-ci.

– Moi non plus. Mais Sarah, qui est très fureteuse, l'a aperçu deux ou trois fois qui se glissait dans le château par un des passages de service, ce qu'il ne faisait jamais auparavant.

Cette nouvelle inquiéta fortement Jocelyne. Dès le lendemain, elle arbora le signal convenu pour prévenir Molly qui accourut chez elle le soir.

– Oui, Sarah a raconté cela tout à l'heure à l'office, dit la femme de chambre. Il y a certainement quelque chose, car ce fait-là ne s'est jamais produit. Savez-vous ce qu'il y aurait à faire, miss Orguin ? Sarah est ma filleule, c'est une honnête et excellente fille, très capable de garder un secret – j'en ai eu une preuve il y a quelques années. De plus, elle est extraordinairement débrouillarde et, comme le dit la petite lady Amy, très fureteuse. Mettons-la dans la confiance et chargeons-la de surveiller le démon d'Hindou.



Cette idée ne souriait qu'à moitié à Jocelyne. Certes, elle n'avait aucune prévention contre Sarah, dont la nature droite et aimable lui plaisait au contraire beaucoup. Mais elle eût préféré ne pas avoir à confier son secret à une étrangère.

Cependant, elle se rendit facilement aux raisons de Molly, car il fallait absolument surveiller les louches allées et venues de Rarvâri.

On devine ce que durent être les inquiétudes de Jocelyne le jour fixé pour la venue de Gonzague et pour l'expédition nocturne au sépulcre. Dans l'après-midi, elle alla faire avec Amy la promenade accoutumée. Elles se dirigèrent vers un bois de sapins qu'aimait l'enfant et qui se trouvait peu éloigné du parc. Toutes deux s'assirent sur un tronc d'arbre et se mirent à travailler. Mais Amy s'interrompait fréquemment et restait un long moment rêveuse, les yeux levés vers le ciel, très gris aujourd'hui. Jocelyne, tout absorbée dans ses pensées anxieuses, ne parlait pas comme à l'ordinaire ; son esprit était là-bas, dans cette auberge de Shirton où Gonzague devait être arrivé

maintenant.

Amy posa tout à coup sa main sur celle de son institutrice :

– J’ai fait, cette nuit, un rêve très triste et très beau, mademoiselle, dit-elle du petit ton grave qu’elle prenait fréquemment

– Et lequel donc, mignonne ?

– J’ai rêvé qu’une colombe s’élevait des ruines du couvent. Puis un vautour fondait sur elle, la blessait, la tuait. Elle tombait... Mais un coup de fusil tuait le vautour. Et, cette fois, elle était toute resplendissante. Là-haut, la Vierge Marie s’inclinait pour l’appeler en lui tendant les bras... Et la colombe volait, volait, jusqu’à ce qu’elle eût atteint le Ciel.

– C’est, en effet, un très beau rêve, Amy.

– Je voudrais bien être cette colombe, soupira l’enfant.

– Pourquoi, ma petite fille ?

– Pour monter tout de suite vers Dieu et sa sainte Mère, pour voir Jésus que j’aime tant ! dit-elle avec ferveur. Mais j’aurais aussi de la peine

pour quitter papa... Il faudrait que nous partions ensemble, conclut-elle pensivement.

– Quelles idées vous avez là, petite Amy ! Allez donc jouer plutôt avec Néro !

– Non, s’il vous plaît, mademoiselle ; je suis un peu fatiguée.

– Qu’avez-vous, ma chérie ? Souffrez-vous ?

– Non, je suis fatiguée seulement... et puis je suis triste, je ne sais pas pourquoi... Qu’est-ce que vous avez, Néro ? dit-elle en voyant le chien qui redressait la tête. Ah ! c’est Johnny qui vient là-bas ! Regardez donc, mademoiselle, il a la main enveloppée comme s’il était blessé.

Le pêcheur, en effet, avait la main droite entourée d’un linge d’une propreté douteuse. En approchant de la jeune fille et d’Amy, il souleva son béret. La fillette lui demanda :

– Qu’est-ce que vous avez à la main, Johnny ?

– Je me suis blessé l’autre jour à la manœuvre de notre barque, milady, répondit-il en s’arrêtant devant l’enfant. Et ça n’a pas l’air de vouloir guérir au contraire.

– Voulez-vous me montrer cela ? dit Jocelyne. Je suis infirmière à l'occasion, car j'ai souvent soigné des marins et des paysans dans notre petit village. Puis je possède un onguent qui pourrait peut-être vous faire grand bien.

– Si vous voulez, miss... Mais c'est bien de l'honneur, balbutia Johnny.

Il défit le linge et Jocelyne put voir qu'en effet la blessure avait fort mauvais aspect.

– Si on ne la soigne aussitôt sérieusement, vous risqueriez de perdre votre main, mon ami, dit-elle. N'avez-vous pas vu un médecin ?

– Si, miss. Il m'a donné quelque chose à mettre dessus, mais cela ne va pas mieux, au contraire.

– Eh bien, venez avec nous au château ; je vais vous laver cela et vous y mettre de mon onguent.

Johnny suivit docilement l'institutrice et la fillette. Il s'installa dans un coin de la cour et, peu après, Jocelyne vint le rejoindre avec sa petite boîte de pharmacie. Elle procéda au pansement et, une fois la main bien bandée, déclara :

– Dans huit jours, j’espère que vous serez guéri. Mais revenez demain à la même heure pour que je vous renouvelle cela.

– Merci, miss... je suis tout à votre service, murmura Johnny.

Il la regardait de ses bons yeux reconnaissants, un peu sauvages. Dans l’esprit de Jocelyne, une inspiration subite jaillit. Elle se pencha un peu en demandant à mi-voix :

– Avez-vous été sur les côtes de Bretagne, Johnny ?

– Quelquefois, oui, miss, dit-il d’un air étonné.

– Il y a douze ans... Une nuit, vous avez débarqué un enfant...

Elle fut presque effrayée de l’effet produit. L’homme blêmit, chancela ; l’effroi s’exprima dans ses yeux.

– J’ai... nous avons ?... Non, miss... non...

Les mots s’étranglaient presque dans sa gorge.

Jocelyne savait maintenant qu’elle pouvait insister. Elle posa sa main sur le bras de Johnny

en regardant bien en face ces yeux qui essayaient de se dérober :

– Si, vous l’avez fait. C’était le 5 avril 18...  
Vous avez déposé l’enfant sur la grève,

– Non, pas nous ! interrompit Johnny d’une voix rauque. Nous n’avons fait que conduire la barque et notre seule faute est d’avoir gardé le silence sur la conduite louche de l’Hindou.

– Ah ! c’est l’Hindou ? dit Jocelyne, haletante d’espoir.

– Oui, c’est lui qui est venu nous trouver, qui a proposé beaucoup d’or à mon père pour le conduire, avec un paquet, sur la côte bretonne où il voulait débarquer de nuit. Il fallait seulement jurer le silence. Moi, je ne voulais pas ; mais le père aime l’or, il jura et me força à le faire. Nous allâmes donc chercher l’Hindou à son île. Il arriva avec un paquet très long et qui semblait lourd. Mais il ne nous permit pas de le toucher. Nous cinglâmes vers la côte bretonne. Le temps était superbe ; notre cotre filait à toute l’allure. L’Hindou nous a dit : « Débarquez-moi à un endroit inhabité. » Mon père connaissait la grève

et les falaises de Kersanlic parce que, dans sa jeunesse, il y avait fait de la contrebande. Ce fut là que nous nous arrê tâmes. L'Hindou voulut encore porter seul son fardeau. Mais, comme il allait débarquer, une lame fit tanguer le cotre. Le mystérieux paquet faillit échapper des bras de l'homme ; moi, qui me trouvais à côté, je mis instinctivement la main dessus pour le retenir. Et... et il me sembla que c'était un corps qui se trouvait sous ces toiles bien ficelées. L'Hindou me regarda d'un air furieux, puis sauta à terre. Il s'en alla très vite et disparut derrière les rochers. Dix minutes plus tard, il revenait et nous reprenions la route d'Angleterre. Voilà tout ce qu'il en est, miss. Et je vous assure que, depuis douze ans, je suis bien torturé de l'idée que j'ai été en quelque sorte le complice de quelque crime. Mais je n'osais pas parler... Le père, à qui l'Hindou donne souvent de l'or, m'avait menacé. Pourtant, ma sœur me disait que c'était mal, que je commettais un grand péché...

Il baissait les yeux, en tournant son béret entre ses doigts noueux. Jocelyne le sentait sincère ; elle comprenait qu'elle avait affaire à un honnête

garçon, trop timide seulement, mais profondément désireux de réparer sa faute. Et, intérieurement, en un grand élan de reconnaissance, elle remercia Dieu qui lui envoyait ainsi miraculeusement le témoignage si précieux de cet homme.

– Et si je vous offrais le moyen de réparer ce péché, Johnny ? dit-elle d'un ton de grave douceur.

Le visage contracté du pêcheur se détendit un peu :

– Oh ! je ne demanderais pas mieux, bien sûr, miss !

– Eh bien, demain, je vous dirai comment. Mais promettez-moi le secret le plus absolu sur la conversation que nous venons d'avoir.

– Je vous le promets sur tout ce que j'ai de plus sacré, miss, dit-il solennellement. Et je ferai tout ce que vous voudrez, je vous suis tout dévoué.



Elle le remercia et il s'éloigna de son pas lourd d'homme de mer, tandis que Jocelyne, l'âme plus légère, regagnait sa chambre.

## X

Ce soir-là, quand tous furent couchés dans le château, Molly vint chercher Jocelyne et la conduisit, par des couloirs et des escaliers dérobés, jusqu'au cabinet de travail de lord Edward. Puis la femme de chambre s'éloigna pour aller au-devant de Gonzague et du docteur Le Mirec. Il avait d'abord été convenu qu'elle irait chercher les deux hommes à Shirton pour les amener au château. Mais ce plan avait été modifié depuis que Jocelyne soupçonnait une surveillance de la part de Rarvâri. Molly avait fait une demi-confiance à son cousin, qui était d'ailleurs un honnête homme et sûr, et c'était lui qui amènerait les étrangers à Rudsay-Manor. Molly les attendrait près d'une des portes de service et les introduirait aussitôt.

Jocelyne resta seule dans la grande pièce lambrissée, garnie de beaux meubles anciens et

de superbes tapisseries. Au-dehors, la tempête s'élevait. Le vent sifflait à travers les corridors et faisait gémir portes et fenêtres. Molly avait fermé les volets et les épais rideaux et, pour plus de sûreté, avait dissimulé la petite lampe derrière le haut bureau. Jocelyne s'était assise sur le grand divan de cuir ; elle disait son chapelet à l'intention de Gonzague en mettant dans cette prière toute la ferveur de son cœur inquiet. Mais de temps à autre un involontaire frisson la secouait, surtout quand les hurlements de la tempête se faisaient plus intenses.

Elle vit tout à coup s'ouvrir lentement la porte par où était sortie Molly et se dressa, le cœur battant. Une mince silhouette masculine apparut, puis une autre, plus courte et plus large, et enfin Molly.

– Gonzague ! murmura Jocelyne en s'avancant et en tendant les mains,

– Ma petite sœur chérie... Mais je puis me débarrasser de cela ici...

Il enleva sa barbe postiche et la jeta sur un siège. Puis, attirant Jocelyne entre ses bras, il lui

mit au front un long baiser.

– Aurions-nous jamais pensé, quand je suis parti, que nous nous retrouverions dans de telles circonstances ! murmura-t-il. Voilà bien des émotions pour toi, ma Jocelyne

– Oh ! cela n'a pas d'importance. Mais pourvu que nous réussissions !... Mon bon docteur, pardon ! Embrassez-moi vite ! Comment vont Jeanne et Aimée ?

– Mais très bien, ma chère petite, et très intriguées par mon mystérieux départ dont je n'ai pas expliqué très clairement la raison. Gonzague ne tient pas à voir mettre trop de monde dans la confidence, au cas où nous ferions fiasco, car c'est diablement extraordinaire, votre histoire, Jocelyne !

– Mais c'est bien réel, cependant ! J'en ai eu une preuve catégorique aujourd'hui.

– Une preuve ? dit vivement Gonzague. Laquelle, petite sœur ?

Il avait élevé la voix sans y penser. Molly, qui était demeuré près de la porte, s'avança un peu et

dit respectueusement :

– J’oserai rappeler qu’il est prudent de parler bas.

Gonzague se tourna vers elle. Elle tressaillit et, passant vivement derrière le bureau, prit la petite lampe qu’elle éleva de manière à éclairer le visage du jeune homme. Une sourde exclamation lui échappa :

– Lord Edward !... Oh ! il me semble voir lord Edward à l’époque de son mariage ! Oui, oui, vous êtes lord Brawley, le cher petit lord que j’ai nourri de mon lait !... Je le sens, j’en suis sûre !

Elle tremblait d’émotion en dévisageant Gonzague. Lui la regarda longuement et murmura :

– Comme il est curieux, si je suis celui que vous dites, que je ne me rappelle rien, que ces lieux où j’ai dû vivre ne réveillent en moi aucun souvenir !

Jocelyne comprit qu’en cette minute le doute envahissait l’esprit de Gonzague. Et elle-même aurait éprouvé ce sentiment si l’aveu de Johnny

ne lui avait démontré qu'elle se trouvait sur le chemin de la vérité.

Elle s'empressa de le répéter brièvement au jeune homme. À mesure qu'elle parlait, elle voyait son visage s'éclairer...

– Oui, c'est une preuve, cela ! dit-il joyeusement. Maintenant, je crois, Jocelyne, car tout concorde. Et ce serait cet homme, cet Hindou ?... Mais sur l'instigation de qui ?

– Molly croit que ce dut être lady Arabella, la femme de lord Rudsay, qui, jalouse de lord Brawley et voulant assurer à son fils l'héritage de Rudsay, fit disparaître l'enfant en se servant de cet homme très dévoué à elle et à son mari.

– Oui, mais ce sont des hypothèses. En justice, il faudrait des preuves.

– Tout d'abord, allons voir au tombeau si tu y es, mon cher lord, intervint le docteur. Après cela, nous bâtirons notre plan.

– Allons ! dit Gonzague en se tournant vers Molly. Vous avez les outils ?

– Je les ai cachés dans le parc et je les prendrai

en passant, milord.

Gonzague sourit :

– Ne me donnez pas un titre que vous serez peut-être obligée de me retirer tout à l’heure, dit-il.

Molly secoua la tête :

– Non, non, je suis sûre que vous êtes lord Brawley. Quand même le tombeau ne serait pas vide, je le croirais toujours ; je dirais qu’on a mis un autre enfant à la place de mon petit lord. Venez, milord, je vais vous conduire là-bas.

– Que fais-tu, Jocelyne ? demanda Gonzague en voyant la jeune fille prendre une grande cape noire qu’elle avait déposée sur un fauteuil. Tu ne vas pas nous accompagner par cette tempête, j’imagine ?

– Parfaitement si ! Je veux savoir tout de suite... Oh ! ne prends pas ton air sévère, tu ne réussiras pas à me faire changer d’idée, mon grand frère ! dit-elle en passant son bras sous celui de Gonzague et en levant ses beaux yeux bleus résolus et souriants. C’est moi qui ai

amorcé l'affaire, il me semble que j'ai bien le droit de me trouver là en une circonstance aussi solennelle ?

– Oui, c'est à toi que je devrai d'avoir recouvré mon nom, si nous réussissons ! dit-il avec émotion en pressant tendrement la petite main de sa sœur adoptive.

– Non, c'est d'abord à Dieu et à la Vierge immaculée, mon cher Gonzague, dit-elle gravement. Ne craignons rien, notre bonne Mère nous protège. Tu m'as écrit que tu avais été en pèlerinage à Notre-Dame del Pilar !

– Oui, petite sœur, et je l'ai ardemment priée, je t'assure !

– Voilà la réponse. Marie est avec nous, nous vaincrons l'enfer, représenté par ce Rarvâri que Molly appelle un démon... Allons, en route, Molly !

Quelques instants plus tard, la petite troupe, qui s'était glissée doucement à travers les corridors, à la lueur de la lanterne sourde portée par Molly, se trouvait hors du château et



s'engageait dans le parc. Elle avançait péniblement, car les rafales étaient effrayantes. Au-dessus des promeneurs nocturnes, les hautes ramures craquaient et gémissaient, et il semblait, à tout moment, que d'énormes branches allaient s'effondrer sur la tête des audacieux,

Mais, sous les pins funéraires, la tempête se faisait bénigne. Tandis qu'elle rugissait alentour, elle semblait vouloir respecter le sommeil des défunts Marcill.

– Quelle singulière sépulture ! murmura Gonzague en apercevant le lourd bâtiment de granit sombre.

Molly leva les yeux vers lui :

– Ce lieu ne vous rappelle-t-il rien, milord ? Lady Anne, votre noble mère, vous amenait assez souvent ici, près du tombeau de lord Edward.

– Non, rien, rien ! murmura-t-il.

Il existait deux clés de la sépulture. L'une se trouvait entre les mains de lord Rudsay, l'autre avait été remise par lui à lady Frances, sur sa demande, pour qu'elle pût aller visiter les tombes

de ses parents et de son frère. C'était celle-là que Molly avait prise, bien facilement d'ailleurs, car Frances n'avait pas de secret pour sa fidèle femme de chambre.

Quand tous furent à l'intérieur, les deux hommes et Molly se mirent à la besogne.

Jocelyne, un peu frissonnante, s'était assise près de la porte, sur un banc de pierre qui se trouvait là, et égrenait son chapelet avec ferveur. Le bruit du vent arrivait ici assourdi, telle une clameur lointaine. Par moments, la jeune fille, dont les nerfs étaient tendus et excités, croyait entendre un chuchotement de voix humaines, ou de plaintes.

Trois exclamations la firent tout à coup sursauter. Le docteur s'écria :

– Vide !... Ah ! les coquins !

Elle s'élança vers eux. Le sarcophage était découvert, le couvercle du cercueil dévissé... Et, à l'intérieur, sur le satin blanc qui le capitonnait, reposaient d'élégants vêtements de garçonnet.

– Les vêtements dont je l'ai moi-même revêtu

quand tout fut fini ! balbutia Molly. Mais lui, on l'a enlevé... Oh ! milord, doutez-vous encore ?

– Non, je ne doute plus, dit Gonzague dont l'émotion étranglait un peu la voix. Tout s'explique, tout s'éclaire. J'ai été endormi par je ne sais quel moyen mystérieux, on m'a cru mort, on m'a mis au tombeau. Dans la nuit, l'Hindou est venu m'enlever – avec l'aide de complices probablement, car il n'aurait pu ouvrir le tombeau tout seul –, il m'a emporté jusqu'au rivage, m'a embarqué et fait conduire sur la côte bretonne où il m'a abandonné.

– Le misérable ! grommela le docteur. Ah ! nous allons le faire avouer maintenant ! Ce pêcheur, ce Johnny, il va falloir qu'il raconte son affaire en justice.

– Oui, nous allons combiner notre plan. Remettons tout en état ici d'abord.

Une demi-heure plus tard, ils reprenaient tous quatre le chemin du château. La tempête redoublait de fureur, et du sentier que suivaient les jeunes gens on entendait la mer rugir sur les rocs.

Enfin ils atteignirent sans encombre le château, et Molly les introduisit de nouveau dans le cabinet du défunt lord Rudsay. Gonzague s'assit près du bureau et, appuyant son front sur sa main, s'absorba dans une profonde songerie.

Le docteur et Jocelyne s'étaient assis en face de lui. Molly demeurait debout à l'écart, dans son attitude respectueuse. Gonzague, levant tout à coup la tête, dit résolument :

– Voyons ce que nous avons à faire... Asseyez-vous, ma bonne Molly, vous avez tous les droits de prendre place au conseil et votre avis sera certainement bien utile.

– Votre Seigneurie est trop bonne ! dit en s'inclinant l'ancienne nurse dont l'honnête physionomie exprimait un véritable ravissement. Je puis malheureusement peu de chose, mais ce peu est tout à la disposition de celui qui est ici mon seul maître.

La physionomie de Gonzague s'éclaira sous l'empire d'une profonde émotion :

– Merci de cette parole, Molly ; je me

souviendrai toujours que c'est vous qui m'avez, la première, reconnu comme le descendant de ceux qui ont vécu ici.

Il lui tendit la main. Molly, se penchant, y appuya ses lèvres. Quand elle redressa la tête, des larmes brillaient dans ses yeux... Et Gonzague, lui aussi, semblait très ému.

– Vous servez maintenant celle que je n'ose encore appeler ma sœur ? interrogea-t-il.

– Oui, milord, je suis la femme de chambre de lady Frances. Ah ! quel bonheur pour elle, ma pauvre petite chère lady ! Mais je ne lui dirai rien maintenant, n'est-ce pas ? Mieux vaut attendre un peu.

– Oui, attendons que les choses soient mieux établies. Bien que toutes les preuves paraissent réunies, je crains encore...

Jocelyne, se penchant, lui prit la main :

– Quoi donc, cher Gonzague ?

– Mais je ne sais quoi, petite sœur ! Tout cela est tellement subit, tellement étrange !

– C'est la réponse de la Sainte Vierge, cher

frère.

– Oui, ma Jocelyne, j’en suis persuadé. Aussi, dès que tout sera réglé, nous irons en pèlerinage d’actions de grâces à Lourdes.

– Je l’ai promis aussi, Gonzague, dit-elle joyeusement. Nous irons bientôt, tu verras ! Maintenant, je ne doute plus, plus du tout, vois-tu ?

– Moi non plus, au fond. Mais il faut prévoir que des difficultés vont nous être suscitées. Ce Johnny voudra-t-il parler le moment venu ? Il est possible qu’on l’effraye, qu’on le menace... Et c’est lui pourtant qui peut tout éclairer par sa déposition.

– Je le verrai demain et je te dirai si nous pouvons compter sur lui. Maintenant, voyons un peu ce que nous ferons, Gonzague.

Il était trois heures du matin quand les deux hommes prirent congé de Jocelyne et quittèrent le château, escortés par Molly qui devait les mettre sur la bonne route.

Il était convenu qu’aussitôt instruit des

dispositions de Johnny, Gonzague déposerait une plainte en justice contre Rarvâri pour rapt d'enfant et réclamerait ses droits à la succession des comtes de Rudsay. Jocelyne remonta chez elle, mais ne put fermer l'œil

– Vous semblez très fatiguée, mademoiselle ? lui demanda le lendemain matin Amy en venant la rejoindre dans la salle d'étude. On dirait que vous n'avez pas dormi ?

– Très mal, en effet, mignonne. Il a fait une tempête abominable.

– Mais la voilà passée ce matin, le soleil brille. Aussi ma tante Ellen va-t-elle m'emmener cet après-midi à Duncastle. Et nous allons faire une jolie promenade ce matin, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Jocelyne ne demandait pas mieux.

En attendant l'enfant qui tardait un peu, elle s'approcha machinalement de la fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors.

Elle eut un léger tressaillement à la vue d'une barque qui venait de l'île. Rarvâri arrivait à

Rudsay-Manor.

On gratta en ce moment à la porte ; Molly apparut et dit à mi-voix :

– L’Hindou vient. Puis-je dire à Sarah de le surveiller de près, miss Orguin ?

– Oui, mais discrètement surtout. Il doit être très intelligent et très fin.

– Oh ! Sarah l’est aussi ! Prolongez seulement la promenade de la petite lady, s’il vous plaît, miss Orguin, pour que Sarah soit plus libre de surveiller le coquin.

Quand elle fut sortie, Jocelyne jeta de nouveau un regard sur la barque. L’Hindou, à demi étendu sur le banc, avait la main sur la barre ; ses yeux étaient fixés sur le château et Jocelyne se figura, avec un petit frisson, que c’étaient ses fenêtres qu’il regardait.



## XI

Jocelyne était retournée quatre ou cinq fois chez lady Frances pour faire de la musique ; en ces occasions, Amy l'accompagnait toujours. Mais cet après-midi-là, la petite fille était partie avec sa tante pour la ville de Duncastle, et Jocelyne se rendit seule chez la jeune lady quand Molly fut venue lui faire part du désir qu'avait sa maîtresse de faire un peu de musique aujourd'hui.

Frances accueillit aimablement la jeune fille. Elle semblait fatiguée et déclara à Jocelyne que la tempête l'avait absolument empêchée de dormir.

– Avec cela, j'étais énervée à un point... J'ai fini par me lever pour marcher un peu à travers la chambre. Puis je me suis approchée d'une fenêtre dont Molly laisse toujours les volets ouverts, car j'aime à voir le jour se lever. La nuit n'était pas très sombre et – vous allez rire de mon imagination – j'ai cru voir des ombres se glisser

dans une allée du parc.

Jocelyne se força à rire, bien que son cœur battît d'émotion.

– C'est, en effet, beaucoup d'imagination, milady. J'imagine que, par un temps pareil, personne n'aurait eu l'idée d'aller faire une promenade dans le parc.

– Je ne le pense pas ! Mais, vraiment l'illusion était forte !... Vous n'avez pas bonne mine non plus, miss Orguin. Cette nuit de tempête semble avoir produit mauvais effet sur tous. Avez-vous remarqué, au lunch, comme lord Rudsay avait la physionomie défaite ?

Oui, Jocelyne l'avait remarqué – et elle avait remarqué aussi qu'il avait constamment évité de la regarder.

– Vous vous ennuyez peut-être ici, loin de votre pays et de vos frères ? dit Frances tout en cherchant parmi les cahiers de musique. Rudsay-Manor est triste et votre deuil est si récent !

– Oh ! oui, j'ai le cœur bien lourd ! murmura Jocelyne dont les yeux se remplirent de larmes.

Mais ma tâche près d'Amy est bien douce, car cette enfant est si charmante !

– Oui, délicieuse, pauvre mignonne ! Et elle vous aime extrêmement, miss Jocelyne. Elle m'a dit hier qu'elle voudrait que vous ne la quittiez jamais.

Jocelyne sentit un serrement de cœur. Ce qu'elle faisait pour Gonzague, elle devait le faire ; mais pourquoi fallait-il que ce fût elle qui eût préparé le coup de foudre qui allait éclater dans cette demeure et atteindre sans doute cette petite créature si tendrement chérie d'elle ?

– Cette enfant est extraordinairement pieuse ! continua Frances. Elle est attirée instinctivement vers le catholicisme, comme moi.

– Comment cela s'est-il fait, milady, s'il n'est pas indiscret de vous le demander ?...

– Mais pas du tout ! Asseyez-vous là, près de moi, et parlons en amies... Car ma sympathie pour vous augmente chaque jour, chère miss Orguin. Figurez-vous que le premier jour où je vous ai vue, j'ai eu l'impression qu'un rayon de

soleil pénétrait dans cette sombre demeure et que quelque chose allait changer dans mon existence.

Jocelyne rit doucement – bien qu’au fond elle fût si émue de ces paroles, surtout dans les circonstances présentes !

– C’est trop d’honneur pour ma petite personnalité, milady ! Mais je serais aussi infiniment heureuse de posséder votre amitié et de vous donner tout mon dévouement, s’il pouvait vous être utile un jour.

– Merci, miss Jocelyne. Je suis un peu sauvage, un peu défiante, je n’avais jamais eu d’amies jusqu’à ce jour, mais je suis certaine que vous ne me décevrez pas... Et je vais vous dire comment je suis arrivée à incliner vers le catholicisme. Ce fut pendant notre séjour à Nice. J’allais voir souvent une vieille dame infirme, lady Berckley, un peu apparentée à notre famille, et je lui faisais la lecture. Elle était catholique très fervente et nous parlions parfois religion. À la suite de ces conversations, je réfléchissais beaucoup, je lisais des ouvrages catholiques, j’assistais même à des offices dans vos églises.

Ma vieille cousine est morte ; je ne suis plus retournée en pays catholique, mais le germe s'est développé quand même. Il faudrait bien peu de chose pour que je devienne votre coreligionnaire, miss Jocelyne.

Jocelyne serra fortement la main que Frances avait posée sur la sienne :

– Que Dieu vous accorde cette grâce, milady ! dit-elle avec émotion. Et pour Amy, comment cela se fit-il ?

– Ah ! elle, je ne sais ! Il me semble qu'il y a, dans son cas, quelque chose de nettement miraculeux. Un jour, en sortant d'une chapelle catholique où elle avait voulu entrer en passant, elle me dit : « J'ai senti que Jésus était là et qu'il me regardait. Je lui ai dit que j'étais sa petite fille, que je ferais tout ce qu'il voudrait. » Depuis ce moment, elle a toujours incliné vers le catholicisme ; elle n'est jamais plus heureuse que lorsque je lui en explique les dogmes.

– Que dit son père de cette disposition d'esprit ?

– Mon oncle est assez indifférent en matière religieuse et son très grand amour pour l'enfant admettra très facilement une conversion au catholicisme pour elle comme pour moi.

– Alors, vous ne prévoyez pas de difficultés dans le cas où vous vous décideriez un jour ?

– Aucune de ce côté. Quant à être décidée, je le suis. Mais il faudrait que je consulte un prêtre, que je m'instruise davantage. Or, tout cela est impossible ici. Aussi ai-je l'intention, l'hiver prochain, de demander à lord Rudsay l'autorisation de passer quelque temps dans un couvent, soit en France, soit en Italie, à Rome probablement.

Le visage de Jocelyne rayonnait de joie – joie de voir une brebis égarée rentrer au bercail, joie de penser que Gonzague, le fervent catholique, n'aurait pas la tristesse de se voir séparé de sa sœur au point de vue religieux.

– Vous êtes contente, chère miss Jocelyne ? dit affectueusement Frances. Moi aussi, je vous assure ! Cette pensée seule que je serai bientôt catholique, que je le suis déjà de désir, me

soutient efficacement au milieu de ma tristesse et de mes soucis. Je peux bien vous confier ceux-ci, puisque vous êtes mon amie... Lord Rudsay voudrait me faire épouser son fils. J'ai une profonde antipathie pour Cuthbert et ai refusé tout net la première fois – c'était l'année dernière – que me fut faite cette demande. Mon oncle la renouvela il y a six mois, puis l'autre jour encore, en termes plus pressants, impératifs même. J'ai refusé de nouveau catégoriquement. Mais je sais que j'ai éveillé chez ces deux hommes une colère et une rancune qui ne céderont pas. Pourtant, jamais je n'épouserai Cuthbert,

– Ayez confiance, milady, Dieu vous enverra un secours, dit doucement Jocelyne.

– Oh ! oui, j'ai confiance ! J'ai remis ma cause entre les mains de Marie, notre Mère, et je ne crains plus rien de lord Rudsay et de lord Cuthbert.

Quand Jocelyne quitta Frances, après une longue causerie et une demi-heure de musique, elle trouva dans le corridor Molly qui la guettait et qui lui glissa à l'oreille :

– Sarah vient de me dire que l’Hindou n’a pas encore quitté le château. Il doit être toujours dans l’appartement de lord Rudsay. Pourvu qu’ils ne machinent pas quelque méchanceté !

– Soyons sur nos gardes, Molly, c’est tout ce que nous pouvons faire. Quant à moi, je vais trouver Johnny.

Le pêcheur avait été fidèle au rendez-vous donné la veille par Jocelyne.

La jeune fille le trouva dans le même coin reculé de la cour et se mit aussitôt en devoir de lui refaire son pansement.

Puis, cela terminé, elle dit résolument :

– Maintenant, Johnny, causons. Êtes-vous toujours décidé, comme hier, à réparer le tort que vous avez pu faire par votre silence ?

– Oui, tout à fait décidé, miss.

– Vous ne vous doutez pas qui était l’être humain que transportait ainsi l’Hindou ?

– Non, pas du tout ! Ah ! je me suis bien creusé la tête pour chercher à deviner, et le père aussi ! Mais nous n’avons jamais pu savoir... Et,



pourtant, personne, à notre connaissance, n'a disparu ni à Rudsay-Manor ni dans le pays.

– Si, quelqu'un a disparu ; mais vous ne vous en êtes pas aperçu, parce que c'était un mort.

– Un mort... bégaya Johnny.

– Un soi-disant mort, plutôt... le petit comte de Rudsay, endormi, enfermé dans le tombeau, puis enlevé par l'Hindou.

– Oh ! miss... Oh ! oh !...

Il la regardait, bouche bée, les yeux écarquillés par la stupéfaction.

– Le tombeau est vide, dit tranquillement Jocelyne. Et lord Brawley Marcill, comte de Rudsay, n'est pas loin d'ici en ce moment. Cet enfant que vous avez aidé à transporter sur la côte bretonne, Johnny, c'est mon père qui l'a recueilli, élevé. C'est lui qui vient maintenant revendiquer ses droits. Et il faudra que vous répétiez à la justice tout ce que vous m'avez dit.

Dans un grand élan de repentir, Johnny joignit les mains :

– Je le dirai... oh ! oui, je dirai tout ! Ah !

comme j'avais raison de détester ce misérable Hindou ! Quand je le voyais, il me semblait toujours apercevoir une bête venimeuse. Et Esther est comme moi, miss ! Le père ne l'aime pas non plus... mais il y a l'argent. Ce matin, il lui en a donné encore, j'ai vu ça de loin, et ils ont parlé un bon moment ensemble. Cela m'ennuie, j'ai peur que ce coquin n'ait encore tourné la tête du père pour obtenir qu'il l'aide à manigancer quelque chose.

– Veillez à cela, Johnny. Et soyez prêt à dire toute la vérité pour celui qui est le véritable comte de Rudsay. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret le plus absolu, n'est-ce pas ?

– Soyez tranquille, miss ! Je n'en parlerai qu'à Esther, si vous le permettez, parce qu'elle et moi, c'est tout comme, et elle sait bien garder un secret, je vous l'affirme. Puis, comme elle ne peut pas souffrir l'Hindou, elle sera trop heureuse d'aider à le faire punir.

Jocelyne prit congé de Johnny et remonta dans sa chambre où elle eut un rapide conciliabule

avec Molly. Il fut convenu que celle-ci ferait prévenir Gonzague dès ce soir qu'il pouvait aller de l'avant, les aveux de Johnny étant acquis à sa cause.

## XII

Amy, un peu fatiguée par son petit voyage de la veille, s'éveillait un peu plus tard, ce matin-là.

Sarah vint lui apporter son chocolat et dit en souriant :

– Miss Orguin fait comme vous, milady, elle prolonge sa matinée, aujourd'hui. Elle n'a pas encore sonné pour son déjeuner.

– Elle avait l'air fatigué, hier ; la tempête l'avait empêchée de dormir l'autre nuit. Il faut faire bien attention de ne pas la réveiller, pauvre miss Jocelyne !

Cependant, lorsque la petite fille, une heure plus tard, fut habillée et qu'en entrant dans la salle d'étude elle la trouva vide, elle commença à s'étonner. Jamais encore pareil fait ne s'était produit.

– Elle est peut-être malade, dit-elle à Sarah.

Frappez tout de même à sa porte pour savoir.

La femme de chambre obéit. Mais personne ne répondit. Elle entrouvrit alors doucement la porte, avança un peu la tête et jeta une exclamation de surprise :

– Il n’y a personne... et son lit n’a pas été défait !

– Ce n’est pas possible ! s’écria Amy.

Elle entra à son tour et constata que la femme de chambre disait vrai. Le lit était tel qu’il avait été préparé la veille et un ordre parfait régnait dans la pièce. Mais Sarah constata qu’un vêtement et un chapeau de la jeune fille avaient disparu, ainsi que son petit sac de voyage.

Amy, bouleversée, courait instruire son père de l’incident. Sarah, en descendant pour narrer le fait à l’office, rencontra Molly qu’elle en informa aussitôt. L’ancienne nurse blêmit et leva les bras au ciel :

– Seigneur ! Il ne manquait plus que cela ! Qu’est-ce que ça signifie ? Elle n’est pas partie d’elle-même, pour sûr !

– Comment... alors ? demanda curieusement Sarah,

– Je m’entends ! murmura entre ses dents Molly.

Et, précipitamment, elle s’en fut à sa chambre, écrivit un mot et alla le remettre entre les mains d’un petit marmiton avec mission de le porter sans tarder à l’auberge de Shirton et de le remettre au docteur Le Mirec.

La disparition de Jocelyne jetait la stupéfaction dans tout le château.

Lord Rudsay fit interroger les serviteurs, qui ne savaient rien. Frances, visiblement très affectée, déclara que M<sup>lle</sup> Orguin lui avait paru, la veille, absolument comme à l’ordinaire et qu’elle ne croyait pas, pour sa part, à un départ volontaire.

– Et que croyez-vous donc, ma chère ? dit un peu brusquement lord Rudsay, dont la mine altérée frappait tous ceux qui le voyaient ce matin-là.

– Je ne sais... Mais si nous n’avons pas de

nouvelles jusqu'à demain matin, il sera bon de prévenir la justice, je pense, mon oncle ?

– Naturellement ! Mais j'ai dans l'idée qu'elle ne sera pas longue à réapparaître en nous contant quelque histoire de sa façon. Cette jeune personne ne m'inspirait pas confiance, je dois l'avouer, et c'est avec plaisir que je la prierai de quitter Rudsay-Manor.

Amy, les traits bouleversés, se tenait près de son père. À ces derniers mots, elle sursauta :

– Renvoyer miss Orguin ! Oh ! non, non, papa, vous ne ferez pas cela ?

Elle lui entourait le cou de ses bras. Il se dégagea en détournant un peu les yeux.

– Nous verrons. C'est selon l'explication qu'elle donnera, dit-il brièvement. Allez vous reposer, chérie, et ne vous agitez pas ainsi.

– Non, je ne pourrai pas rester tranquille tant qu'elle ne sera pas là ! s'écria Amy d'une voix étouffée par les sanglots. Je l'aime tant, tant ! Oh ! ce n'est pas possible qu'elle ait quitté ainsi sa petite Amy !

– Elle reviendra, ne craignez rien, ma mignonne, dit tendrement Frances en l’attirant entre ses bras. Venez avec moi, nous allons parler d’elle ensemble, car, moi aussi, je l’aime beaucoup, cette charmante Jocelyne.

Pendant ce temps, Molly, enfermée dans sa chambre, méditait profondément. Quand midi sonna, elle quitta furtivement le château par une porte dérobée et s’en alla gagner la route de Shirton.

Près d’une carrière abandonnée, deux hommes attendaient. L’un d’eux – c’était Gonzague – s’élança vers elle :

– L’a-t-on retrouvée... dites, Molly ?... demanda-t-il d’une voix que l’émotion rendait rauque.

– Non, hélas ! milord.

– Ces misérables ! Je vais immédiatement trouver lord Rudsay, le forcer à me dire ce qu’il a fait de ma petite Jocelyne...

– Du calme, cher ami ! dit le docteur Le Mirec qui arrivait près du jeune homme. Lord Rudsay



doit être un vieux renard qui ne te dira rien. Et tu compromettas inutilement ta cause...

– Ma cause ! Elle m’importe peu en présence de ce qui touche Jocelyne ! En l’absence de Goulven, c’est moi qui la protège, et je saurai bien forcer cet homme à me rendre compte de sa disparition.

– Attendez à demain, je vous en prie, milord ! dit Molly. Il faut bien réfléchir, voir venir...

– Et pendant ce temps, que font-ils d’elle ? Ils sont capables de tout, j’en suis moi-même la preuve...

– Je ne pense pas qu’il y ait à craindre un assassinat, milord. Voyez, ils y ont regardé pour vous, ce qui était cependant bien facile et beaucoup plus sûr que ce qu’ils ont imaginé.

– C’est vrai, convint Gonzague. Mais alors, que peuvent-ils vouloir faire d’elle ? Et tout d’abord, pourquoi ont-ils soupçonné qu’elle était un danger pour eux ?

– Cela, je n’en sais rien, milord. Mais miss Jocelyne se doutait déjà, depuis quelques jours,

qu'elle était l'objet d'une surveillance et elle avait remarqué que lord Rudsay n'était plus le même à son égard.

Gonzague réfléchit un moment :

– Écoutez-moi, Molly, dit-il. Voici ce que nous allons faire. J'enverrai demain matin ma plainte à la justice. Si Jocelyne n'a pas reparu, prévenez-moi immédiatement. J'accours au château avec la police et je me dévoile à lord Rudsay. Vous ferez venir ce Johnny afin qu'il répète devant témoins ce qu'il a vu. Le docteur, lui, fera, en l'absence de Jocelyne, la déposition de ce qu'il a constaté sur ma personne après ma découverte sur la grève de Kersanlic. Nous verrons ce qu'il sortira de cela. Quant à Jocelyne, il faut qu'elle soit retrouvée demain, dussé-je faire fouiller par la police tout le château et ses alentours.

Quand, le soir, tous les habitants de Rudsay-Manor allèrent se coucher, Jocelyne n'avait pas reparu. Amy, le cœur bien gros, ne put dormir de la nuit, et sa première parole, le lendemain, à l'entrée de Sarah, fut :

– Elle n’est pas là, dites, Sarah ?

– Mais si, milady ! Oh ! que c’est extraordinaire ! Elle est dans son fauteuil et elle dort comme une bienheureuse ! Elle a son costume de promenade et elle tient encore son petit sac à la main. Molly est près d’elle.

Amy se dressa sur son lit.

– Vite, donnez-moi une robe de chambre, je veux aller la voir ! Non, non, je ferai ma toilette plus tard !

Sarah acquiesça docilement, et, cinq minutes après, Amy frappait à la porte de son institutrice.

Ce fut Molly qui vint ouvrir.

– Miss Orguin est là ? Je puis entrer ?

– Non, s’il vous plaît, milady. Miss Orguin est bien fatiguée... Plus tard, vous la verrez.

La petite fille prit un air désappointé :

– Alors, dites-lui que je l’embrasse bien, Molly.

– Je ferai la commission, milady.

Et la femme de chambre referma la porte. Puis

elle alla retrouver, près de la fenêtre ouverte, Jocelyne, étendue dans un fauteuil, très pâle, les yeux cernés.

– Je vais vous apporter du thé, miss Orguin ; puis j’irai moi-même prévenir lord Brawley. Tant pis si on me surveille, nous pouvons jeter les voiles, maintenant !

Jocelyne appuya sur sa main son front qu’elle sentait si lourd, si lourd !

– Oui, prévenez-le, Molly ! Je ne veux plus rester ici sans lui ! Comment ont-ils pu m’endormir ainsi ? Et où m’ont-ils transportée pendant ces vingt-quatre heures qu’a duré ma disparition ? Que personne d’autre que vous ne vienne me voir... sauf lady Frances, toutefois. Mais racontez-lui tout maintenant, Molly, cela vaut mieux.

Une demi-heure plus tard, on frappa de nouveau à la porte de Jocelyne. Une voix dit :

– C’est moi, Frances.

– Entrez, entrez ! répondit Jocelyne.

La jeune lady s’avança vers elle, lui entoura le

cou de ses bras et l'embrassa longuement :

– Ma Jocelyne, mon amie ! Molly m'a tout dit. Je vais retrouver mon frère... Oh ! je ne puis croire encore à ce bonheur ! Et ce misérable lord Rudsay s'est attaqué aussi à vous ! Il se doutait de quelque chose. Jocelyne, ma chérie, c'est la réponse de la Sainte Vierge à nos prières !

La torpeur qui s'était emparée de Jocelyne à la suite du mystérieux sommeil causé par quelque puissant narcotique se dissipait peu à peu. Elle put parler longuement avec Frances et entrer dans tous les détails que désirait connaître la jeune fille sur son frère, sur la manière dont avait été conduite l'affaire qui touchait à son dénouement. Frances était radieuse. Jocelyne ne reconnaissait plus cette physionomie si mélancolique toujours.

– Vous dites que mon cher Brawley est charmant et qu'il est très bon ?

– Si bon, si affectueux, ma chère Frances ! Il m'aime tant, moi qui ne suis que sa sœur adoptive ! Que sera-ce pour vous !

– Oh ! il ne m'aimera pas davantage,

probablement, et peut-être moins ! dit Frances avec un sourire. Mais je n'en serai pas jalouse, ne craignez rien. S'il a un cœur comme vous le dites, il y aura de la place pour toutes deux.

Elles prolongèrent leur affectueuse causerie jusqu'à l'heure du lunch. Il fut convenu que Jocelyne, sous prétexte de fatigue, ne descendrait pas, car elle ne se sentait pas suffisamment calme pour avoir avec lord Rudsay l'entretien inévitable après ce qui s'était passé.

– Et la pauvre petite Amy qui va demander à vous voir ? dit Frances.

Elles se regardèrent avec des larmes dans les yeux.

– Ma pauvre petite chérie ! murmura Jocelyne. Mais on ne peut faire autrement... elle apprendra toujours la faute de son père.

– Qui doit être, surtout, la faute de sa mère. Lord Charles était faible, il a cédé aux vues ambitieuses et criminelles de sa femme. Maintenant, j'imagine qu'il doit être sous la domination de ce Rarvâri. Oh ! Jocelyne, quels

parents nous avons là ! Et on voulait me faire épouser ce Cuthbert ! Mais, maintenant, mon frère sera là, je ne craindrai plus rien.

Frances revint voir Jocelyne après le lunch. Elle lui apprit que lord Rudsay, souffrant, n'avait pas paru. Amy lui avait demandé des nouvelles de son institutrice et avait paru toute contristée en apprenant qu'elle ne pouvait pas encore aller la voir.

– Sa vue me briserait le cœur, pauvre mignonne ! dit Jocelyne. J'aime mieux partir d'ici sans la revoir.

– Partir ? Vous voulez partir ?

– Pensez-vous donc que lord Rudsay va conserver un jour de plus sous son toit l'institutrice qui s'est absentée ainsi mystérieusement tout un jour et qui ne pourra pas donner le motif de cette disparition ? J'ai réfléchi longuement tout à l'heure, Frances, et j'en ai conclu que tout cela a été machiné pour avoir une raison de me renvoyer instantanément sans qu'Amy, qui m'aime, puisse protester, et afin aussi de pouvoir me traiter d'aventurière dont le

témoignage ne compte pas, au cas où j'aurais eu le soupçon de leur crime. Ils ont su, je ne sais comment, que c'était par mes parents que lord Brawley avait été recueilli. J'étais donc trop dangereuse à garder ici... Car je ne crois pas qu'il y ait autre chose, je ne crois qu'ils se doutent de ce que nous tenons suspendu sur leurs têtes.

– Alors, vous allez vous laisser renvoyer ? Et où irez-vous ?

– À Shirton, rejoindre Gonzague et le docteur Mirec.

– Pas pour longtemps, j'espère ! Mon frère entrera bientôt en maître à Rudsay-Manor et, alors vous reviendrez, Jocelyne.

Sarah se présenta à ce moment, annonçant que lord Rudsay désirait parler à miss Orguin et l'attendait dans son cabinet de travail.

Jocelyne échangea un coup d'œil avec Frances :

– Vous voyez, cela ne tarde pas, dit-elle à mi-voix.

– Répondez que vous êtes trop fatiguée



encore...

– Non, j’aime mieux en finir... Répondez à lord Rudsay que je vais me rendre chez lui, Sarah.

Quelques instants plus tard, Jocelyne, un peu pâle encore, mais très résolue, pénétrait dans le cabinet de lord Rudsay, grande pièce sombre que détestait Amy et que son père, pour lui complaire, délaissait généralement.

Lord Charles était assis dans un fauteuil, à contre-jour. Il inclina légèrement la tête à l’entrée de la jeune fille et dit froidement tout en désignant un siège :

– J’ai souhaité vous parler dès aujourd’hui, mademoiselle... vous demander des explications au sujet de cette absence...

Très calme, la tête un peu redressée, Jocelyne l’interrompt :

– Je n’ai d’autre explication à vous donner que celle-ci, milord : j’ai été endormie, transportée je ne sais où pendant vingt-quatre heures et je me suis réveillée ce matin sur un fauteuil, dans ma

chambre, en une tenue de sortie que je n'avais certes pas revêtue avant-hier soir lorsque je fus remontée chez moi après le dîner.

Lord Rudsay fit entendre une sorte de petit rire sardonique :

– Vous n'imaginez pas que je vais croire cette histoire fantastique ? Vous auriez pu trouver quelque chose de plus plausible.

– En effet, si ce n'était qu'une invention. Mais je ne puis dire que ce qui est.

– En ce cas, mademoiselle, vous comprenez que je ne puis plus longtemps vous confier l'éducation d'Amy ?

– Évidemment, milord, je le comprends. Je partirai ce soir.

Elle sentit qu'il l'enveloppait d'un regard investigateur et inquiet. Évidemment, le calme parfait de la jeune fille lui paraissait étrange et menaçant.

– Je vous prierai seulement de ne pas revoir Amy, dit-il d'une voix dont il s'efforçait de maîtriser le tremblement. L'enfant est attachée à

vous, il vaut mieux lui épargner l'émotion de ce départ.

– Je le crois aussi, milord.

Elle salua froidement et sortit, fière et digne, suivie des yeux par lord Rudsay.

Une portière s'agita, l'Hindou apparut.

– Elle n'a pas protesté... C'est extraordinaire, Rarvâri !

– Oui, très bizarre, murmura l'Hindou. Elle aurait dû se défendre.

– Peut-être tout cela n'était-il pas nécessaire. Tu m'as effrayé en m'apprenant que c'est par le père de cette jeune fille que fut recueilli le... l'enfant. Mais elle aurait fort bien pu ne jamais se douter de rien.

– Je vous ai déjà fait remarquer, milord, que lord Brawley enfant ressemblait à son père et que cette ressemblance s'accentuerait avec l'âge.

– Ce n'est pas sûr. Puis, vois-tu, j'en ai assez de tout cela ! Miss Orguin est très sympathique, il m'est pénible de jouer cette comédie à son égard. Et ma fille, que va-t-elle dire en constatant le

départ de son institutrice chérie ? J'ai eu tort de suivre tes conseils, Rarvâri.

Une sorte de sourire sardonique entrouvrit les lèvres de l'Hindou :

– Vous aimeriez mieux, milord, voir apparaître lord Brawley revendiquant ses droits ? C'est ce qui aurait pu se produire un jour ou l'autre, vous le savez, puisque vous-même avez traité de danger terrible la présence de cette jeune fille lorsque, ayant par hasard entendu son nom, je vous ai rappelé ce que ce nom, oublié par vous, signifiait de menaçant. Et seriez-vous enchanté de voir lord Cuthbert dépouillé ? Lady Amy ?...

Lord Rudsay l'interrompit d'un geste violent :

– Tais-toi ! Ne parle pas d'elle ! dit-il brusquement. Puisqu'il le faut, que la Française parte. Et toi, va-t'en dans ton île !

L'Hindou s'inclina et sortit. Mais un léger rictus souleva ses lèvres et il murmura sourdement :

– Il faut que je veille... Pourquoi était-elle si calme ? Pourquoi s'est-elle laissé renvoyer ainsi, sans protester ?

## XIII

Amy était encore couchée, le lendemain, lorsque sa tante entra chez elle, ce qui n'était pas un fait coutumier à l'excellente lady qui aimait à paresser le matin. Mais son frère l'avait chargée de prévenir Amy du départ de son institutrice avant que l'enfant l'apprît par la femme de chambre. En l'entendant, Amy pâlit un peu et s'écria :

– Non, ce n'est pas possible ! Elle ne serait pas partie sans me voir !

– Si, elle est partie, ma chérie, je vous assure. Elle ne pouvait pas rester après vous avoir abandonnée ainsi pendant toute une journée. Elle-même l'a compris...

Mais Amy secoua la tête :

– Non, non, ce n'est pas possible ! Voulez-vous sonner, s'il vous plaît, ma tante, pour que

Sarah vienne m'habiller ? Je vais aller tout de suite chez papa lui dire qu'il faut que M<sup>lle</sup> Orguin revienne.

– C'est inutile, Amy, votre père est tout à fait décidé. D'ailleurs, vous ne pourrez pas le voir ce matin. Il paraît qu'il est très souffrant et ne veut recevoir personne.

– Mais moi, il me recevra, ma tante ?

Lady Ellen ne discuta pas davantage et sonna Sarah qui habilla promptement la petite fille. Celle-ci s'en alla tout droit à l'appartement de son père.

Mais Percy, le valet de chambre, l'informa que lord Rudsay avait donné l'ordre de ne laisser entrer personne.

– Même pas moi, Percy ?

– Même pas vous, milady, répondit le vieux serviteur dont l'honnête visage exprimait un véritable regret devant la mine désappointée de l'enfant. Sa Seigneurie repose et ne veut pas être dérangée.

Amy s'en alla comme une petite âme en peine,

suivie de Néro. Elle gagna la chambre de Jocelyne, entra dans la grande pièce bien rangée d'où avait disparu toute trace de la présence de la jeune institutrice. L'enfant s'assit sur le fauteuil près de la fenêtre et Néro posa son énorme tête sur ses genoux. Elle se mit à le caresser doucement, tout en jetant un long regard autour d'elle. Puis elle poussa un soupir :

– Que c'est triste de ne plus la voir, n'est-ce pas, Néro ? dit-elle mélancoliquement. Vous aussi, vous l'aimiez, mon bon chien ? Elle est si bonne et je sentais qu'elle avait tant d'affection pour moi ! Oh ! Néro, je ne peux pas croire que je ne la reverrai jamais !

De grosses larmes coulaient sur ses joues. Néro la regardait et, dans ses yeux de chien, se lisait une tristesse véritable.

Frances, qui passait à ce moment dans le corridor, vit la porte ouverte et entra. Amy, se levant vivement, se jeta à son cou.

– Vous savez qu'elle est partie, Frances ?

– Oui, ma chérie... Mais que faites-vous ici ?



Ne restez pas à pleurer toute seule, petite fille.  
Venez faire une promenade avec moi.

Mais Amy secoua la tête :

– Non, je ne peux pas, je suis trop triste ; je le serai tant que papa ne m’aura pas dit que M<sup>lle</sup> Orguin reviendra.

Et, de nouveau, les larmes coulèrent.

Frances soupira. Attirant l’enfant entre ses bras, elle la serra contre sa poitrine :

– Peut-être la reverrez-vous un jour, Amy. Demandez-le à la Sainte Vierge.

– Oh ! oui, je le lui demanderai ! Est-ce que vous l’avez vue avant son départ, Frances ?

– Oui, mignonne. Elle m’a dit de vous embrasser et de vous dire que vous seriez toujours sa chère petite Amy.

Les larmes se mirent à couler plus vite ; Amy murmura :

– Je l’aime tant ! Je l’aime tant ! Vous a-t-elle dit pourquoi elle partait, Frances ?

– Elle n’en a rien dit à personne, répondit la

jeune fille, fort embarrassée.

Et, pour changer le cours de l'entretien, elle ajouta vivement :

– Allons, soyez gentille, Amy, venez avec moi ! Nous n'irons pas loin, mais il est indispensable que vous preniez l'air, vous le savez bien.

Amy, naturellement docile, se laissa persuader et, bientôt, les deux cousines quittèrent le château pour gagner un sentier abrupt qui descendait vers la grève.

Le ciel, très dégagé ce matin, se couvrait de nouveau, le soleil n'apparaissait plus que par intervalles, entre deux nuages qui avançaient lentement, car le vent était faible.

Tout en marchant, Amy parlait de Jocelyne, malgré les efforts de Frances pour détourner la conversation si gênante pour elle, qui savait tout et ne pouvait rien dire...

– Je ne comprends pas du tout ce qui est arrivé ! Pourquoi est-elle partie comme cela, sans me revoir ? Dites, Frances, comprenez-vous ?

– Non, ma chérie, pas du tout... à moins qu'elle n'ait été appelée subitement par une personne de sa famille.

– Mais cela ne l'aurait pas empêchée de venir m'embrasser avant de partir ?

– C'était pour vous épargner une trop grande émotion, Amy.

– Oh ! c'est bien plus dur encore comme cela, car je me demande alors si elle n'a pas quelque chose contre moi...

– Contre vous ! Oh ! pauvre chérie ! dit Frances avec attendrissement. Non, rassurez-vous, cela n'est certainement pas !

– Mais alors, pourquoi ? Papa l'a peut-être grondée parce qu'elle s'est absentée sans rien dire, et elle a été fâchée, elle a voulu partir tout de suite...

– Oui, cela se peut, murmura Frances.

– Si papa lui demandait de revenir, elle reviendrait j'en suis sûre, parce qu'elle m'aime beaucoup. Si je lui écrivais, Frances, croyez-vous qu'elle me répondrait ?

– Je le pense. Mais attendez, peut-être aurez-vous de ses nouvelles par elle-même.

– Savez-vous si elle est retournée en France ?

– Elle n'a pas dit où elle allait, Amy.

– Comme c'est drôle ! murmura l'enfant.  
Vous l'aimiez bien aussi, Frances ?

– Oh ! oui, beaucoup ! Et je l'aime toujours !

– Alors, vous demanderez aussi à papa de la faire revenir ?

– Mais oui, certainement.

Vous auriez dû me prévenir, puisque vous l'avez vue avant son départ.

– Je ne le pouvais pas, Amy, votre père désirait vous épargner ce chagrin. Mais je puis vous assurer que M<sup>lle</sup> Orguin vous aime toujours tendrement.

Tout en parlant, elles avaient atteint la grève. Amy s'arrêta soudainement avec un léger frisson.

– Là... cette affreuse bête...

Elle étendait le bras vers un roc au sommet duquel était perché le vautour. Il redressait son

horrible cou dénudé et regardait les arrivantes.

– Son maître ne doit pas être loin, dit Frances qui, elle aussi, avait frissonné. Retournons, je n'aime pas à me trouver dans les mêmes parages que cet individu.

Elle avait prononcé ces mots à mi-voix. Mais, près d'elle, une voix gutturale dit tout à coup :

– Pourquoi me craignez-vous, milady ? Je n'ai jamais cherché à vous faire du mal.

L'Hindou, étendu sur le sable, derrière un roc, surgissait soudainement devant les jeunes filles. Amy, pâlassante, laissa échapper un cri de terreur. Néro, qui vaguait aujourd'hui, par hasard, à quelque distance en arrière, – c'était, pourquoi il n'avait pas éventé déjà Rarvâri, – entendit le cri, aperçut l'Hindou. Crut-il à une attaque contre sa petite maîtresse ? Toujours est-il qu'il bondit et, sans un grondement, s'élança sur l'homme qui roula à terre.

– Néro ! Néro ! Ici ! crièrent simultanément Frances et Amy, terrifiées.

Mais l'énorme bête avait sans doute

difficilement contenu jusqu'ici sa haine, elle voulait l'assouvir aujourd'hui. Ses crocs puissants saisirent la gorge de Rarvâri.

Celui-ci avait eu cependant le temps de faire entendre un sifflement strident. Un bruit d'ailes se fit entendre : le vautour fondait sur l'agresseur de son maître...

Mais Amy s'était déjà élancée, elle saisissait Néro au collier en criant désespérément :

– Lâchez-le ! Néro ! Néro !

Un cri d'horreur s'étrangla tout à coup dans sa gorge. Avant d'avoir pu faire un mouvement pour fuir, elle se vit enveloppée des ailes énormes du rapace, elle sentit le bec terrible lui frapper la tête et roula sans connaissance sur le sol.

Frances, en quelques secondes, était près d'elle. De son ombrelle, elle frappa le vautour. Surpris, celui-ci lâcha l'enfant. Frances en profita pour saisir Amy et la traîner sur le sable, le plus loin possible.

Le vautour s'attaquait maintenant à Néro, sous lequel il entendait râler son maître.

Mais Frances ne songeait plus qu'à Amy.

Agenouillée près de l'enfant, elle soulevait la petite tête ensanglantée. Puis elle jeta un coup d'œil angoissé autour d'elle, dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un qui pût venir l'aider à transporter la petite fille.

Une silhouette féminine apparaissait à quelque distance, Frances, se redressant, appela de toutes ses forces. Elle vit qu'elle avait été entendue. La femme s'arrêta quelques secondes, regarda, puis se mit à courir.

Quand elle fut proche, Frances reconnut Esther Hilson.

La jeune fille eut un cri d'horreur à la vue de l'Hindou sanglant et inanimé, mort sans doute, sur le corps duquel luttait Néro et le vautour. Puis elle tomba à genoux près d'Amy qui, elle aussi, avait les yeux clos et l'immobilité d'une morte.

– Vite, portons-la au château ! dit brièvement Frances sans s'attarder à donner des explications.

Toutes deux, portant ce fardeau bien peu

lourd, remontèrent la pente abrupte et gagnèrent le château. En un instant, tout y fut en émoi. Lord Rudsay, qui venait de se lever, vit entrer son valet de chambre, pâle et défait.

– Qu’y a-t-il, Percy ? s’écria-t-il anxieusement.

– Milord... lady Amy... est blessée...

Lord Charles se mit debout, malgré la douleur qui rendait ses jambes presque inactives.

– Blessée ? Où ? Comment ? dit-il d’une voix rauque.

– C’est le vautour... Je n’ai pas très bien compris, milord...

Lord Rudsay saisit le bras du valet de chambre et, insensible à sa douleur, se traîna jusqu’à la chambre de sa fille.

Amy avait été étendue sur son lit. Sarah, les yeux en larmes, lavait la blessure, tandis que Frances essayait de faire revenir à elle l’enfant inanimée.

Lord Rudsay s’arrêta à quelques pas du lit. Plus livide que la petite blessée, il bégaya



sourdement :

– Amy... Oh ! le châtimeut !

Et, s'avançant, il s'abattit sur le lit de sa fille.

## XIV

La petite âme d'Amy allait bientôt s'en aller au Ciel. Depuis deux jours, la vie s'échappait peu à peu de ce corps frêle qui n'avait pu résister ni à la blessure ni surtout peut-être à l'émotion atroce éprouvée par l'enfant lors de l'attaque du sinistre compagnon de Rarvâri.

Amy savait depuis ce matin qu'elle allait mourir. Ou plutôt elle l'avait compris déjà avant et s'en était fait donner aujourd'hui la certitude par Frances qui, devant ses instances, avait dû céder en pleurant.

Le doux petit visage pâle avait paru s'éclairer aussitôt, l'enfant avait joint les mains en murmurant avec extase :

– Je vais donc voir Dieu !

Lord Rudsay, affaissé dans un fauteuil, ne quittait pas sa fille. Ses yeux mornes restaient

constamment fixés sur l'enfant bien-aimée dont le regard tendre se tournait fréquemment vers lui. La plus grande douleur qui pût l'atteindre venait de fondre sur lui. Amy avait été la seule affection de ce cœur et il allait la perdre pour toujours, car il savait que la petite âme angélique et son âme coupable, à lui, endurcie dans le péché, ne pourraient se retrouver un jour.

Il comprenait aussi que c'était l'heure de la punition divine. Tout s'écroulait en un moment autour de lui. La veille, la justice avait fait une descente à Rudsay-Manor pour arrêter Rarvâri. Mais le corps de l'Hindou, étranglé par Néro, gisait sur la grève, près du cadavre du vautour. Lord Rudsay n'avait fait aucune difficulté pour avouer. Maintenant, tout lui semblait indifférent ; il semblait même trouver dans l'aveu une âpre satisfaction. Les magistrats avaient pu ainsi, avec sa déposition et celle des Hilson, reconstituer tout le drame dont lord Brawley avait été la victime. C'était lady Arabella qui avait eu, la première, l'idée de faire disparaître l'enfant, après avoir, un jour, entendu Rarvâri – un ancien fakir – parler des moyens dont il disposait pour procurer un

sommeil ressemblant à la mort et au sortir duquel le patient perdait pour toujours le souvenir du passé. Lord Charles avait longtemps résisté, mais sa femme et Rarvâri exerçaient un pouvoir extrême sur sa nature faible, sur son esprit d'où il avait chassé les croyances de sa jeunesse. Il céda, et même ce fut lui qui aida l'Hindou à retirer l'enfant du tombeau, après la mort simulée que Rarvâri avait obtenue à l'aide de procédés dont il avait emporté le secret. Les Hilson avaient transporté – sans s'en douter – le petit lord sur la côte de Bretagne. Lord Charles, par les journaux, avait appris la découverte de l'enfant ; il avait su, par la suite, se tenir secrètement au courant de ce que devenait son neveu ; car, malgré toute la sécurité que semblait lui donner la mort bien reconnue de Brawley, la crainte le tenaillait toujours. Il savait donc que l'enfant avait été recueilli par la famille Orguin. Mais quand il avait été question de l'institutrice de sa fille, ce nom n'avait rien rappelé à sa mémoire, passablement affaiblie depuis quelque temps. C'était Rarvâri qui, un jour, l'entendant, s'était souvenu subitement et avait révélé à son maître

qu'il abritait sous son toit la sœur adoptive de lord Brawley.

Lord Charles avait pris peur. L'Hindou et lui avaient cherché dès lors un moyen d'écarter le danger. L'Hindou proposa celui-ci : endormir Jocelyne pour vingt-quatre heures, la transporter avec l'aide de Hilson – que l'on payerait royalement pour obtenir le silence – dans un des cachots du château et la ramener ensuite dans sa chambre, de manière à faire croire à une absence qui motiverait le renvoi immédiat, la jeune fille ne pouvant naturellement fournir aucune explication sur l'emploi de ces vingt-quatre heures. Cette manœuvre aurait, de plus, l'avantage de leur permettre de traiter Jocelyne d'aventurière dans le cas où elle aurait conçu quelques soupçons quant à l'identité de lord Brawley avec son frère adoptif.

Lord Charles avait d'abord refusé d'user de ce moyen. La droiture, l'élévation d'âme, le charme délicat qui émanait de Jocelyne exerçaient une réelle influence sur lui, et, surtout, il craignait d'attrister profondément sa fille par le brusque

renvoi de cette institutrice tendrement chérie. Mais Rarvâri avait insisté, il l'avait effrayé tant et si bien que le consentement avait été donné.

Lord Charles avait tout dit sans chercher à atténuer ses torts... À quoi bon ? Sa fille allait quitter la terre et lui se sentait frappé à mort. Il demanda seulement aux magistrats de l'autoriser à rester à Rudsay-Manor jusqu'à ce que sa fille eût rendu le dernier soupir. Cette faveur lui fut accordée, mais une active surveillance de police – discrète cependant – s'établit autour de celui qui avait été pendant douze années le comte de Rudsay, au détriment du légitime héritier.

Lui s'en souciait peu. Il ne songeait qu'à sa fille. L'enfant somnolait, semblable à une petite agnelle tondue, car ses longues boucles avaient été coupées. Avidement, lord Charles la regardait. Frances, réprimant ses larmes, se tenait assise un peu à l'écart, près de lady Ellen.

Amy ouvrit tout à coup les yeux. Jusqu'alors, son intelligence avait paru engourdie, elle n'avait prononcé que de rares paroles. Mais les beaux yeux bleus reprenaient maintenant leur

expression habituelle. D'une voix faible, Amy murmura :

– Papa !

Il se pencha vers elle.

– Que voulez-vous, mon trésor chéri ?

– Voir M<sup>lle</sup> Orguin.

Lord Charles tressaillit, son visage se crispa.

– Mais... ce n'est pas possible, Amy... Je ne sais où elle est...

– Faites-la chercher. Oh ! je voudrais tant la voir, mon papa chéri !

Comment résister au regard suppliant de cette petite mourante ? Lord Charles se tourna vers Frances ; il murmura :

– Savez-vous, Frances... ?

Elle inclina la tête et sortit de la chambre.

Lord Charles se pencha de nouveau vers sa fille.

– Nous allons tâcher de la trouver, mignonne. J'espère qu'elle ne refusera pas de venir.

– Oh ! non... Et puis, papa, je voudrais... devenir catholique.

Il sursauta un peu.

– Catholique ! Quelle idée ! Vous êtes une très pieuse petite ritualiste, Amy, cela suffit.

– Non... je veux mourir catholique.

Lord Charles hésita. Mais le doux regard était irrésistible. Il dit d'une voix étouffée :

– Soit, ma chérie. Mais à qui nous adresser ?

– Il faut faire venir le prêtre de Stampton-Court, papa.

– Ellen, donnez des ordres... Envoyez un domestique, dit-il en se tournant vers sa sœur, passablement ahurie.

Frances, pendant ce temps, faisait préparer une automobile et mettait son chapeau afin d'aller elle-même chercher Jocelyne à Shirton. Elle voulait, en même temps, voir son frère, encore inconnu d'elle. Gonzague – ou plutôt Brawley – n'avait pas voulu, par délicatesse, se présenter en ces tristes moments dans cette demeure dont il devenait le maître, et Frances n'avait pu



s'éloigner encore, car lady Ellen se trouvait complètement effondrée sous le tragique événement, et lord Charles n'était plus qu'une ombre qui – tous le pressentaient – allait s'évanouir aussitôt que l'enfant aurait cessé de vivre. Si coupable qu'eût été son oncle, Frances, devant le malheur qui le frappait, ne voyait plus en lui que ce père torturé et s'ingéniait à lui adoucir, par les soins discrets dont elle l'entourait en même temps qu'Amy, l'atroce souffrance de ces heures qui emportaient inexorablement un peu de la vie de l'enfant bien-aimée.

Mais, maintenant, puisque lui-même la chargeait de faire venir Jocelyne, elle pouvait sans scrupules se rendre à Shirton voir enfin ce Brawley dont Jocelyne lui avait fait un portrait si flatteur. Et tandis que l'automobile filait rapidement sur la route, entre les landes sauvages, la pensée de la petite cousine très aimée s'éloignait un peu de son esprit où flattait l'image du frère retrouvé, tel qu'elle se l'imaginait.

L'automobile stoppa devant l'auberge de

Shirton. À ce moment, deux hommes en sortaient. Ils regardèrent la jeune fille, qui descendait de voiture, en soulevant leurs chapeaux au passage. Frances eut une légère exclamation et, délibérément, s'avança vers l'un d'eux :

– Lord Rudsay ? interrogea-t-elle d'une voix qui tremblait d'émotion.

Il tressaillit et, la regardant plus fixement, répondit par une interrogation :

– Lady Frances Marcill ?

– Oui, c'est moi, Brawley.

Il lui prit la main, l'entraîna à l'intérieur de l'auberge, dans un petit parloir que l'hôte avait mis à l'entière disposition du sensationnel client qu'était maintenant le jeune comte de Rudsay. Frances se laissa tomber dans les bras de son frère et des larmes de bonheur glissèrent le long de ses joues, tandis que Brawley murmurait avec une joie émue :

– Ma sœur ! Enfin, vous voilà ! Chaque jour, j'attendais votre venue.

– Et moi, j’avais un tel désir de venir ! Mais je ne pouvais pas, à cause de la pauvre petite Amy, du malheureux père...

– Comment va l’enfant, Frances ?

– Elle se meurt, Brawley. Mais elle demande Jocelyne, que je venais chercher pour l’emmener près d’Amy.

– Ce sera une consolation pour Jocelyne, qui a si grand chagrin, car elle aime profondément cette enfant, délicieuse, paraît-il.

– Un ange ! Pauvre chère petite Amy ! Et quel châtement pour « lui » ! Malgré tout, je ressens une grande pitié à son égard, Brawley.

– Moi aussi, le malheureux ! Mais parlons un peu de vous, chère sœur. Asseyez-vous là, ôtez votre vêtement et parlons. Tant d’années d’affectueuse intimité ont été perdues pour nous !

– C’est vrai ; il faut, en quelque sorte, que nous fassions connaissance, Brawley, dit-elle en enveloppant d’un regard de tendresse fière et ravie le svelte jeune homme en qui revivaient si bien tous les traits de sa race. Mais, pardonnez-

moi, mon frère, si je vous demande de ne pas m'attarder aujourd'hui. Notre pauvre petite cousine attend Jocelyne... et les instants sont comptés pour elle, hélas !

– Oui, Frances, vous avez raison. Elle d'abord. Attendez-moi une minute, je vais vous amener Jocelyne.

Quelques instants plus tard, il rentra dans le parloir en compagnie de sa sœur adoptive. Silencieusement, Frances et Jocelyne s'embrassèrent. Toutes deux avaient les yeux pleins de larmes.

– Brawley vous a dit ce qu'elle désire ? murmura Frances.

– Oui... et je pars tout de suite avec vous... Gonzague, voulez-vous vous charger de faire mettre à la poste cette lettre pour Goulven, que je viens de finir ? Votre frère veut que je l'appelle toujours Gonzague, ajouta-t-elle en s'adressant à Frances en matière d'explication,

– Je crois bien ! J'y suis trop habitué de votre part, Jocelyne ! riposta lord Brawley dont le

regard s'éclaira très doucement.

La suppression du tutoiement fraternel n'avait été de leur part l'objet d'aucune convention ; elle s'était faite spontanément, lorsque Gonzague avait été reconnu comme comte de Rudsay, et ni l'un ni l'autre n'avaient protesté.

Escortées par Brawley, les deux jeunes filles montèrent dans l'automobile qui s'éloigna aussitôt à vive allure. Pendant le court trajet, Frances fit rapidement à Jocelyne le récit du drame qui avait eu la grève pour théâtre.

– Le malheureux père doit voir, dans toutes ces circonstances, la main de Dieu s'appesantissant sur lui, dit Jocelyne qui frissonnait d'horreur.

– Oui, on le sent atteint au plus profond de l'âme. Nous allons prier, Jocelyne, pour que Dieu lui accorde le repentir, n'est-ce pas ?

– Oui, oh ! oui... Mais son angélique enfant intercédéra, elle aussi, en sa faveur et sa prière sera encore plus puissante que la nôtre.

Frances posa la main sur le bras de Jocelyne :

– Je vous ai raconté la prédiction du jeune moine à lord George, notre sacrilège ancêtre ? Eh bien ! la voilà, la colombe expiatoire ! Maintenant, les crimes de l'aïeul ne pèseront plus sur sa descendance, d'autant moins que cette descendance sera maintenant catholique.

– Oui, elle est bien une petite victime toute blanche et toute pure ! murmura Jocelyne avec attendrissement.

À peine arrivée au château, elle monta en hâte à la chambre d'Amy. L'enfant, depuis un moment, semblait mieux. À la vue de Jocelyne, elle fit le geste d'étendre ses petits bras frêles :

– Oh ! je savais bien que je vous reverrais ! Je vous aime tant, mademoiselle !

Jocelyne, refoulant ses larmes, l'étreignit longuement. Amy poursuivit, de sa petite voix affaiblie :

– Je vais vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. Papa a envoyé chercher le prêtre de Sampton-Court pour qu'il me fasse catholique...

– Catholique ! Oh ! Dieu soit béni, Amy ! dit

Jocelyne avec ferveur.

– Et les pauvres moines seront contents, mademoiselle ; j’ai offert tout à l’heure ma vie à Jésus pour le crime de lord George... Et je crois qu’il l’a acceptée, acheva Amy avec un sourire de mystérieux bonheur.

## XV

Amy venait de faire sa première communion. Immobile, les mains jointes, les yeux clos, elle parlait maintenant à son Jésus caché en elle, ce même Jésus dont la voix s'était fait entendre, deux ans auparavant, à son petit cœur pur, dans une chapelle d'Italie.

Retirés un peu à l'écart, son père, Frances et Jocelyne la contemplaient. Tout autour d'elle, des fleurs blanches s'épanouissaient en une royale profusion ; des bougies brûlaient dans les lourds candélabres d'argent ciselé, depuis des siècles propriété des comtes de Rudsay.

L'enfant, au milieu de ces fleurs et de ces lumières, semblait, dans sa pâleur délicate, une de ces statues de cire représentant de jeunes saints vers qui la foule gémissante des éprouvés accourt pour solliciter leur intercession près de Dieu.

Et c'était bien une petite sainte que cette



enfant pure comme les lis de la vallée, qui s'en allait joyeusement vers son Dieu en lui offrant le sacrifice de toute sa jeune vie pour le crime sacrilège de son ancêtre.

Avidement, son père la regardait. Il semblait qu'il voulût imprimer à jamais dans son regard et dans son âme l'image ravissante de son enfant pendant son mystérieux colloque avec le divin Maître enfermé dans son cœur. Comment se soutenait-il encore ? Il ne le savait. Et cependant, il n'avait pas quitté le chevet de sa fille.

Jamais l'enfant ne s'était montrée plus tendre pour lui. Et de quel accent doux, irrésistible, elle lui avait dit ce matin, avant la communion :

– Papa, si vous saviez comme on est heureux d'être catholique !

Comme elle était calme ! Son visage semblait rayonner ; jamais elle n'avait été plus idéalement jolie qu'en ce moment !

Jocelyne, se penchant tout à coup vers Frances, murmura quelques mots d'une voix sourde. Frances pâlit, se leva et, s'approchant du

lit, se pencha sur l'enfant.

Oui, Jocelyne avait bien deviné. La petite âme blanche avait pris son vol vers le Ciel en conversant avec son Bien-Aimé.

... Lord Charles reposait maintenant dans son grand lit antique. Le fil de vie qui le retenait encore à la terre allait bientôt se rompre. Mais le pécheur quitterait ce monde réconcilié avec son Dieu. Jocelyne et Frances, qui le soignaient avec une discrète et incessante charité, n'avaient pas eu de peine à éveiller dans cette âme coupable un repentir déjà latent et le désir d'entrer dans l'Église véritable.

– Je veux retrouver ma petite Amy, avait-il déclaré. Et d'ailleurs, votre religion est la vraie, puisqu'une âme angélique comme la sienne a voulu à toute force l'embrasser avant de mourir. Dieu l'avait éclairée d'une lumière qui ne lui laissait plus de doute... Et je veux suivre la même voie que ma sainte petite Amy.

Son abjuration venait d'être prononcée. Il allait recevoir maintenant les sacrements de l'Église catholique dont il était devenu l'enfant.

Mais il avait auparavant un dernier devoir à remplir.

– Mademoiselle, dit-il à Jocelyne qui se trouvait à ce moment près de lui, pensez-vous que lord Brawley accepterait de venir me voir ?

– Je n'en doute pas, milord.

– Eh bien ! voulez-vous le lui demander ?

Une demi-heure plus tard, Brawley entra dans la chambre de son oncle. Celui-ci retint du geste Frances et Jocelyne qui s'éloignaient. Son regard enveloppa longuement le jeune homme, sa voix un peu rauque murmura :

– Comme vous ressemblez à Edward ! Brawley, je vais mourir. J'ai été bien coupable à votre égard, je veux vous en demander pardon.

Le jeune homme se pencha et prît la main du mourant. Les yeux voilés de lord Charles rencontrèrent son loyal regard qu'une émotion profonde embuait en ce moment.

– Oui, je vous pardonne, milord... Je vous pardonne d'autant plus volontiers que j'ai trouvé en ceux qui m'ont recueilli et adopté une famille

dont la tendresse, le dévouement et les nobles exemples m'ont maintenu dans la voie droite et m'ont procuré de vraies joies.

– Je le savais, Brawley, et c'était un léger adoucissement à mes remords. Vous allez reprendre maintenant ici la place qui est vôtre. Je vous demande de n'être pas trop dur pour Cuthbert. Il a été mal élevé, trop gâté par sa malheureuse mère... Moi, j'ai négligé de m'en occuper. Ce qui arrive va le mettre au désespoir, l'exaspérer. Je n'ose vous demander d'être patient, Brawley...

– Je le serai, ne craignez rien, et je me souviendrai que le sang des Marcill coule dans les veines de lord Cuthbert.

– Merci ! Vous êtes bon et généreux... Votre père était ainsi... Frances, approchez-vous. J'ai aussi à vous demander pardon... D'abord de vous avoir séparée de votre frère... Puis de vous avoir tourmentée par mes instances pour vous faire épouser Cuthbert.

– J'oublie tout, mon oncle, dit-elle d'une voix émue. Je...

La porte s'ouvrit tout à coup brusquement. Lord Cuthbert, en costume de voyage, parut sur le seuil. Il arrivait d'Allemagne, où l'avait rejoint la dépêche lui annonçant la mort de sa sœur et l'état désespéré de son père.

Son visage était convulsé par la fureur. Sans paraître voir lord Charles, il toisa Brawley avec arrogance :

– Serait-ce vous, monsieur, qui êtes l'intrigant dont parlent depuis hier tous les journaux ?... Le soi-disant lord Brawley ?

Avec un calme dédaigneux, Brawley riposta :

– Je suis, en effet, lord Brawley Marcill, comte de Rudsay.

Cuthbert devint pourpre de colère.

– C'est ce que nous verrons ! Les tribunaux sont là pour démasquer les intrigues de ce genre. Bien qu'on parle de prétendus aveux de mon père, il est certain que...

Un geste de lord Charles l'interrompt. Le mourant dit d'une voix étouffée :

– Oui, j'ai avoué, Cuthbert... Tout est vrai. Je

suis coupable... Mais je meurs repentant, en demandant pardon à Dieu et aux hommes... Lord Brawley est bien disposé pour vous, mon fils, il vous aidera dans la situation pénible qui sera la vôtre désormais.

Le jeune homme, grinçant des dents, se tourna de nouveau vers Brawley :

– Nous verrons qui de nous deux l'emportera, lequel sera le comte de Rudsay ! En attendant, le maître, ici, c'est moi !

– Cuthbert ! gémit lord Charles.

Mais Cuthbert, sans paraître l'entendre, sortit brusquement de la chambre.

– Que Dieu lui pardonne ! murmura le père. Et vous, Brawley, ne soyez pas trop irrité...

– Rassurez-vous, milord, et calmez-vous, dit Brawley en ramenant avec soin la couverture sur les épaules de son oncle. Lord Cuthbert reviendra bientôt à des idées plus raisonnables.

De fait, dès le soir même, Cuthbert était fixé sur l'étendue de son autorité dans cette demeure où il avait pensé régner en maître. La domesticité,

sûre de l'authenticité des droits de lord Brawley reconnus par la justice, proclamés par lord Charles lui-même, était entièrement acquise au jeune homme dont l'allure décidée, la prestance élégante et le regard si droit, ferme et doux en même temps, qui plaisaient d'ailleurs infiniment mieux que la morgue et la lourde mollesse de son cousin. Tous les ordres de Cuthbert se heurtèrent à cette réponse :

– Notre maître est maintenant lord Brawley ; nous n'obéissons qu'à lui seul.

Écumant de rage, Cuthbert s'emporta, menaça, mais en vain. La nuit, sans doute, lui porta conseil, en le convainquant de l'inutilité d'une contestation plus longue, car, en entrant, le lendemain matin, dans la chambre de son père, pour assister aux derniers moments de lord Charles, il salua Brawley qui se tenait déjà près du lit et dit d'un ton contraint :

– Je vous prie, milord, d'excuser les paroles que j'ai prononcées hier soir. Au premier moment, j'ai été surpris, je me suis emporté. Mais je regrette...

Une lueur de contentement vint éclairer le visage de lord Charles :

– C'est bien, Cuthbert, dit-il faiblement. Soyez bon, soyez sérieux, mon enfant. La vie est courte, voyez-vous, et, après elle, c'est l'éternité qui nous attend... L'éternité avec Dieu si saint, si saint... et qui veut bien accueillir cependant un pécheur comme moi ! acheva-t-il dans un soupir, avec un regard de reconnaissance et de foi ardente sur le crucifix que Jocelyne avait mis entre ses mains.



## XVI

Lord Charles Marcell et sa fille reposaient maintenant près de leurs ancêtres, dans la sombre sépulture que couvrait l'ombre funéraire des pins. Mais lord Brawley méditait de faire élever dans la chapelle du château, rendue au culte catholique, un mausolée de marbre blanc pour celle que tous appelaient la petite sainte, la colombe de Rudsay-Manor. Amy attendrait le jour de la résurrection à l'ombre du tabernacle où Jésus était maintenant réellement présent.

Le nouveau comte de Rudsay avait pris possession de ses domaines. Il entra de plain-pied, avec une parfaite aisance, dans son nouveau rôle. Mais il se trouvait fort absorbé. Il avait dû se rendre à Londres, aussitôt après les funérailles de lord Charles, pour le règlement des affaires et, depuis qu'il était revenu, Frances et Jocelyne l'avaient à peine vu en dehors des repas, tant il

était occupé avec son intendant, les hommes d'affaires, les tenanciers, qui venaient offrir leurs hommages au nouveau maître et s'informer des conditions qui leur seraient faites.

Ce matin, Jocelyne, après la messe entendue, s'en alla seule vers la grève.

Frances soignait lady Ellen, que tant d'événements avaient complètement abattue. La pauvre femme avait craint un moment que lord Brawley, la rendant solidaire de son frère, la chassât de Rudsay-Manor. Le jeune homme l'avait rassurée avec une grande bonté, en lui déclarant qu'elle aurait toujours une place chez lui. D'ailleurs, pour ceux même qui avaient été les complices plus ou moins inconscients de l'Hindou, Brawley se montrait généreux. C'est ainsi qu'il avait obtenu que les Hilson ne fussent pas poursuivis, considérant que Rarvâri seul avait été le vrai coupable.

Jocelyne, ayant atteint la grève, s'assit dans une anfractuosité de rocher. D'ici, elle voyait l'endroit où s'était perpétré le drame qui avait eu pour épilogue la mort d'Amy. En face d'elle

s'étendait la petite île où se dressaient les ruines du monastère des Saints-Martyrs. Un chaud soleil d'été dorait aujourd'hui les vieux murs roux, en partie recouverts par l'épaisse toison du lierre. L'impression de mélancolie anxieuse que Jocelyne avait toujours éprouvée en regardant le couvent dévasté n'existait plus aujourd'hui : la colombe annoncée par le jeune moine martyr avait libéré la race de Marcill de la malédiction qui pesait sur elle ; le comte de Rudsay actuel saurait réparer les défaillances de ses ancêtres.

Jocelyne avait appuyé son menton sur sa main et son regard errait maintenant sur la mer, aujourd'hui d'un beau vert profond et presque calme, par extraordinaire. Une singulière tristesse l'oppressait depuis quelque temps. Cependant, tout ce qu'elle pouvait souhaiter s'était accompli. Gonzague avait retrouvé son nom, sa famille ; il était riche et trouverait dans la position qui était maintenant la sienne la satisfaction de ses instincts aristocratiques. Bientôt, sans doute, il songerait à fonder une famille ; il pourrait, avec sa situation actuelle et ses rares qualités physiques et morales, choisir à son gré. Il serait

très heureux, c'était justice, il était si bon !

Jocelyne essuya avec impatience une larme qui glissait sur sa joue. Il y avait bien de quoi pleurer, vraiment ! Comme elle devenait impressionnable ! Les événements qui s'étaient succédé en peu de temps l'avaient rendue nerveuse, elle avait besoin de reprendre tout son équilibre physique et moral. Heureusement, Frances projetait d'aller passer l'automne et l'hiver à Rome, et elle voulait emmener avec elle celle qu'elle nommait « ma sœur ».

Ma sœur ! Ce mot, s'adressant à Jocelyne, ne sortait plus des lèvres de lord Brawley. Cependant, il était toujours plein de sollicitude affectueuse à son égard, mais elle sentait que quelque chose s'était modifié entre eux.

Hier, lorsque Frances, parlant de son projet de séjour à Rome, lui avait demandé : « Ne nous accompagnerez-vous pas, Brawley ? » il avait répondu avec un sourire énigmatique :

– Peut-être, chère, mais cela ne dépendra pas tout à fait de moi.

En réfléchissant à ces paroles, Jocelyne se demandait s'il n'avait pas déjà fixé son choix pendant son court séjour en Espagne, s'il n'allait pas leur apprendre un de ces jours le nom de celle qui deviendrait lady Rudsay.

« Que c'est sot d'avoir les larmes faciles comme cela ! » songea Jocelyne en écrasant avec un peu d'irritation la petite goutte brûlante qui glissait sous sa paupière.

Un bruit de pas sur le sable lui fit lever la tête. Lord Brawley s'avavançait, les yeux fixés sur elle.

– Eh bien ! Jocelynette, que signifie cette mine mélancolique ? Quoi ! vous pleurez ? Oh ! n'essayez pas de me le cacher, je vois vos yeux humides !... Et vous allez immédiatement me conter la cause de votre chagrin.

Il s'assit près d'elle et lui prit la main. Jocelyne essaya de sourire :

– Ce n'est rien d'important, Gonzague. Les nerfs, tout simplement...

– Oui, vous avez besoin de repos. J'ai causé avec Frances tout à l'heure et nous avons décidé

que nous partirions tous trois, la semaine prochaine, pour Kersanlic, où nous passerons l'été dans la chère petite maison. Je viens de donner l'ordre de la racheter à n'importe quel prix.

Jocelyne tressaillit, en levant vers lui un regard stupéfait et ravi :

– Vous la rachetez ! Oh ! Gonzague !

– Oui, et je la ferai entrer dans la dot que je constituerai à ma petite Jocelyne.

Cette fois, Jocelyne pâlit, son joli visage s'altéra un peu :

– Vous êtes trop bon, Gonzague, dit-elle d'une voix changée ; mais je ne me marierai pas.

Cette déclaration amena un sourire à la fois ému et amusé sur les lèvres de Gonzague.

– Vraiment, Jocelynette, vous ne vous marierez pas ?... Même avec moi ?

– Avec vous ?

Il sourit de nouveau en rencontrant le regard rayonnant de Jocelyne :

– Pourquoi pas ? Voilà assez longtemps que nous nous connaissons ; vous êtes au courant de mes défauts – qui sont très nombreux – et moi des vôtres – qui ne comptent guère ; nous nous aimons bien sérieusement et bien profondément ; nous avons les mêmes croyances, les mêmes goûts, les mêmes idées. Et puis, ma Jocelyne, nous serions trop malheureux séparés l’un de l’autre.

Elle objecta timidement :

– Mais songez, Gonzague, à la différence de nos positions !

– Dites-moi, Jocelyne, si, lorsque j’étais sans nom, sans famille, je vous avais demandé de devenir ma femme, qu’auriez-vous répondu ?

– Oui, bien vite ! dit-elle avec élan.

– Donc, vous auriez accepté d’épouser un enfant trouvé, vous qui appartenez à une vieille famille bretonne, descendante de nobles Celtes. Et vous m’objectez aujourd’hui une illusoire différence de situations, qui repose surtout sur ce fait que les Marcill ont conservé leur fortune et

que la famille Orguin s'est appauvrie au cours des siècles. D'ailleurs, le descendant de lord George Marcill, le tueur de moines, n'a pas de quoi être si fier, et c'est vous, Jocelyne, fille d'une lignée d'intègres catholiques, qui lui fera grand honneur si vous acceptez de porter ce nom si longtemps maudit.

Les grands yeux bleus brillèrent, tandis que Jocelyne répondait en mettant sa main dans celle de lord Brawley :

– Oui, je serai votre femme, Gonzague.

En ce monde, les larmes sont bien souvent près de la joie. Jocelyne et lord Brawley en firent une fois de plus l'expérience en recevant quelques jours plus tard une lettre du commandant du *Gambetta*, sur lequel naviguait Goulven, leur annonçant que le jeune aspirant, ne se remettant pas à la suite d'une attaque de typhus assez bénigne cependant, venait d'être embarqué à bord d'un paquebot à destination de Marseille.

La pauvre Jocelyne voyait déjà son frère lui arriver mourant, mort peut-être. Heureusement,



elle avait pour la réconforter les encouragements et la tendre affection de Frances et de Brawley. Aussitôt que ce dernier fut libre de quitter Rudsay-Manor, ils gagnèrent tous trois Kersanlic, accompagnés de Molly, de Sarah, devenue la femme de chambre de Jocelyne, et de quelques-uns des domestiques de Rudsay-Manor. La chère petite maison n'avait subi aucun changement, si bien que Jocelyne et Brawley purent se donner l'illusion de n'avoir pas quitté la modeste demeure où tout leur parlait des bien-aimés disparus.

L'arrivée de lord Rudsay fut naturellement un événement dans le bourg de Kersanlic. La vieille baronne d'Ormailles déclara d'un ton doctoral qu'elle avait toujours deviné en ce petit Gonzague un pair d'Angleterre ; les demoiselles de la poste rappelèrent qu'un jour, ayant, par plaisanterie, appelé l'enfant « milord », il avait riposté en redressant sa petite tête : « Eh bien ! pourquoi pas, après tout ? » Les visites se succédaient à la maison Orguin, où il devenait de bon ton de se rendre. Mais Brawley avait trouvé un moyen d'échapper aux curieux et aux snobs

du village. Il s'était un beau matin rendu à Paris, avait acheté un cabriolet et, de retour à Kersanlic, profitant d'un temps particulièrement beau, il emmenait sa sœur et sa fiancée en de longues excursions qui leur faisaient connaître la Bretagne, si chère à Jocelyne, et devenue pour Brawley une seconde patrie.

Quand fut annoncé le paquebot où se trouvait Goulven, lord Brawley partit pour Marseille avec Frances et Jocelyne. Ils eurent la surprise de trouver le jeune officier mieux qu'ils n'osaient l'espérer et tout radieux de revoir sa sœur et son frère adoptif. Une dépêche lui avait appris, en cours de route, à la fois le changement de position de Gonzague et ses fiançailles avec Jocelyne. Cette nouvelle, déclara-t-il, lui avait fait cent fois plus de bien que tous les médicaments. Maintenant l'air du pays allait achever la guérison, et il comptait avoir une mine présentable pour escorter Frances, la demoiselle d'honneur, au mariage de Jocelyne et de lord Brawley.

Ce mariage se fit simplement dans la vieille

petite église de Kersanlic. Jocelyne pleura en songeant à ses parents qui n'étaient plus là pour l'accompagner à l'autel. Brawley remercia Dieu qui lui donnait, avec son nom et sa fortune reconquis, une compagne si charmante et si pieuse dont il serait toujours l'appui fidèle. Frances pria longuement, et son visage avait un éclat particulier lorsqu'elle quitta l'église, au bras de Goulven un peu pâle encore, mais déjà redevenu alerte et vif.

\*

Jocelyne et Brawley sont mariés depuis deux ans. Ce matin, ils ont célébré l'anniversaire de leur union en assistant à la messe dans la chapelle de Rudsay-Manor et en communiant côte à côte. Maintenant ils s'en vont vers la grève où, sur le sable, joue un tout petit Edward, sous la surveillance d'une nurse qui se promène en chantonnant pour endormir la mignonne poupée qu'elle tient entre ses bras.

Jocelyne s'agenouille sur le sable, elle prend son fils, le presse contre sa poitrine, baise ses petits cheveux blonds. Brawley les contemple d'un air heureux. Puis il va soulever le voile qui couvre le visage du bébé et sourit au minuscule visage endormi.

– Notre Francette devient vraiment le plus joli bébé du monde ! dit-il à sa femme qui s'est relevée et s'avance vers lui, portant le petit garçon entre ses bras.

– Plus joli que Ned ? dit-elle, taquine.

Ned est l'orgueil de lord Brawley, que la naissance d'un fils a comblé de bonheur.

– Mais, oui, plus joli que Ned ! riposte-t-il gaiement. Mais Ned est un homme... en herbe, il aura d'autres qualités.

– Celles de son père, je veux l'espérer.

– Et Francette ressemblera à sa mère, ce qui veut dire qu'elle sera une perfection... Ah ! voilà Frances !

La jeune fille descend lentement la pente rocheuse qui mène à la grève. Son fin visage est

toujours sérieux, mais non plus triste. Ses yeux ont un rayonnement qui atteste une profonde joie intérieure,

Elle s'approche du petit groupe, caresse Ned et sa filleule, échange quelques mots affectueux avec son frère et sa belle-sœur. Puis son regard, comme attiré par une invincible attraction, se dirige vers l'île, toute sombre aujourd'hui dans sa parure de sapins.

Le couvent a repris l'aspect d'autrefois, avant que le sacrilège favori d'Henri VIII l'attaquât et le détruisît. Lord Brawley l'a fait rebâtir et l'a donné en toute propriété à des bénédictins chassés de France. Les Hilson ont été promus au titre de bateliers du monastère, et on dit que le père, frappé par la mort affreuse de l'Hindou dont il fut complice pour un peu d'or et le trépas angélique d'Amy, est presque converti déjà.

Bientôt une nouvelle novice viendra prendre place dans le couvent restauré. Frances a entendu l'appel de Dieu ; dans huit jours, son frère et Jocelyne iront la conduire au monastère des Saints-Martyrs.

Et, tandis que, pensifs et recueillis, ils regardent tous trois les bâtiments rendus à leur destination primitive, une blanche silhouette surgit en leur mémoire : celle d'Amy, la petite victime toute pure qui veille là-haut sur Rudsay-Manor redevenu un centre catholique actif, sous la direction des deux fermes croyants que sont le comte de Rudsay et sa jeune femme, « la douce lady ».

FIN

# **Madame Ambroise**

Elle était arrivée un jour à Mauvricourt, avait loué un petit logement dans la maison de l'épicier, rue de la Vieille-Porte, et s'était installée sans bruit, après qu'une voiture de déménagement eut apporté quelques vieux meubles sans valeur, quelques malles et caisses peu volumineuses.

Elle paraissait avoir une cinquantaine d'années. Une robe noire démodée mais très propre, une longue jaquette de drap un peu verdi, une toque de tulle pailleté garnie d'un bouquet de violettes composaient invariablement sa tenue. Elle n'avait pas de domestique et prenait seulement une femme du quartier pour les plus gros ouvrages. On la voyait, dès le matin, gagner l'église au coup de six heures, puis la messe finie, revenir à petits pas pressés. Chemin faisant, elle achetait le nécessaire pour ses repas, très simples. Après quoi, vers neuf heures, elle repartait pour aller visiter les pauvres que lui indiquait le curé.

Elle devait avoir d'assez bonnes petites rentes,



car ses aumônes étaient larges, sans parler de l'aide qu'elle apportait au budget paroissial et aux œuvres diverses – tout cela fort discrètement. Elle n'était pas, en effet, de ces dévotes qui se mettent si volontiers en avant, prétendant faire la loi au presbytère et à la sacristie, en retour de la participation qu'elles apportent à la tâche du prêtre. Tout au contraire, M<sup>me</sup> Ambroise s'effaçait, à l'exemple des saintes femmes qui suivaient le Maître dans ses courses apostoliques. Mais, au bout de quelques mois, elle était devenue pour les paroissiens de Saint-André, ainsi que pour les gens du quartier, une silhouette familière, très sympathique, car elle avait de doux yeux bleus qui donnaient un grand charme à son mince visage flétri – des yeux, qui semblaient toujours regarder au-delà de ce monde, et qui pourtant s'abaissaient avec compassion vers les misères de la terre.

D'où venait-elle ? Simplement, elle répondait aux questions à ce sujet :

– J'habitais la Dordogne, dont le climat ne me convenait pas. Quelqu'un m'a parlé de

Mauvricourt. Je suis venue voir et, la ville m'ayant plu, je m'y suis installée – pour jusqu'à ma mort, probablement.

On savait encore qu'elle était veuve depuis vingt ans, que son mari avait exercé la profession de médecin... Là se bornait ce que M<sup>me</sup> Ambroise avait cru devoir apprendre aux curieux.

Quand vint la guerre, elle fut l'une des premières à se proposer comme infirmière, dès que l'on parla d'installer un hôpital auxiliaire à Mauvricourt. Et, là encore, elle montra les mêmes qualités de discrétion, de simplicité, de charitable dévouement. Toute à sa tâche, elle voulait ignorer les petites intrigues qui s'agitaient autour d'elle, les petites questions de prééminence, les papotages plus ou moins anodins. On la voyait circuler, tranquille et compatissante, parmi les blessés confiés à ses soins, et qui, tous, disaient d'elle :

– Ah ! c'est une bien bonne dame !... et si capable !

Un matin de janvier 1915, l'ambulance de Mauvricourt reçut un convoi venu du front des

Flandres. Il s'y trouvait un seul grand blessé, qui fut transporté dans la salle voisine de celle dont M<sup>me</sup> Ambroise assumait la responsabilité, avec l'aide d'une autre infirmière.

Il était bien mal – « à peu près mourant », déclarait le major. Il n'y avait guère d'espoir de le sauver. Simplement, on pouvait essayer d'adoucir ses derniers jours.

Le lendemain de cette arrivée, M<sup>me</sup> Ambroise entra dans la salle où il se trouvait, pour dire un mot à l'une des infirmières. Pierre Vautrain – c'était le nom de ce grand blessé – occupait le lit placé au milieu. Sa face blême, tirée, s'enfonçait dans la blancheur de l'oreiller, sur laquelle ressortaient ses cheveux noirs. Il restait silencieux, depuis la veille, répondant seulement par un signe de tête au major et à l'infirmière. Et, presque constamment, ses yeux restaient cachés sous les paupières mates et frémissantes.

M<sup>me</sup> Ambroise, en entrant, eut un rapide coup d'œil autour de la salle... Et son regard s'arrêta sur ce lit, sur ce blessé qui semblait dormir...

Un tressaillement courut sur le mince visage

flétri, et les mains fines, ridées, tremblèrent un peu, le long de la blouse blanche.

Au même moment, les paupières du jeune homme se soulevaient. Les yeux, un peu vagues d'abord, se posèrent sur cette infirmière qu'ils n'avaient pas encore vue... Et ils s'emplirent de stupéfaction, de honte, de douleur...

D'un mouvement brusque, Vautrain se redressa, les bras tendus, les prunelles brillantes dans sa face livide. D'une voix étrange, qui semblait sortir de la tombe, il balbutia :

– C'est moi... qui ai tué... l'oncle...

Puis il retomba inanimé.

L'infirmière de la salle et M<sup>me</sup> Ambroise – celle-ci d'une pâleur égale à celle du blessé – accoururent à lui. Mais il était mort, ainsi que le confirma le major, aussitôt appelé.

M<sup>me</sup> Ambroise regagna la salle voisine et se remit aux soins de ses blessés. La pâleur persistait sur son mince visage et ses mains tremblaient toujours. Mais personne, pas plus alors qu'auparavant, ne connut le secret que

Pierre Vautrain emportait dans la tombe et que M<sup>me</sup> Ambroise ensevelissait à jamais dans le silence.

\*

À Mauvricourt, nul n'avait connu ce fait divers, relaté quelque cinq ans auparavant par les journaux du Sud-Ouest : dans une petite ville de la Dordogne, un riche vieillard infirme, M. Guillaumet, avait été trouvé mort, un matin, et les constatations établirent que ce décès était dû à l'absorption d'une trop forte dose de la potion à la belladone prescrite par le médecin pour calmer une toux persistante.

À cette époque, M. Guillaumet avait près de lui, depuis dix-huit mois, comme femme de charge et garde-malade, M<sup>me</sup> Vilmard, que son mari, médecin, avait laissée sans fortune après l'avoir rendue fort malheureuse. Par son tact, son dévouement discret, sa ferme dignité, elle avait gagné l'estime et la sympathie du vieillard

atrabilaire près duquel personne, avant elle, n'avait pu demeurer plus de trois mois.

Aussi, dans le testament de M. Guillaumet, trouva-t-on une clause par laquelle il lui léguait une somme de cent mille francs.

Comment, dans la petite ville, se propagea-t-il des soupçons contre M<sup>me</sup> Vilmard ? Le premier auteur en fut sans doute quelque âme envieuse – et elles étaient nombreuses, celles qui jalousaient la femme discrète et distinguée, ennemie des bavardages, allant droit son chemin sans s'occuper des affaires d'autrui. Toujours est-il que la justice porta pendant quelque temps sa suspicion sur la femme de charge. Mais elle ne put trouver aucune preuve sérieuse et abandonna cette piste. Néanmoins, il demeura certain, pour une partie des habitants de la ville, que M<sup>me</sup> Vilmard avait empoisonné M. Guillaumet. On s'écarta d'elle, on lui fit mille avanies, – si bien qu'elle dut partir, chercher un lieu où elle serait inconnue. Et elle vint échouer à Mauvricourt, sous le nom de M<sup>me</sup> Ambroise.

Or, elle connaissait le criminel. Elle aurait pu,

avec preuve à l'appui, le dénoncer à la justice. Mais, par une héroïque charité, elle avait voulu lui laisser la possibilité de se relever, de se refaire une autre vie... De fait, elle avait su que, secouant enfin le joug funeste de la femme qui l'avait poussé au crime, il commençait de changer d'existence quand était intervenue la guerre, cette fournaise où allait se purifier son être moral, au contact de la douleur et de la mort.

Et voici qu'elle l'avait revu, mourant, ce Pierre Vautrain, le neveu de M. Guillaumet. Voici que, mis en présence de la femme qui l'avait sauvé, au prix de sa réputation, le coupable repentant avait crié son aveu, interrompu par la mort.

Mais, pas plus alors qu'autrefois, les lèvres de M<sup>me</sup> Ambroise ne s'ouvrirent pour rompre le silence qu'elle s'était imposé afin d'épargner à un enfant de vingt ans le déshonneur irrémédiable.

# **Le géranium rose**



Un matin de juillet, Silvio Dacelli revit Sormina, sa ville natale, après huit ans d'absence.

Comme autrefois le soleil grillait les murailles crénelées de la petite cité, les hautes fenêtres de ses maisons anciennes, la tour demi ruinée de son église, en laquelle, disait-on, François d'Assise avait prêché la sainte Dame Pauvreté, son épouse. Silvio s'engagea dans les rues étroites où l'ombre s'étendait, le long des vieux logis et des petites boutiques aux stores voyants. Il atteignit ainsi, tout près de l'église dont les murs couleur de rouille s'effritaient doucement sous la morsure des siècles et des intempéries, une grande maison rousse qui dressait orgueilleusement sa façade ornée de têtes sculptées, grimaçantes, et de motifs empruntés à une flore fantastique. Depuis des temps immémoriaux, elle appartenait à la vieille famille des Dacelli, autrefois riche et puissante, mais dont, peu à peu, s'étaient réduits les privilèges et diminuée la fortune. Silvio, le dernier rejeton de la branche aînée, dépouillé

légalement, mais injustement, du petit héritage paternel par son tuteur et cousin don Cesare, s'était vu enlever la demeure patrimoniale elle-même. C'est alors qu'il avait quitté Sormina pour aller, au loin, chercher les éléments de sa revanche. Et maintenant, riche et n'ayant rien oublié, il revenait pour chasser l'usurpateur de sa vieille maison.

Sur le vantail de la porte, fait d'un épais bois de chêne, reposait un superbe heurtoir de bronze travaillé représentant une tête de chèvre... Silvio le souleva et le laissa retomber d'une main résolue. Sur son mat visage, un peu bronzé par la vie au grand air, dans ses beaux yeux noirs ardents et durs, se lisaient l'énergie, la ferme volonté de l'homme sûr de sa force. Et, au coin des lèvres, un sourire d'ironique satisfaction se dessinait, tandis que le jeune homme écoutait un pas lourd qui approchait.

Le vantail fut ouvert, une vieille femme coiffée d'un foulard violet montra son visage revêché.

Elle eut à peine un mouvement de surprise à la

vue de l'arrivant et marmotta :

– C'est vous, don Silvio ? Hé ! cette idée de revenir ! Don Cesare n'est pas là.

– C'est bon, je l'attendrai.

Sans paraître impressionnée par le ton sec de Silvio, la vieille grommela :

– Il ne vous recevra pas.

– Ah ! il ne me recevra pas ? Bien, bien, nous verrons ! Ouvrez la porte toute grande, Giovanna, car le maître, dans cette maison, c'est moi, maintenant.

Et comme la vieille servante, ébahie, ne se pressait pas d'obéir, Silvio l'écarta d'un mouvement impérieux, puis entra dans le vestibule sombre et frais et, de là, dans le grand salon aux murs couverts de fresques qui donnait par trois fenêtres sur le jardin.

Une femme, assise devant un métier à broder, se leva, surprise, à cette apparition.

Une toute jeune fille, brune, délicieuse, au teint ambré, aux yeux couleur de giroflée. Autour de sa taille élancée, une robe tombait en plis

harmonieux et, dans ses cheveux noirs, souples et soyeux, une fleur de géranium rose tremblait, prête à tomber.

– Signor ?...

– Veuillez m’excuser, signorina... je suis Silvio Dacelli.

– Silvio !

Elle rougissait, pâlisait, la jolie Pia... Car il la reconnaissait, bien qu’elle eût changé depuis huit ans. La petite fille aux yeux tristes, rudoyée par son père et par la vieille servante désagréable, était maintenant une jeune fille – la plus charmante jeune fille qu’eût encore vue Silvio.

Elle balbutia, sans oser le regarder :

– C’est mon père, sans doute, que vous demandez ?

– Oui, dona Pia.

– Il va rentrer, je pense... Asseyez-vous, don Silvio.

Il eut pitié de son embarras, de sa confusion pénible, car il comprenait qu’elle n’ignorait pas

de quelle injustice don Cesare s'était rendu coupable.

– Je ne veux pas vous déranger. Dans un moment, plutôt, je reviendrai...

– Non, restez... On vous a chassé déjà une fois... il m'en souvient, et j'ai bien souffert en voyant qu'on vous faisait tort...

– Vous avez souffert, Pia ? Cependant, vous n'étiez qu'une petite fille, alors ?

– Les petites filles comprennent très bien, souvent... et n'oublent pas.

Les lèvres de Pia tremblaient, ses beaux yeux se remplissaient de larmes... Silvio la considérait d'un regard très adouci. La petite cousine timide qui venait offrir son front au baiser distrait du grand cousin était décidément devenue bien jolie ! Quel dommage qu'une si délicieuse créature fût la fille de ce Cesare, artisan de sa ruine, et qu'il détestait du plus profond de son âme !

Pia reprit d'une voix frémissante :

– Mais la main de Dieu s'est abattue sur nous,

maintenant... Mon père est ruiné, la maison hypothéquée... Le saviez-vous ?

– Oui, je le sais. Les rôles sont renversés, je...

À ce moment, le géranium glissa des cheveux de Pia, tomba sur le tapis fané. Silvio se pencha pour le ramasser. Il le tint un moment entre ses doigts et dit pensivement :

– Cette fleur est ravissante.

Mais il regardait Pia.

Elle rougit et, pour dissimuler son trouble, elle proposa d'une voix qui tremblait un peu :

– Voulez-vous vous asseoir, mon cousin ?

\*

Quand don Cesare entra, une demi-heure plus tard, dans le salon doucement éclairé par la chaude lumière du jardin plein de roses, il trouva sa fille et Silvio bavardant le plus amicalement du monde. La fleur de géranium rose était à nouveau dans les cheveux de Pia. Silvio l'y avait glissée

tout à l'heure, en mettant un baiser sur ces doux cheveux soyeux. Et les yeux noirs, toujours ardents, mais tendres maintenant, cherchaient sans cesse les beaux yeux couleur de giroflée qui ne pleuraient plus.

Voilà comment don Cesare, grâce à l'amour de Silvio pour sa fille, ne fut pas à son tour chassé de la maison enlevée jadis à l'orphelin et dont celui-ci avait racheté l'hypothèque. Il eut d'ailleurs l'esprit d'en partir de lui-même, laissant les jeunes époux à leur bonheur et emmenant la vieille Giovanna, furieuse de voir son maître dépossédé.

Dans le jardin fleuri, parfumé d'enivrantes senteurs, on voit toujours des géraniums roses. Silvio aime à en parer les cheveux de Pia, en souvenir du jour béni où il la vit pleurer sur les torts de son père et où il l'aima pour sa beauté, pour sa souffrance, pour sa pitié.





Cet ouvrage est le 336<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.